Pratiques de l'espace public

- Les femmes dans le quartier du Grand Parc -

a'urba.
agence d'urbanisme
Bordeaux métropole Aquitaine

Rapport d'étude

03/2013 provisoire | étape | définitif

Hangar G2 Bassin à flot n°1 quai Armand Lalande BP 71 F-33041 Bordeaux Cedex
Tél. : 33 (0)5 56 99 86 33 Fax : 33 (0)5 56 99 89 22 e-mail contact@aurba.org

Objet de l'étude

Cette étude initiée en 2012 s'appuie sur une enquête de terrain cherchant à filtrer les pratiques socio-spatiales à travers le tamis de la distinction de genre et des âges. Il s'agit de décoder les usages féminins signifiants qui ont cours - et leur possible évolution - dans l'espace urbain du Grand Parc. Le périmètre d'étude inclut les limites internes du quartier dessinant son traditionnel entre soi et ses lisières externes au contact des secteurs en projet, symbole du renouveau urbain qui caractérise aussi aujourd'hui ce secteur résidentiel Nord de Bordeaux. L'étude interroge l'avenir du quartier par la voix des femmes, via une ambiance urbaine renouvelée qui intégrerait économie du partage, proximité et mixité genrée.

Équipe projet

Sous la direction de : Cécile Rasselet

Equipe socio-économie urbaine :

Chef de projet : Marie-Christine Bernard Hohm

Anthropologie urbaine, conception méthodologique et

rédaction : Marie Christine Bernard-Hohm

Statistique et données : Anne Delage et Cécile Rasselet

PAO et dessin : Christine Dubart

Photos : Hélène Dumora

Composition de l'étude

Un préambule met en perspective les enjeux et facettes que renvoie l'actuel Grand Parc. Une réactualisation statistique de la population en première partie permet de déterminer les tendances sociodémographiques de ce quartier d'habitat collectif de plus de 10 000 habitants et d'établir le panel à recruter. Trois sessions d'animation de groupes de femmes sont ensuite analysées et donnent à voir les représentations intimes et contrastées du quartier. Parallèlement, les acteurs sociaux et culturels du quartier apportent des clés de compréhension sur les enjeux socio-éducatifs. Paroles et ressentis sont ensuite traduits en diagnostics cartographiés lesquels appellent des principes d'aménagement prenant en compte le genre afin d'harmoniser les comportements entre sexes dans l'espace public.

Sommaire

Avertissement 4

Préambule 7

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre 13

Partie 2 : L'approche compréhensive 21

I. Approche compréhensive, animation de groupes focus et analyse des stéréotypes 22

II. Les groupes focus : témoignages directs sur les rapports sociaux et genrés du quartier 26

III. Le discours de la filière socio-éducative : vers une régulation de la mixité de genre par les différences instances du Grand Parc 41

IV. Préconisations pour aider les femmes à résister aux intimidations exercées par les hommes dans l'espace public 48

Conclusion 57

Avertissement

L'hypothèse de cette étude est qu'une meilleure appropriation de l'espace public par la globalité des habitants du quartier ferait évoluer la perception des nouveaux arrivants, en quête d'ambiance urbaine apaisée et de fonctionnement résidentiel de proximité. En effet, le rejet que suscitait jadis la forme urbaine du Grand Parc jugée souvent trop « osée » est en train de devenir un atout d'originalité et de convivialité recherchée, lequel semble un peu gommer le caractère très social des lieux. Se saisir de ce changement de regard pour réussir la transition sociologique du quartier nécessite de sensibiliser les différents usagers en présence d'un possible vivre ensemble entre âges et sexes, origines culturelles et catégories sociales différentes, l'espace public étant le creuset de la combinaison complexe de ces relations.
Or vouloir éclairer l'usage des espaces publics du Grand Parc par le genre et notamment via une collecte de témoignages oraux, nous a placés d'emblée au cœur de conflits d'usage, souvent tacites, mais ayant véritablement cours dans le quartier. Cette mauvaise ambiance peu visible a priori s'est révélée peu à peu lors de l'enquête terrain par la difficulté initiale à recruter sur place par voie d'affichage des candidates pour participer aux groupes témoins. Après coup, cette réticence s'est expliquée comme étant le symptôme d'une certaine « loi du silence » qui semble régner sur le quartier.

De fait, il existe des pratiques quotidiennes de mobilité interne qui sont « sous contrôle » à certains points névralgiques du quartier. A priori, nul.l.e[1] ne semble choqué.e. par cette organisation binaire de l'espace où les hommes jouissent dehors d'un statut légitimant une prise de possession du sol, tandis que les femmes ne font que le traverser pour vaquer à leurs occupations et regagner leur logement, ce « dedans » rassurant à l'abri des regards. A l'heure de l'égalité, la parité et la mixité entre les sexes, ce semblant d'indifférence aux usages asymétriques du quartier renvoie clairement à la survivance de stéréotypes genrés dans la représentation collective des habitant.e.s.
L'étude démontre que cette souveraineté masculine exerce au Grand Parc une pression constante sur chacun.e. qui nuit à la bonne ambiance urbaine du quartier. Corrélée à l'absence de fréquentation féminine dès la nuit tombée, la domination virile stérilise les richesses potentielles du vivre ensemble dans l'espace public et suscite frontières de peurs et « murs invisibles[2] » qui rétrécissent en particulier le territoire des femmes, tout âge confondu.

1. Ce mode d'écriture rappelant qu'un mot pluriel (ou impersonnel, abstrait) est autant féminin que masculin fait partie de conventions symboliques adoptées dans les études de genre.

2. Di Méo Guy, Les Murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale. Armand Colin/recherches 2011

Toutefois ces présences masculines ne sont pas toutes de même nature : l'une se situe dans le registre d'une sociabilité ostentatoire de loisirs de plein air intégrée au quartier depuis ses origines (les boulistes) ; l'autre, dans l'appropriation de postes fixes d'observation par des bandes clairsemées de guetteurs immobiles et silencieux procédant à une constante surveillance des allées-venues de la population ou se livrant à de tumultueux rodéos de moto. En l'absence de boulistes à l'extérieur durant notre enquête hivernale, ce sont sur ces groupes de jeunes hommes –présents quelle que soit la météo– que se sont penchées nos discussions avec les trois groupes de femmes et les professionnels socio-éducatifs rencontrés sur le terrain.

Ainsi, derrière la relative tranquillité attribuée au Grand Parc, se dissimule une toute autre réalité, laquelle n'est pas dénoncée. Or, il paraît essentiel d'optimiser l'attractivité résidentielle du quartier auprès d'une future population diversifiée composée de familles avec enfants de classe moyenne et ménages solos aux revenus modestes dans une ambiance apaisée. Cette étude se propose donc d'identifier les obstacles à l'interrelationnel dans l'espace public, une démarche nécessaire pour mieux comprendre non-dits et blocages entre les genres et les générations.

Remerciements

Un grand merci aux femmes et jeunes filles du quartier qui ont bien voulu se prêter au jeu collectif des groupes focus, ainsi qu'aux acteurs des filières sociales, culturelles et éducatives pour leur précieuse expertise.

Préambule : une étude de genre qui s'inscrit dans un plan-guide en cours sur un quartier sensible

« Si les politiques de la ville successives ne réussissent pas à résoudre les problématiques du vivre ensemble, c'est notamment parce que la question même du vivre-ensemble, d'un point de vue femmes-hommes, n'est pas posée[1]*. »*

Extrait de la page Rebonds « Dans la rue, même pas peur ! »

Libération du 8 mars 2013

Association Genre et Ville. Chris Blache, Pascale Lapalud

1. Voir en annexe : Extrait de la page Rebonds, « Libération » - 8 mars 2013

Préambule : une étude de genre qui s'inscrit dans un plan-guide en cours sur un quartier sensible

Des mouvements de fond résidentiels se dessinent depuis plusieurs années déjà sur l'ensemble du quartier Chartrons /Grand Parc. On savait que les nouveaux venus s'installaient dans le parc immobilier ancien environnant le Grand Parc, maintenant ce sont les copropriétés privées rénovées du quartier qui sont prises d'assaut. Demain, de nouvelles générations de ménages seront orientées vers le parc social du fait des rénovations très attendues des bâtiments G, H, I[1], et de l'aménagement de l'espace public, incluant parc naturel, commerces et services, qui devrait débuter fin 2013. La transition de peuplement est donc bien amorcée et des programmations neuves créent déjà des repères architecturaux dans le tissu urbain du quartier. Citons, entre autres, l'opération de l'office HLM Domofrance « Diversités[2] » conçue par sept équipes d'architectes, ou celle d'Incité comme l'immeuble « Arc en Ciel » tout en verres multicolores imaginé par l'architecte Bülher. Cette renaissance annoncée du quartier devrait s'accélérer au fur et à mesure de la libération et de la réhabilitation des grands logements encore occupés par les aînés.

1° enjeu : Accompagner la démarche des partenaires institutionnels dans ce quartier classé en ZUS, actuellement en cours de projet urbain

L'avenir de ce quartier se trouve lui-même inscrit dans un contexte global de pression immobilière, puisque la métropole bordelaise pour répondre, entre autres, à une crise du logement a lancé une politique d'intensification urbaine, notamment par l'opération de 50 000 logements. Inscrit dans un contrat urbain de cohésion sociale (CUCS) pour la période de 2012 – 2014, et identifié comme une ZUS (zone urbaine sensible), le quartier du Grand Parc compte un peu plus de la moitié de son parc résidentiel en logement social. Ce dernier reste cependant encore sous-occupé si l'on se réfère à l'estimation globale du nombre d'habitants au m² de logement. Or il pourrait connaître, dit-on, avec le projet d'une métropole millionnaire, **un peuplement deux fois plus élevé**.

Un processus de « régénérescence urbaine » amorcée par une convention de programmation multipartenariale

L'intensification de la population du Grand Parc est l'un des forts enjeux qui sous-tend l'étude de programmation pré-opérationnelle engagée depuis juillet 2012 pour un an par la ville de Bordeaux, la Cub, le Groupe Bordeaux Nord Aquitaine Polyclinique et les bailleurs (Incité, SNI et surtout Aquitanis, ce dernier y gérant plus de 2300 logements).

Ce document cadre, signé en 2011, prévoit un accompagnement financier de la Cub et du Conseil régional et un fort apport financier d'Aquitanis pour le développement de l'offre en logements et la réhabilitation du patrimoine existant. Parallèlement, sont en cours des projets de construction d'EHPAD (148 lits), de logements familiaux (74) et de bureaux livrables entre 2012 et 2013.

1. La requalification des bâtiments Gounod (R+10), Haendel et Ingres (R+15) par les architectes Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, trois barres de logements au cœur de la place de l'Europe prévoit selon un processus de « deuxième peau » que soient rajoutées devant les façades sud et ouest des extensions faites de modules préfabriqués légers permettant d'ajouter loggias et balcons de chaque côté des appartements existants. Cette plus-value de surface habitable et de lumière devrait créer aussi une offre nouvelle symboliquement forte sur le parc résidentiel social du Grand Parc.

2 Cette opération de 121 logements, dont 1/3 en accession avec 21 maisons individuelles en R+3 sur pilotis a été conçue comme un lotissement par Hondelatte-Laporte, Pradel, Champiot, Poggi-Dugravier, N.Franck, Bühler et Hernandez.

Préambule : une étude de genre qui s'inscrit dans un plan-guide en cours sur un quartier sensible

Quatre items sont formalisés par les partenaires, lesquels devraient donner lieu à un « plan-guide » :

1- La recomposition des espaces publics, avec la place respective des différents modes de déplacement et la constitution d'une trame végétale avec mise en valeur du parc central ;

2- Le stationnement et le problème des parkings de surface (la participation du groupe hospitalier de Bordeaux Nord est primordiale sur ce point) ;

3- La domanialité des différents espaces publics (l'identification des différentes maîtrises foncières et les compétences à mobiliser) ;

4- les relations et usages de proximité pour un mieux vivre ensemble (dont le tri des déchets, et les comportements inciviques).

La présente investigation de l'a-urba sur les pratiques de l'espace public par les femmes a donné lieu en cours d'étude à un échange avec l'équipe projet urbain missionnée sur le Grand Parc[1]. En effet, l'éclairage qu'apportent les caractérisations sociales liées aux différences genrées dans l'appréhension de l'espace public interroge de façon singulière l'interrelation entre dimension sociale et spatiale. L'exploration de cet « impensé » que sont les usages spatiaux vu à travers le genre pourra influer, nous l'espérons, les aménagements ultérieurs du quartier.

Le ton est donné par la chef de projet de la Direction générale de l'aménagement de la ville de Bordeaux, maître d'œuvre de cette étude de programmation, nous prévenant que « malgré un fort attachement marqué par les habitants à leur quartier, il ne faut pas non plus en conclure qu'ils s'y sentent bien ». Cet avertissement éclairé constitue un bon raccourci pour illustrer les représentations mentales paradoxales que l'on a recueillies tout au long de nos groupes de discussion menés sur le Grand Parc.

2° Enjeu : Valoriser les femmes dans l'espace public pour un apaisement social et un renouvellement de l'image résidentielle du Grand Parc

La précédente étude intitulée l'Usage de la Ville par le Genre, livrée en 2011, montre qu'historiquement, l'espace public est clairement perçu comme un attribut masculin, symbole de son engagement citoyen et de sa puissance politique. Aujourd'hui encore, les femmes n'y jouissent pas de la même légitimité. Malgré une impression globale de fréquentation mixte, la ville de Bordeaux n'échappe pas à la règle et distille des codes discrets prescrivant des usages plus ou moins féminins, selon l'heure ou la nature de l'espace public fréquenté.

Pour autant, et ce n'est pas contradictoire, ce sont les femmes qui construisent au quotidien par leurs cheminements piétons, leurs achats répétitifs et en boucle, leurs visites sollicitant les uns et les autres, la trame spatiale de l'espace relationnel. Ce sont elles qui animent de façon plus ou moins invisible, puisque l'espace public reste dominé par les hommes, des entités résidentielles aussi différentes que les villages ou les quartiers ouvriers. Les anciens quartiers populaires d'habitat collectif comme le Grand Parc ont aussi engendré à leurs débuts, si l'on en croit la parole des ancien.n.e.s, une sociabilité animée et chaleureuse.

1. L'équipe Projet urbain travaillant sur le Grand Parc se compose de l'agence d'architectes urbanistes François Leclercq, de Base (paysagistes), d'Ingetec (bureau d'études techniques) et du collectif ETC.

Préambule : une étude de genre qui s'inscrit dans un plan-guide en cours sur un quartier sensible

Il y a presque vingt ans, les travaux de la chercheuse Jacqueline Coutras[1] alertaient ses contemporains sur la disparition souvent brutale **des espaces publics sexués de proximité**, vecteurs de « valeurs » familiales intégratrices. Jacqueline Coutras puisait à l'époque ses exemples dans l'évolution de quartiers parisiens qui, sous la pression immobilière, voyaient disparaître leurs tissus organiques et leur culture de rue vernaculaire. Une fois entièrement restructurés et ordonnés selon des critères immobiliers géométriques et commerciaux, ces requalifications urbaines entraînant la fuite des ménages vers de lointaines périphéries, auraient fait disparaître les femmes, mères, ménagères ou commerçantes, de l'espace public. Cette disparition des femmes coïnciderait, selon la chercheuse, avec la crise urbaine, l'augmentation du travail féminin et la montée de la violence dans les banlieues.

Avant d'entrer plus avant dans cette étude, on peut se demander si malgré sa forme urbaine résolument contemporaine de barres et de tours, le déterminisme résidentiel et social du Grand Parc reste assez puissant (et son site naturel assez exceptionnel) pour que se perpétuent une mémoire des lieux et un système **d'attention à l'autre** (qu'on traduirait aujourd'hui par le « care ») suffisamment réactif pour soutenir sa métamorphose sociale à venir. Car c'est sur la base de ces caractéristiques solidaires et éthiques propres – selon Jacqueline Coutras - à l'espace féminin, que pourrait s'enraciner la future société multiculturelle du Grand Parc en 2030.
En effet, c'est bien « la pérennité du lien entre les ménages vivant dans une proximité résidentielle et culturelle cohérente », à laquelle chacun peut s'identifier (ou se différencier), que se forme un mode de voisinage qui fait sens et préside aux échanges matériels et symboliques des biens et des services. La notion d'échange, loin d'être désuète revient aujourd'hui avec force dans nos pratiques sociales contemporaines qui remettent au goût du jour via Internet la notion de partage (« share ») et d'usages collectifs (coloc, covoiturage, sites de services en ligne, etc.). C'est donc en continuité des travaux de Jacqueline Coutras, que nous proposons d'analyser les usages de l'espace du Grand Parc **en s'appuyant sur la différenciation sexuée**, à partir de laquelle s'organisent les faits et gestes de la vie quotidienne.

En adoptant un mode de lecture socio-géographique genrée et en identifiant les inégalités d'accès à l'espace public entre homme et femme, on choisit d'œuvrer pour « **la réduction de la fracture du genre** » stipulée par l'objectif européen et national de lutte pour l'égalité des sexes. Un vrai souci d'égalité spatiale existe au sein du Grand Parc, et les recommandations opérationnelles présentées en fin d'étude visent à optimiser la visibilité des femmes dans l'espace public du Grand Parc. Ceci dans un double dessein : impulser une politique de rattrapage favorisant les femmes à obtenir des aménagements/équipements propices à asseoir leur mode de sociabilité extérieure mais aussi rétablir un climat plus serein pour tous les habitants du quartier dans une recherche globale de confort, de confiance et d'aménité (voir la notion actuelle de « friendly city »). Des outils de management urbain adaptés restent aussi à inventer, qui aujourd'hui pourront paraître discriminatoires vis à vis des hommes (qu'il faudra aussi écouter lors d'une phase ultérieure), mais qui relèvent en fait d'une volonté d'équité des politiques publiques, sur le modèle du « gender management et du « gender budget[2] ».

1. Jacqueline Coutras « Crise urbaine et espaces sexués ». Armand Colin 1996.
2. Ces deux outils appartiennent au « Gender mainstreaming » qui prône l'incorporation systématique des questions de genre dans toutes les institutions et politiques gouvernementales des pays membres de l'Union européenne.

Préambule : une étude de genre qui s'inscrit dans un plan-guide en cours sur un quartier sensible

3° Enjeu : tester à l'échelle d'un quartier, la méthodologie appliquée précédemment à l'échelle de la métropole bordelaise

Cette deuxième étude sur le genre succède à la sortie de l'étude exploratoire de l'a-urba et du laboratoire universitaire Ades intitulée « L'usage de la ville par le genre » menée en 2011 à partir de relevés genrés sur des échantillons territoriaux à l'échelle métropolitaine. C'est une tentative de transposition des mêmes démarches (quantitative, qualitative et cartographique) sur un espace de vie circonscrit, de surcroît un quartier sensible aujourd'hui en projet, le Grand Parc.

Une analyse statistique différenciée selon le sexe ou « approche intégrée de l'égalité » inaugure l'étude et offre un balayage chiffré de la population du quartier trié par le genre. Si les principales tendances chiffrées ont bien permis de choisir le panel des participantes dans les catégories les plus représentatives du Grand Parc, l'exploitation développée à cette échelle demeure toutefois limitée pour des raisons de secret statistique.

La méthode d'animation de groupe à vocation compréhensive a laissé beaucoup d'espace et de créativité aux habitantes. Celles-ci ont en majorité pu s'exprimer librement et partager collectivement leurs visions de l'espace public. En dessinant ensemble la carte mentale de leurs pratiques, elles ont même laissé s'échapper quelques non-dits. Mais l'impression permanente de contrôle exercé par les membres des groupes entre eux n'a pas échappé à notre observation.

Quant aux sept acteurs des filières socioculturelle et éducative intervenant dans la sociosphère du Grand Parc, leurs interviews en face à face ont apporté une vision plus distanciée des interactions locales et genrées sur le quartier. Pour autant, et même si nous avons reproduit en annexe des extraits de ces échanges, il était délicat pour nos interlocuteurs de trop en dire, déontologie oblige.

Une grande prudence méthodologique est donc requise quand il s'agit d'outils quantitatifs et qualitatifs décrivant à une échelle aussi circonscrite un objet social aussi proche de l'intime (le genre, le sexe) avec des sujets qui demeurent si visibles dans le quartier. En s'intéressant aux limites séparant vie publique et vie privée des un.e.s et des autres, on se retrouve contraint de gérer cette liberté de parole et d'anonymiser[1] au mieux les propos, ce qui rend plus difficile le travail d'objectivation.

Enfin les cartographies obtenues dans ce contexte subjectif forment un diagnostic spatial et des propositions d'intervention qui n'ont de valeur opérationnelle qu'appliquée à cet instant T de l'évolution du quartier. Elles permettent de visualiser les zones de tensions et d'en déduire les axes sur lesquels intervenir.

L'avancée théorique de Jacqueline Coutras consistant à intégrer le genre dans la planification urbaine peut donc aujourd'hui donner lieu à une action publique. Des expériences de ce type sont relayées par de très récentes associations d'équipes féministes et universitaires comme l'*association Genre et Ville*[2]. Les divers professionnels de l'urbanisme pourront se familiariser avec ces « diagnostics en marchant ou à vélo », menées aujourd'hui par les femmes dans l'espace urbain. Devenu un objet de connaissance pluridisciplinaire, le genre mobilise aussi des

1. Aussi les propos rapportés figurent-ils tous avec une initiale, et en annexe.
2. www.genre-et-ville.org

Préambule : une étude de genre qui s'inscrit dans un plan-guide en cours sur un quartier sensible

chercheurs universitaires comme ceux de l'*Institut du genre en 2012*, fondé à l'initiative de l'Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS regroupés en GIS (groupement d'intérêt scientifique). Toutefois, la France accuse un retard certain et avant d'engager une recherche ou un programme d'actions sur le genre, il sera utile de s'inspirer des exemples de nos voisins du Nord[1], allemands ou hollandais qui depuis plus de vingt ans militent pour un urbanisme au service de l'égalité femmes-hommes. Le Grand Parc aura-t-il cette chance ?

1. Voir les recommandations tirées du « Senstadt 2011 » et dans « Métropolitiques » du 8 avril 2013. Sandra Hunning (traduction Alice Delarbre) « Intégrer le genre à la planification urbaine ».

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

Ce qu'il faut retenir des dernières statistiques (Insee 2009)

Des données infracommunales limitées et à utiliser avec précaution

Du Grand Parc, on ne connaîtra par les chiffres du recensement partiel de l'INSEE que les grandes tendances socio-démographiques. En effet, bien des données analysées dans la précédente étude sur le genre à l'échelle métropolitaine ne sont plus exploitables en infra communale. Les ressources économiques des ménages en particulier ne peuvent être obtenues à l'échelle du quartier, pour y pallier, d'autres sources statistiques sociales (Caf, Apa, etc.) doivent être consultées. Elles informent, selon les dires des experts d'un faible niveau de revenus d'une bonne partie de la population.

En résumé, le Grand parc est composé d'un tiers de ménages monoparentaux, d'un tiers de plus de 65 ans et plus et d'un dernier tiers de familles dont les profils varient selon des CSP de type classe moyenne « descendante ». Le nombre de femmes vivant dans le quartier est supérieur à celui des hommes, plus encore qu'à Bordeaux ou dans la Cub. La population active du quartier offre un éventail plutôt diversifié de professions féminines. Toutefois, la population active est en majorité constituée de profils d'employées et de professions dites « autres » (services à la personne, auto-entreprise). Par ailleurs, **un tiers de ces résidant.e .s vieillit seul.e.s** à domicile, dans un parc résidentiel composé à 92 % d'immeubles collectifs. On trouve deux fois plus de ménages seuls de femmes que d'hommes. Cette prégnance de la solitude est redoublée par le tiers de **ménages monoparentaux**. On a donc affaire à **une population plutôt très féminine et dans l'ensemble vulnérable**. La pyramide des âges indique, hormis le vieillissement, une part importante d'enfants vivant sur le quartier, tant la tranche des 0-15 ans que celle des 15 ans et plus. Le nombre de garçons de moins de 15 ans dépasse celui des filles. Le quartier est donc jeune et semble amorcer un renouvellement, un tiers de nouveaux venus est enregistré depuis quatre ans.

La population totale du quartier (Insee 2008 par iris)

Grand Parc : 10 507 habitants

4,4 % de la population de Bordeaux et 1,5 % de la population de la Cub

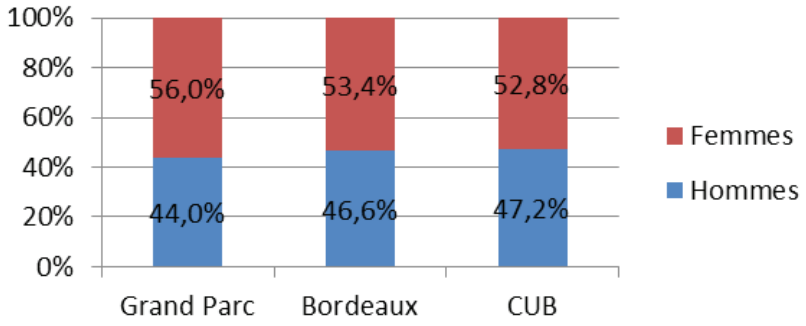
Insee 2008	Pop. ménage	Nb résidences principales	Nb loyers de pers/logements
Grand Parc	10 426	5 198	2.01
Bordeaux	231 225	130 186	1.78
Cub	691 033	337 115	2.05

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

Principaux traits statistiques de la population

Répartition de la population par sexe :

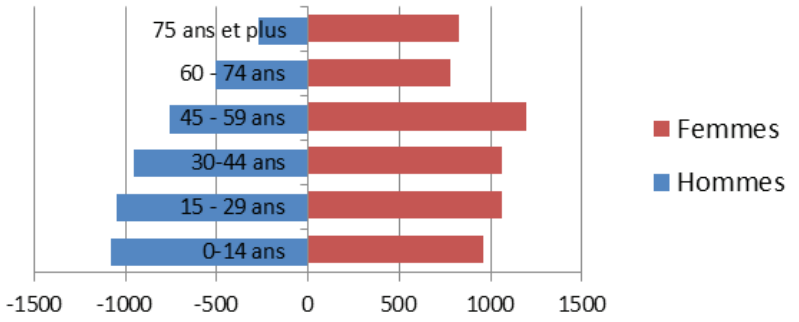
Une prédominance de femmes caractérise la population du Grand Parc : 56 % (pour 53 % à Bordeaux, 52 % sur la CUB).



Pyramide des âges

Les femmes âgées de 75 ans et + sont surreprésentées, on sait quel rôle de « refuge » joue le Grand Parc dans les trajectoires sociales accidentées. L'ensemble d'immeubles collectifs, aux appartements vastes et clairs attire les bénéficiaires de logements social et ce d'autant plus aujourd'hui, où les bailleurs ont réalisé d'importants travaux d'accessibilité tant pour les accès externes (portes, paliers, ascenseurs) qu'internes (salle de bains et ouvrants ont été mis aux normes). Notons un fort coefficient de femmes d'âge moyen (de 49 à 59 ans) appelées sans doute à vieillir sur place, selon la tendance à l'enracinement résidentielle observée déjà chez les générations précédentes[1].
Ici la pyramide des âges n'a pas ce profil inversé, avec une base étroite, qu'on lui connaît dans d'autres quartiers de la ville-centre, toutes les générations sont présentes, enfants et jeunes adultes sont aussi nombreux que les classes de trentenaires. Les deux catégories les plus représentées sont le jeune garçon de 0 à 14 ans et la femme de plus de 45 ans.

A noter, la faible proportion d'hommes de 75 ans et plus, tendance générale de la longévité humaine surtout marquée par les octogénaires femmes.

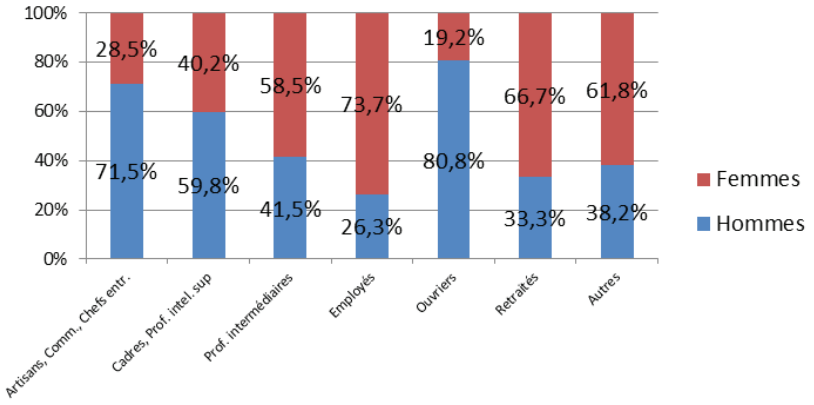


1. Cf le diagnostic socio urbain mené de l'a-urba sur le Grand Parc pour le Conseil général. 2007

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

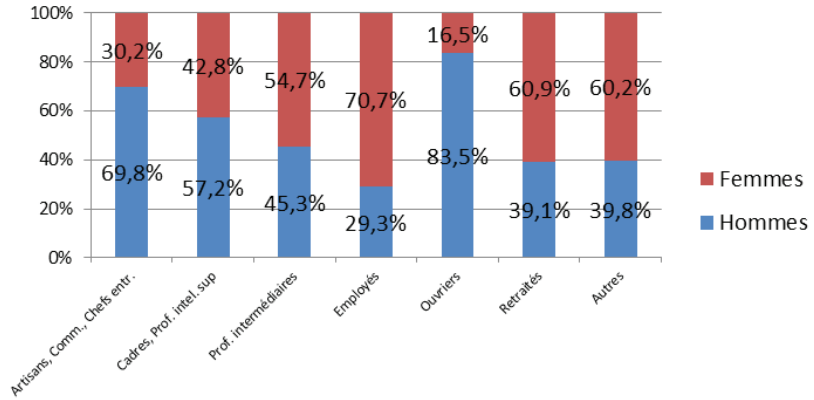
CSP sur le Grand Parc

Une ventilation assez équilibrées des professions sur le quartier, avec des métiers correspondant aux rôles de genres traditionnels : 73 % des employés sont des femmes et 81 % des ouvriers sont des hommes. Les métiers classés « autres » (62 %) ou « professions intermédiaires (59 %) appartiennent aussi au registre des femmes. Il serait intéressant de savoir quelle part de salariées travaillent sur place (commerces, administration de la santé, éducation nationale, professionnelles de la filière sociale et socioculturelle).



Cadres et professions libérales donnent une première place aux hommes (60 %). Les retraitées femmes représentent 67 % contre 33 % de retraités hommes.

Bordeaux : Csp par sexe

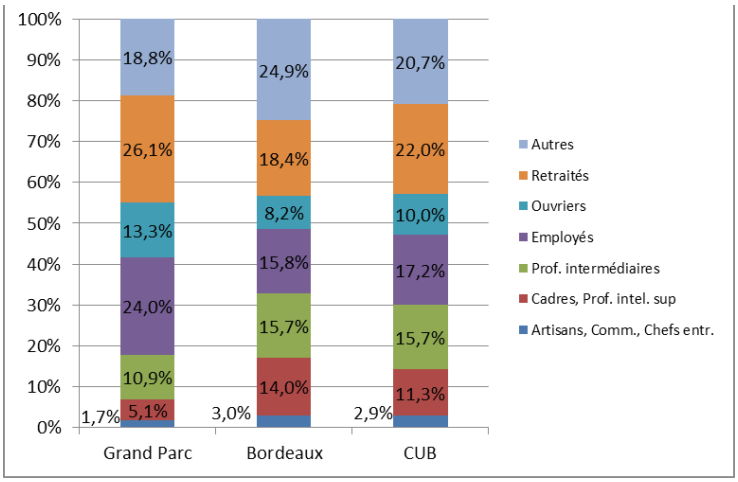


Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

Profil des femmes du Grand Parc par rapport aux autres territoires

Les profils modestes sont surreprésentés et marqués par le vieillissement : 24 % d'employées (pour 18 % sur Bordeaux, 24 % Cub) et 26 % de retraitées (18 % à Bordeaux).

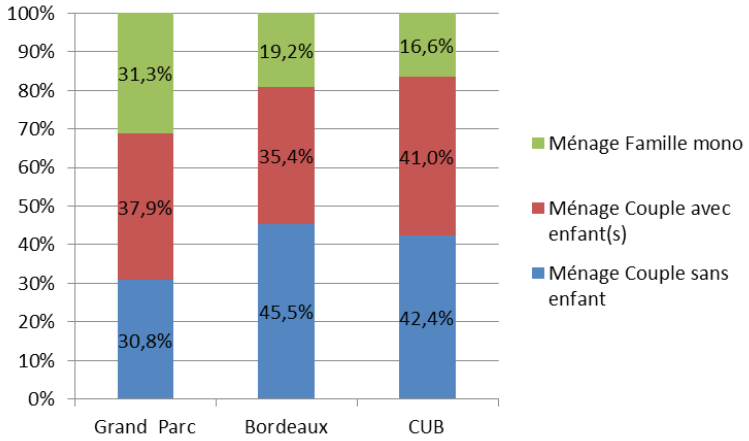
Csp sur les trois territoires



Un milieu résidentiel plutôt familial avec une forte concentration de ménages monoparentaux

Le quartier se compose avant tout de 38 % de familles (35 % à Bordeaux et 41 % dans la Cub). Les familles monoparentales représentent un tiers de la population des ménages (31 %) contre 19,2 % à Bordeaux et 16,6 % dans la Cub.
Les ménages sans enfant sont en partie composés de seniors, quasiment un tiers de la population est vieillissant sur le quartier.

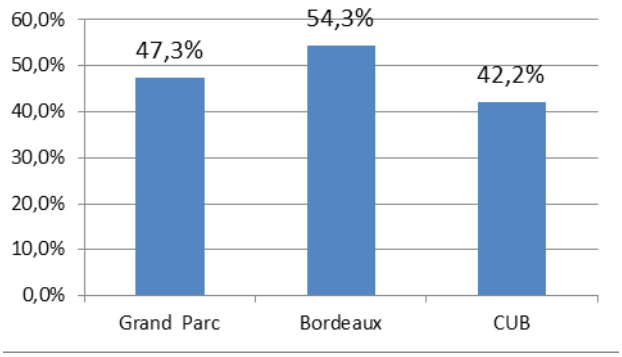
Types de ménages sur les trois territoire



Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

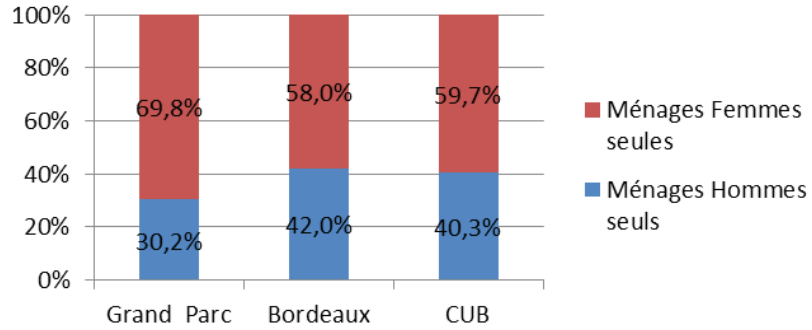
Part des ménages d'une seule personne

L'indice d'isolement des ménages est finalement moins important sur le Grand Parc qu'à Bordeaux (où sont concentrés les petits logements) mais plus fort que sur l'ensemble de la Cub. Il peut être croisé avec l'important vieillissement sur place d'un tiers des résidants d'une part et le fort degré de précarité économique présent sur le quartier d'autre part, ce dernier chiffre ne pouvant être communiqué à l'échelle infra communale.



Répartition par sexe des ménages d'une personne

Le tableau ci-après montre une répartition genrée accentuée de la solitude au Grand Parc. On perçoit très distinctement l'importance de la solitude des femmes : 70 % des personnes seules sont des femmes (pour 58 % à Bordeaux). Derrière ce chiffre, il faut rappeler l'importance de la catégorie des retraitées, femmes veuves ou séparées.

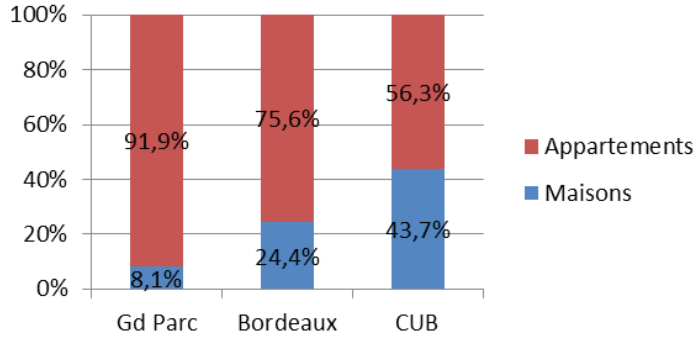


Caractéristiques des modes d'habiter et de la mobilité résidentielle

Comme souvent dans l'habitat social, on observe un moindre renouvellement de l'occupation du parc locatif. La majorité d'appartements collectifs (92 %), conçus sur des plans anciens plus généreux en espaces et lumière, suscite l'attachement des résidants qui apprécient aussi la vue, l'absence de vis-à-vis des appartements et l'équipement de proximité tant en services qu'en commerces. Garder son appartement quitte à essayer de le transmettre à ses enfants (jeunes couples), ou pour les plus âgés, rester dans des logements devenus trop grands, telle est la tendance récurrente au Grand Parc.

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

Type de parc de logements



L'habitat collectif domine le quartier classé en ZUS dont la morphologie fonctionnaliste privilégie la verticalité des immeubles dans des espaces verts dégagés. 66 % des immeubles sont des HLM conventionnés dans le parc immobilier d'Aquitanis. Le reste du parc collectif locatif n'est pas conventionné et se distribue entre les immeubles locatifs d'Incité qui pratiquent des loyers aux tarifs rmodérés et ceux de la Sni, (ex filiale de la Sncf) et de Coligny. Quant au parc de copropriétés privées (8 %), il représente 300 logements qui se distribuent entre les résidences Mozart, Montesquieu et Condorcet. Il existe enfin un petit tissu d'échoppes représentant avec quelques maisons de villes 8 % du parc.

Ancienneté dans le logement

46 % de la population du Grand Parc habite sur place depuis 10 ans ou plus, ce qui confirme la tendance à l'enracinement évoquée plus haut. L'absence de rotation résidentielle peut tout autant exprimer une satisfaction qu'une absence de choix ou d'alternative résidentielles. Ce ratio descend à 30 % à Bordeaux mais remonte à 41 % dans la CUB où les couronnes périurbaines connaissent aussi une tendance à l'enracinement mais de la part surtout des propriétaires occupants, vieillissant également sur place.
Des nouveaux venus s'installent, mais en nombre moins important qu'ailleurs en valeur relative. Les résidants de **moins de deux ans d'ancienneté, ne sont au Grand Parc que 11 %, contre** 23 % à Bordeaux et 17 % dans la Cub). Pour autant, ajoutés aux 21,6 % d'anciens habitants qui ont emménagé il y a moins de 4 ans, cela fait 1/3 de nouveaux venus dans le Grand Parc, soit une quantité non négligeable.

Les points d'appui et les questions soulevés par le balayage statistique

L'aide à la construction du panel

Ce préalable statistique nous fait entrer directement dans l'atmosphère si particulière du Grand Parc, quartier d'habitat mixte de 4000 logements en majorité collectifs, classé CUCS[1], comprenant également des immeubles en copropriétés privées et même un petit îlot d'échoppes.

1. Quartier identifié de niveau 1 au titre de la géographie prioritaire des Contrats Urbains de Cohésion Social, voir sa fiche p.112 dans le rapport national des Centres Sociaux (juillet 2012) : « On voudrait entendre CRIER toutes les voix de nos cités. »

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre

Les données chiffrées mettent en exergue deux générations de femmes, très isolées, monoparentales et retraitées coexistant dans l'ensemble du parc résidentiel. Ces deux premières caractéristiques ont donc été privilégiées pour construire deux groupes témoins distincts selon leur classe d'âge.

Les jeunes adultes étant très présent.e.s également sur le Grand Parc, on a veillé à bien les représenter dans le panel. Un groupe plutôt homogène du point de vue des niveaux d'étude a été privilégié pour mieux favoriser le dialogue.

On a également cherché à ventiler la présence de femmes de la classe moyenne afin de faire s'exprimer une population féminine plutôt active.

La question des nouveaux venus

Que recouvre ce tiers statistique de nouveaux venus ? Présentent-ils des profils différents en termes de genre et de classes d'âges ? La gentrification est-elle désormais en cours dans les secteurs limitrophes au Grand Parc, c'est à dire aux confins des quartiers anciennement embourgeoisés comme les Chartrons et le Jardin Public ?

Y attirer de nouveaux venus au capital culturel et financier plus élevé ne signifie-t-il pas savoir créer des passerelles avec les populations aux profils plus modestes et plus sédentaires ? Comment gérer les écarts de peuplement ? En particulier, quelle transformation ce renouvellement humain va-t-il apporter aux relations de genres en cours dans le quartier ?

Va-t-elle par une diversification des « face à face » dans l'espace relativiser les pratiques actuelles peu partagées ? Une appropriation de l'espace public par des ménages plutôt bi-actifs aura-t-elle lieu ? Comment des femmes aux mentalités plus « modernes » et plus investies dans les affaires de la cité vivront-elles leur envie d'ambiance urbaine partagée?

La réorganisation de l'espace public avec et pour les habitants devrait être l'un des moteurs prioritaires de régénération du nouveau quartier à venir.

Partie 2 : L'approche compréhensive

« Le but de l'enquête scientifique -ou de toute enquête- n'est pas la vérité, mais plutôt une meilleure aptitude à la justification, une meilleure aptitude à traiter les doutes qui entourent ce que nous disons ».

Richard Rorty[1]

1. Philosophe américain (1931- 2007) dans l' « Espoir au lieu du Savoir » - 1995

Partie 2 : L'approche compréhensive

I. Approche compréhensive, animation de groupes focus et analyse des stéréotypes

L'analyse qui suit restitue un ensemble complexe d'informations recueillies à la fois en entretien exclusif en face à face avec les personnalités publiques du Grand Parc qui « bonifient » depuis des années la vie du quartier, et à travers l'animation de trois groupes de femmes selon la méthode dite des groupes focus[1].

1 | Un quartier tiraillé entre rétention d'informations et envie de mutation

1.1 | Le recrutement du panel à l'image de l'entropisme du Grand Parc

L'entropisme, terme polysémique issu des sciences dures, désigne la dérégulation d'un système - ici sociologique - qui, de s'être trop fermé sur lui-même, sécrète sa propre fin. Au Grand Parc, l'étude compréhensive montre qu'on a affaire à un contrôle social excessif entre habitants et à une forme légère mais bien présente de désordre social ou « anomie » selon l'expression du père de la sociologie, Emile Durkheim.

Cela explique pourquoi le recrutement de candidats sur le quartier s'est avéré long et difficile puisqu'il a finalement nécessité de recourir à des « passeurs » locaux, en l'occurrence les travailleurs sociaux. On a pu se méprendre initialement sur cette très grande discrétion des habitant.e.s et l'interpréter comme une qualité intrinsèque au quartier, un réel respect de l'autre, une éthique apprise de la diversité de situations culturelles en présence. Or cette « euphémisation » du regard a plutôt révélé combien toute observation venant de l'extérieur était ressentie comme intrusive et dangereuse pour le fragile équilibre qui régnait dans la micro-société du Grand Parc.

Le mode de recrutement des trois groupes focus s'est donc adapté aux circonstances, ce qui introduit un biais dans leur constitution initiale. En effet, suite à l'échec répété de rencontre d'habitantes, notre demande a finalement été relayée par les différents professionnels de terrain qui ont permis que se déroulent les trois sessions d'animation, à la fois en nous mettant en contact avec les personnes dont les profils correspondaient le mieux aux critères recherchés mais aussi en nous accueillant dans leurs locaux. Car, à la demande même des habitantes, ces rencontres devaient s'organiser nulle part ailleurs que « chez elles », sur le quartier :

- le groupe n° 1 des femmes isolées, mères célibataires et précaires a donc eu lieu au Centre Social et culturel ;
- Le groupe n° 2 des lycéennes et étudiantes du quartier s'est réuni au Centre d'animation ;
- Le groupe n° 3 des lectrices et des seniors bénévoles enfin s'est retrouvé à la bibliothèque du quartier.

1. Voir en annexe la définition et les objectifs de cette méthode particulière

Partie 2 : L'approche compréhensive

Au Grand Parc, plus qu'ailleurs dans la ville, il est recommandé de ne pas dévoiler l'identité de celles qui prennent ainsi le risque de parler à visage découvert devant d'autres témoins, leurs familles, amis ou simples voisins. Ce faisant, notre échantillonnage a révélé a posteriori que des liens de parenté (cousines), de proximité (voisines de paliers) ou d'affinités (collectifs de bénévoles), unissaient en grande partie les participantes de chaque groupe entre elles.

1.2 | L'influence d'une structure urbaine autocentrée sur les mentalités

1.2.1 | Note d'ambiance

La morphologie fonctionnaliste des années soixante du Grand Parc culmine de toute sa hauteur dans un tissu urbain composé de basses échoppes ou de maisons de villes ne dépassant pas deux étages. Le passant ne peut rester indifférent au contraste qu'il provoque dans le paysage urbain où il crée une coupe franche. Subitement, au bout d'une petite rue, se dresse un mur de quinze à vingt étages, créant une rupture d'autant plus brutale que les franges urbaines le longeant ne sont pas vraiment aménagées. C'est moins vrai si l'on rejoint le quartier par les boulevards, où l'urbanisme contemporain est en train de rattraper le Grand Parc, qui sera bientôt intégré dans les ensembles résidentiels neufs de Bordeaux Nord.

Cet ensemble architectural géométrique forme une enclave de 60 hectares où se trouve, comme emmuré, un parc ornemental de 8 hectares, sorte de tapis vert rythmé par une végétation arrivée à maturité. De larges cheminements y serpentent dans un luxe d'espace et de lumière. Le site donne envie de s'attarder, ne serait-ce que pour contempler les cieux où se mêlent les feuillages des grands arbres aux essences variées, dont certains frôlent les fenêtres des derniers étages. Cette superposition de nature et d'urbanisme rappelle que le mythe de la modernité bordelaise est né ici il y a plus de 50 ans. Aujourd'hui, non seulement elle est intégrée dans le ressenti visuel collectif bordelais mais elle a acquis une légitimité patrimoniale. Son plan masse est protégé par l'Unesco.

Tranchant avec le paysage monocorde de la ville d'échoppes et son habitat unifamilial, les ensembles d'habitations donnent au passant une impression « d'épaisseur du vivant »…. Plus de 10 000 personnes ne vivent-elles pas derrière ces murs de fenêtres surplombant le promeneur ? Centre commercial, piscine et bibliothèque, centres d'animation et socioculturels, église et écoles, collège et lycée, maisons de retraites ponctuent l'espace habité de repères plus ou moins réussis.

On n'y croise pas grand monde. Les espaces extérieurs du quartier sont vides hormis aux heures régulières d'entrées et sorties des bureaux (CPAM) ou des établissements scolaires. L'espace public est occupé par séquences horaires ritualisées : ici, les seniors pour les courses au centre commercial, là, les jeunes mamans autour des aires de jeux fréquentées par beau temps, ailleurs collégiens et lycéens d'ici et d'ailleurs qui se partagent les équipements sportifs.

1.2.2 | Un quartier plein d'avenir ?

Cette sociabilité minimale dans les quartiers résidentiels ne s'inscrit-elle pas en définitive dans la normalité bordelaise ? C'est ce que soulignent les tenants d'un Grand Parc tranquille et sympa «qui ne s'en sort pas si mal que ça », pour un quartier aussi dense d'habitat social. D'ailleurs, commentent d'autres experts, que trouve-t-on d'autre comme animation dans les quartiers d'échoppes adjacents du tissu bordelais ? Rien, nulle vie extérieure collective, tout se déroule dans l'intimité des logements, derrière les murs de pierre rectilignes des maisonnées bourgeoises… Qui plus est, la population du Grand Parc bénéficie finalement d'une réputation plutôt bonne, comparée à d'autres quartiers sensibles, comme celui des Aubiers, situé à deux stations de tramway et que l'on qualifie volontiers de ghetto[1].

A priori le Grand Parc serait bien inclus dans l'effervescence actuelle de renaissance urbaine bordelaise et promis à un bel avenir. Depuis sa figuration dans Evento (en 2011)[2], avec la participation de l'artiste contemporain albanais Anri Sala qui réalise sa performance devant la façade de la Salle des fêtes, dans une vidéo projetée dans plusieurs musées internationaux, le quartier serait même devenu « furieusement tendance » !

En 2007, une étude menée par l'a-urba[3] pressentait déjà que sa population était appelée à se renouveler : 1/3 de seniors vieillissant dans de grands logements serait appelé à laisser la place à la génération suivante. En 2013, son parc de logements semble intéresser autant ceux qui cherchent un logement social voire un refuge (immigrés, mères seules, seniors isolés) que ceux qui souhaitent investir dans les Chartrons dont l'appellation aujourd'hui est associée au Grand Parc (découpage en 13 quartiers qu'utilise la ville de Bordeaux). Bénéficiant actuellement de grands chantiers immobiliers, le Grand Parc deviendra bientôt habitable par tous. Ce sera aussi un futur quartier intergénérationnel doté de deux Ehpad lesquels, en complément du complexe de Maryse Bastié, créeront un véritable pôle gérontologique à l'attention des personnes dépendantes.

1.3 | Le diagnostic par le genre comme outil d'identification d'un dysfonctionnement social

Les profondes transformations collectives attendues au Grand Parc nécessitent l'adoption de nouvelles règles de vivre ensemble dans les espaces partagés, les commerces et les résidences. Les lacunes en matière de civilité sont rendues visibles par des relations entre les sexes stéréotypées, détectables pour tout promeneur étranger au quartier qui n'a d'ailleurs pas envie de s'attarder à la nuit tombée. Cela saute aux yeux en nocturne : la désertification subite du quartier et la présence homogène de jeunes garçons stationnant dans l'espace public sont symptomatiques de relations de quartier mal régulées et d'un espace public peu partagé. Les femmes, pourtant la population majoritaire du quartier, ne sont visibles qu'autour des aires

1. Lire la comparaison en annexe Grand Parc/Les Aubiers par le directeur du centre d'animation.
2 Aquitanis en collaboration avec Evento a organisé sur trois sites d'habitat social un événement intitulé « Intime-Collectif », on y voit une déambulation rock and roll entre passé et présent.
3. Diagnostic socio-urbain sur le Grand Parc . a-urba 2007 (étude déjà citée)

de jeux et des commerces, et disparaissent de l'espace public aux heures creuses. Est-ce juste une impression ? Comment jauger ce qui se passe réellement sinon en les sondant, elles, sur la façon dont elles vivent ce retrait des espaces du quartier ? Quelles sont les conséquences de ce peu de pratique urbaine locale, en termes d'isolement et de fragilité sociale ? Mais aussi : quel impact ce manque d'échanges entre habitants produira-t-il sur l'attractivité globale du quartier ? Tels sont les attendus de l'étude qualitative.

Sans doute cette phase exploratoire qualitative à partir du témoignage de 17 femmes et 7 professionnels pourra paraître insuffisante au regard du nombre de personnes vivant sur place. Pourtant, en complément des démarches de concertation entreprises par l'équipe technique de la Ville de Bordeaux, elle a permis de « délier les langues », de faire s'exprimer d'elles-mêmes et à leur rythme les femmes du quartier. L'animation de groupe en débusquant les discours tout faits a permis de dégager une compréhension plus en profondeur du conflit larvé persistant au sein du quartier et dissuadant toute tentative de relations genrées.

Si l'on souhaite valider ce premier résultat qualitatif par une étude plus étendue, comme cela se pratique couramment dans les études marketing, il serait judicieux d'adresser un bref questionnaire à un large panel d'habitants en mentionnant la question subsidiaire suivante :

« Laisseriez-vous vos filles aller seules à pied au collège et vaquer librement en soirée dans le quartier? ».

II. Les groupes focus : témoignages directs sur les rapports sociaux et genrés du quartier

Préalable méthodologique : Un panel contrasté d'habitantes et /ou d'usagères

Quatre femmes sur dix-sept ne sont pas des habitantes, elles pratiquent toutefois le Grand Parc quotidiennement, tout en vivant ailleurs (Chartrons, Aubiers).

Panel des 3 groupes de femmes du GP et trajectoires résidentielles

G1 Centre social	Les mères/femmes isolées en situation de migration et précaire					
40 ans, veuve	45 ans, mariée, 3 enf.	45 ans, célibataire, 2 enf.	35 ans, séparée, 2 enf.	21 ans, mariée, 1 enf.	44 ans, seule, 1 enf.	37 ans, seule, 2 enf
1 an aux Aubiers	6 ans au GP	8 ans au GP	3 ans au GP	2 ans au GP	43 ans au GP	2 ans aux Chartrons

G2 - Centre animation	Les lycéennes et étudiantes				
17 ans Lycéenne Condorcet	18 ans Lycéenne F. Mauriac	19 ans DAU université Talence	18 ans Lycéenne Condorcet Terminale ES	19 ans Etudiante médecine Univ. Talence	19 ans BTS comptabilité Lycée Condorcet
2 ans au GP	4 ans au GP	15 ans au GP	10 ans au GP	19 ans au GP	19 ans au GP

G3 Biblio	Les lectrices et bénévoles			
40 ans mariée, 3 enf. Travaille dans l'audiovisuel	46 ans célibataire Agent de service	58 ans célibataire Auxilliaire de vie	73 ans Retraitée Bénévole (aide aux devoirs)	50 ans Bibliothècaire
6 ans aux Chartrons (ex Paris)	12 ans au GP (ex Lorraine)	14 ans au GP (ex Mériadeck)	23 ans au GP	Travaille au GP depuis 20 ans

Une forte représentativité de femmes d'origine étrangère

Le groupe 1 compte 6 femmes d'origine étrangère sur 7. Le groupe 2 rassemble 5 filles sur 6 qui sont de la deuxième génération de familles immigrées. Le groupe 3 se compose de 3 Bordelaises et deux arrivantes d'autres départements de la France. La bibliothécaire n'est pas comptée dans le panel mais elle a pris part à la fin du groupe 3.

Partie 2 : L'approche compréhensive

Une animation collective qui s'adapte aux cibles de femmes rencontrées

Mode d'emploi :

Le lecteur trouvera en annexe le guide d'animation et le debriefing commenté des trois groupes témoins. Il pourra ainsi se familiariser avec l'univers de ces 17 femmes et le contenu de ce qu'elles ont échangé avant de reprendre le cours de l'analyse au point 2.1. Il peut aussi prendre le raccourci, sans faire le détour dans le contenu très qualitatif, et prendre directement connaissance des principaux points d'analyse ci-dessous. Cette possibilité de lecture rapide ne restitue pas pour autant dans son ensemble la vivacité des discours et les logiques d'enchaînement des discours propres à chaque groupe.

Les principaux points du guide d'animation concernent :

- Une mise à plat préalable (et nécessaire) de la compréhension par chacune de ce que recouvre l'habituelle terminologie urbaine : limites de la ville et les fonctions d'être « en ville », espaces public, équipements publics, espaces naturels, rues, etc.
- Des jeux de rôle où les participantes expérimentent un ressenti relâché pour parler des temps forts de leur quotidien dans le quartier. Le recours aux scénarios ludiques permet une distanciation critique sur les images toutes faites ayant cours dans leur environnement familier et allège l'impact des pré-notions concernant les relations de genre.
- La cocréation de cartes mentales collectives leur permet de spatialiser et de parler avec plus de facilité des caractéristiques du quartier en fonction de leurs pratiques : cheminements, lieux de haltes, zones de détente et zones anxiogènes, partage genré implicite du territoire, soit le début d'un diagnostic partagé.

2.1 | Un extrême attachement au quartier en tant que lieu d'habitat mais pas en tant que lieu de vie

• Les mères isolées, aux revenus précaires

Plus récemment arrivées dans le quartier, rappelons que l'on ne connaît pas l'adresse exacte de ces participantes et que deux vivent en dehors du quartier (aux Aubiers et aux Chartrons). Elles trouvent leur compte dans cette organisation spatiale de proximité qui agence autour de leur domicile les établissements scolaires, les services sociaux et dans une moindre mesure, les commerces. Cette trilogie domiciliaire leur permet de « survivre socialement », même si certaines ne parlent pas encore le français. Au quotidien, elles ne fréquentent que peu le centre commercial du quartier jugé coûteux du quartier et qui ne sert qu'à dépanner. Certaines semblent affolées à l'idée d'aller au centre-ville où elles se retrouvent vite perdues spatialement. Grâce au tramway toutefois, elles peuvent se ravitailler dans la proximité du Grand Parc où pas mal d'enseignes de discount alimentaires se sont créées. Ce sont de grandes utilisatrices des jardins pour enfants qui sont leur principal alibi pour stationner dans l'espace extérieur sans se faire remarquer et développer un réseau de socialisation. Il faut toutefois noter la différence d'appréhension du quartier chez les plus éduquées d'entre elles qui revendiquent un espace aménagé à une échelle plus intime et plus fine. Ces dernières rêvent à des opportunités de rencontre au quotidien pour

les femmes (salons de thé, spa, cinéma) et des lieux de programmation culturelle (théâtre et concerts occasionnels) qui soient le moteur de la vie sociale du quartier. Les deux plus anciennes résidantes du quartier ont beau avoir une vision mieux intégrée de leur quartier et une connaissance du tissu local bordelais, elles restent cloîtrées dans leur espace familier et semblent marquées par l'exclusion du fait d'échecs personnels qui les isolent. Une logique d'assignation à résidence et de préoccupation essentiellement domestique, voire de survie, caractérise leur emploi du temps polarisé autour des centres sociaux.

• Les lycéennes

Elles évoquent une vision de l'avenir qui va de pair avec une fuite impérative hors du quartier où deux sur six ont vécu toute leur vie et où elles ne se sentent pas libres. Cela même si celui-ci bénéficie d'un fort capital de sympathie lié notamment aux équipements socio-éducatifs, sportifs et scolaires, et donc à leur souvenirs d'enfance ou de leur proche adolescence. C'est d'ailleurs ce très fort attachement aux lieux qui est mis en scène au début de la session : ne veulent-elles pas mettre des « cœurs roses » partout sur la carte collective ? Mais très vite, le bon niveau d'équipement de proximité, où tout est « à portée de main », suscite chez elles un soupçon voire un rejet : « Ne voudrait-on pas que les habitants ne sortent jamais du quartier »? Elles dénoncent combien leurs propres mères rechignent à aller en ville, où pour elles, tout va si vite en matière de consommation et de déplacements évoquant ainsi une vie familiale repliée sur le quartier. Ainsi pour cette génération de jeunes filles, le quartier est perçu certes « commode » mais il n'offre aucun loisir destiné à leur classe d'âge, les gens intéressants (les « belles personnes ») se trouvent en dehors, dans la ville-centre.

De plus les commerces ici sont vieillots (la boutique de prêt-à-porter pour grand-mère) ou sont des repoussoirs (boucherie Alal tenu par un homme qui fait peur, café réservé aux garçons) ou tout simplement inadaptés à leur porte-monnaie (le Simply Market « où l'on se ruine »).

Pourtant, elles prennent la défense dès que nécessaire de leur quartier auquel elles s'identifient et expriment ainsi des attitudes contradictoires oscillant entre une euphémisation des tensions liées aux rôles sociaux de sexe (elles sont en même temps surveillées et protégées par les bandes de garçons) et une réelle désinvolture vis-à-vis des actes d'incivilité des garçons, que d'autres dénonceront comme créant de l'insécurité (consommation de drogue, petit braquage, vols de voitures, projectiles lancés du haut des appartements...). Elles ont tendance à se moquer voire à se sentir un peu fières, sinon solidaires de ces forfaits qu'elles attribuent à de très jeunes garçons, des enfants en fait. Ces derniers ne volent-ils pas des « Kinder » quand ils « braquent » le supermarché ?! L'état de dégradation extérieure des immeubles G, H et I est aussi tacitement dénoncé par les jeunes filles qui justifient a posteriori les méfaits (jeter les détritus par la fenêtre) comme une juste réponse des habitants à leurs conditions de vie précaire dans un habitat jugé vétuste voire dégradé. On retrouve le même processus d'infantilisation vis-à-vis des auteurs de ces incivilités chez les deux autres groupes de femmes. Cela semble être une réaction innée pour déresponsabiliser (dépénaliser) les délits d'une classe d'âge de garçons au sein de laquelle mères et sœurs, cousines et voisines comptent nombre de relations.

• Les femmes plus âgées, lectrices et bénévoles

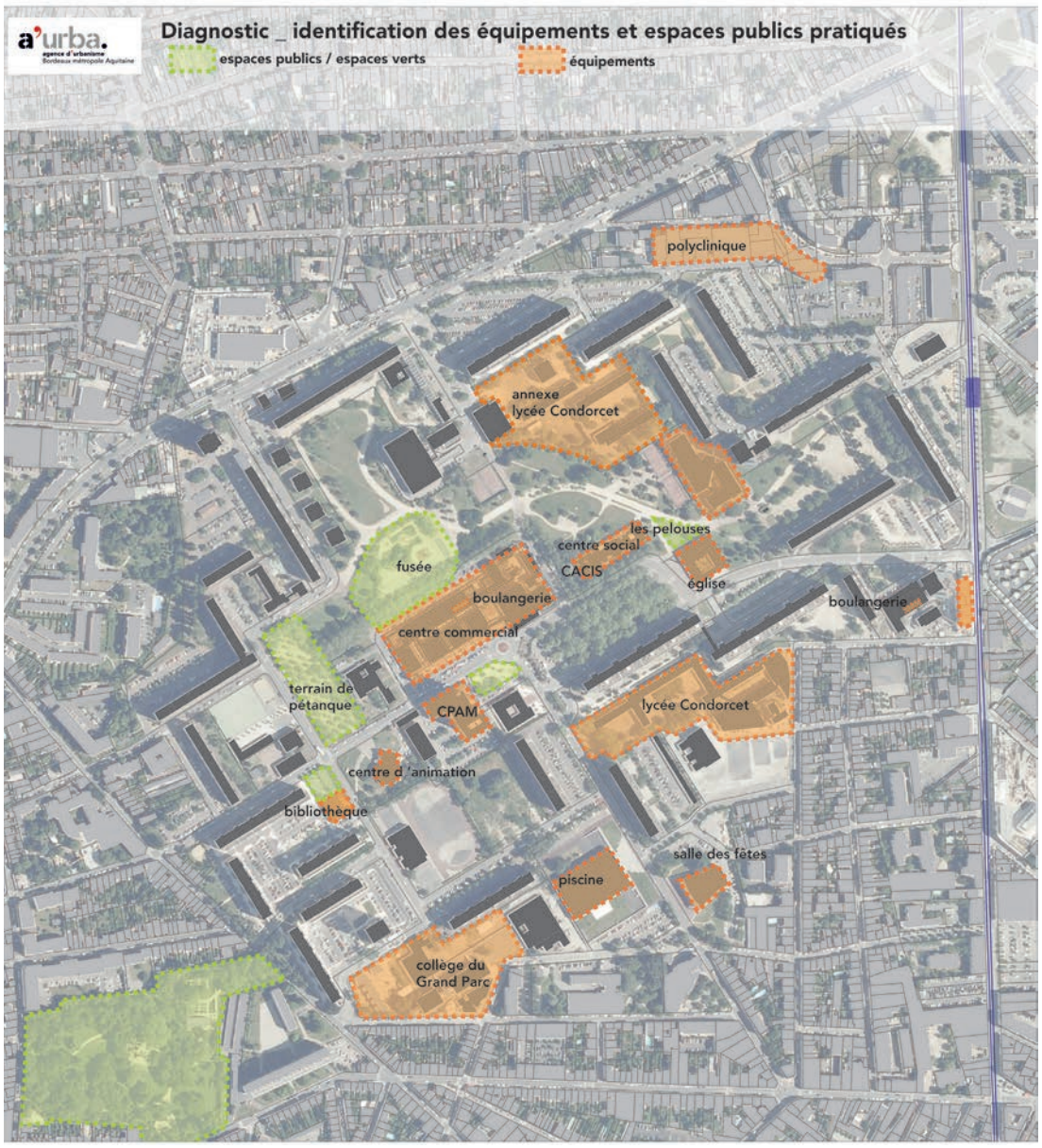
Pour ce dernier groupe, le Grand Parc semble représenter une destination résidentielle souhaitable où l'on désire s'enraciner. Hormis les qualités des appartements (vastes, double exposition, sans vis-à-vis) et la sécurisation de la vie résidentielle par le bailleur Aquitanis dont les gardiens sont aussi des garants du bien vivre ensemble, c'est tout le quartier dans sa globalité qui fait office de « refuge » du fait des équipements de proximité. Ses structures médico-sociales (centre social, Mdsi, Cacis, centre d'animation) et son offre en services publics (poste, mairie, sécurité sociale) en font l'équivalent d'une « petite ville dans la ville » (expression consensuelle évoquée à maintes reprises). D'autres le comparent à un village avec ses qualités (interconnaissance) et ses défauts (contrôle social).

Chacune des femmes seniors relève combien le quartier est propice à leur autonomie puisqu'il est à la fois doté d'outils socialisants et de lieux de ravitaillement (centre social et culturel, bibliothèque et centre commercial) mais aussi d'équipements de santé de proximité (polyclinique Bordeaux Nord, clinique Tivoli, médecins, pharmaciens, etc). Elles dénoncent en revanche une tendance au repli des populations dans leurs logements et souhaitent réinventer des motifs et des lieux de sorties adaptées à toutes les catégories d'habitants. D'où leur forte mobilisation bénévole notamment vis-à-vis de la réouverture de la salle des fêtes qui devra développer une vocation intergénérationnelle et une programmation d'envergure métropolitaine.

Synthèse des premiers ressentis sur l'espace public

L'analyse de ce premier regard porté par les trois groupes sur leur quartier montre combien la vocation résidentielle du Grand Parc reste avant tout d'accueillir des personnes isolées et en difficulté. Cette identité de quartier social reste donc fortement ancrée dans les mentalités, une perception qui est entérinée par la trop forte visibilité des équipements à vocation sociale qui dans l'espace est uniquement concurrencée par le centre commercial dont l'aspect fermé et grillagé n'augure pas d'une bonne ambiance urbaine. Au-delà de la question du genre, la première évolution souhaitable que devrait connaître le quartier serait de sortir de ce caractère un peu spécifique pour s'ouvrir et s'adapter à une population jeune, désireuse de se distraire sur place, en jouissant d'une possibilité d'interagir avec les autres membres du quartier.

Partie 2 : L'approche compréhensive



Légende

Un chapelet d'équipements publics sociaux, éducatifs et culturels dont chaque habitante se réjouit de bénéficier. Une impression partagée de bienveillance et de protection mais aussi une vocation sociale trop évidente qui pèse sur son identité résidentielle.

2.2 | Un vocabulaire spatial de l'exclusion et des rituels de subordination féminine dans l'espace public

« Effet de meute », « deal, braquage, raffut et rodéo » pour les garçons, « tchatche, courses et bronzette discrète » pour les jeunes filles, « parcs d'enfants et réunions maisons » pour les mamans, « actions bénévoles et groupe de lecture » pour les plus âgées, les pratiques de l'espace du quartier diffèrent selon les appartenances culturelles, générationnelles et surtout genrées. Des pratiques d'évitement et des « plans B » en matière de cheminements dessinent ainsi pour chaque groupe de femmes des repères implicites dans la spatialité du Grand Parc.

2.2.1 | Cartes mentales, schémas de mobilité et représentation de l'espace public par les groupes focus

Les photographies des trois cartes mentales sont en annexe.

Le schéma flou et en pointillé du groupe 1

Les résidantes les plus récentes et les plus précaires du quartier sont assez désorientées dans l'espace public. Elles ne connaissent pas les différentes parties du Grand Parc ni n'évaluent vraiment ses limites. Elles semblent ne maîtriser que quelques itinéraires pratiques (centre commercial, écoles et parcs d'enfants, centre social, cpam, mdsi) sans s'aventurer au-delà… Elles se tiennent sur leur qui vive et semblent redouter les mauvaises surprises, notamment en s'aventurant au milieu des arbres et des parkings lorsque la lumière se fait rare. Une ou deux seulement osent prendre un café dans l'unique établissement du quartier (situé dans les rues du centre commercial) après avoir accompagné leurs enfants à l'école. Le groupe de femmes considère qu'il s'agit plutôt du « fief des hommes » et par « peur du regard » que l'on porte sur elles pratiquent plutôt une sociabilité intérieure, se recevant chez elles entre connaissances selon un choix de voisinage de type communautaire. Le schéma de leurs pratiques spatiales est ainsi marqué par de fortes restrictions de l'espace public (voir la carte groupe 1).

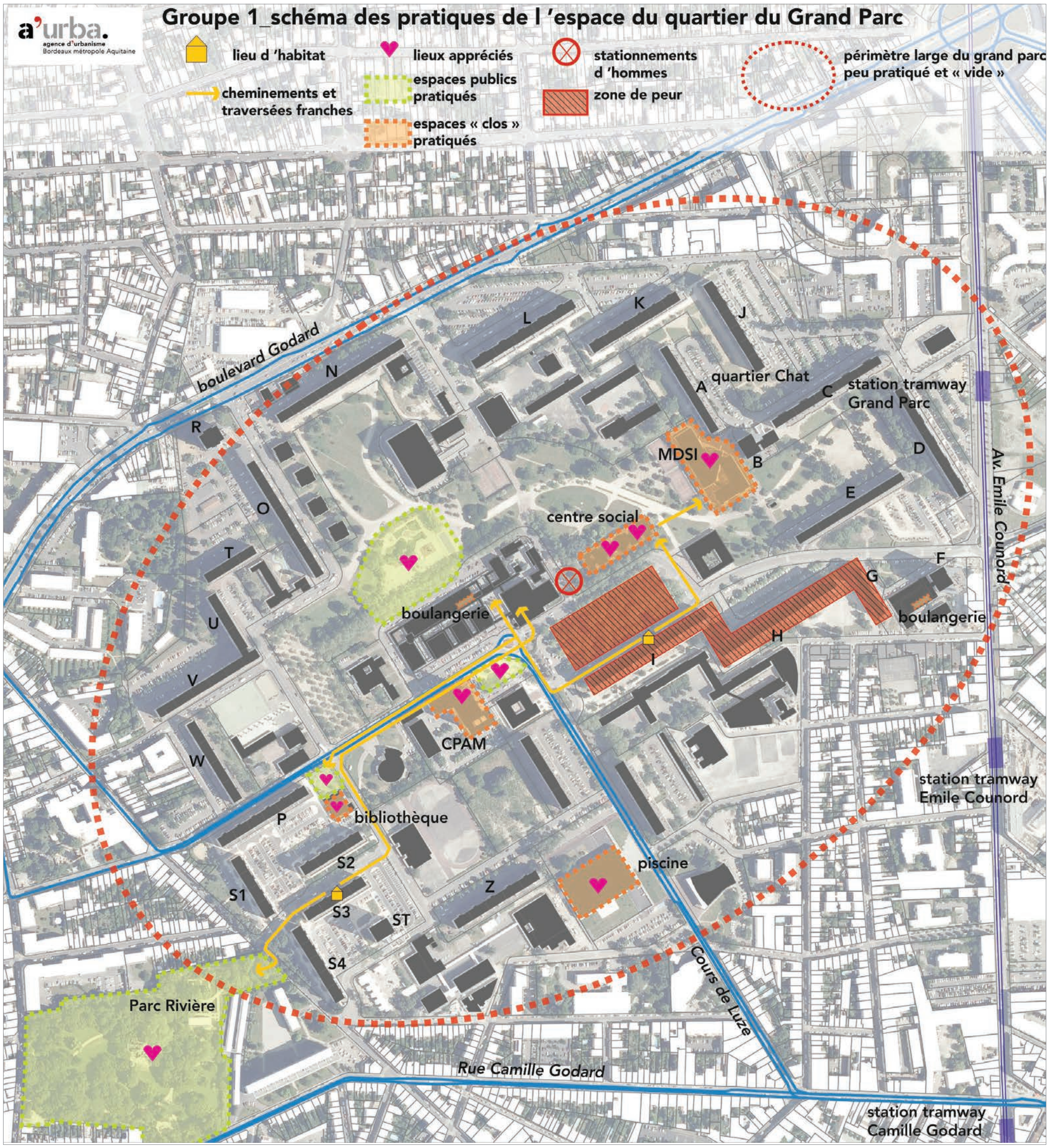
Ces femmes reprochent au Grand Parc son absence d'éclairage et d'animation, le peu de variété de ses commerces, le peu de motifs de fréquentation de l'extérieur par les piétons (terrasses, lieux de rencontres). Les plus jeunes comparent l'aspect immense, monofonctionnel et statique du Grand Parc avec l'impression de tourbillon d'activités, de diversité mais aussi d'intimité caractérisant la ville-centre. L'une d'elle se réjouit même de voir dans le parking, chaque lundi, les nombreuses voitures des salariés de la Cpam, signe que le quartier est fréquenté et donc vivant ! D'autres au contraire apprécient le calme et le retrait loin des mondanités urbaines desquelles elles se sentent exclues. C'est surtout les impératifs culturels dus à leur religion musulmane et à leur statut de femmes seules qui les freinent dans leur élans éventuels de sociabilité. Une des participantes voilée déclare ne faire aucune démarche administrative ni ne sortir la nuit tombée sans son mari, ses seules destinations autorisées sont l'école, les jeux pour enfants et la boulangerie. Les courses sont faites dans des hypermarchés alentours (Bordeaux Lac) avec son mari également comme accompagnateur. Le ton sentencieux avec lequel elle évoque sa pratique minimaliste de l'espace public ressemble à une sorte de rappel à l'ordre à l'attention du reste du groupe sur ce qui est convenable et ne l'est pas.

Le schéma plus structuré et maîtrisé du groupe 2 des lycéennes

Bien qu'elles soient des trois groupes celles qui revendiquent un espace de centralité pour le Grand Parc, les lycéennes ne se sentent pas complètement à l'aise dans cet espace comparé à un « grand couloir » ponctué d'équipements ressentis comme bienveillants (Centre social, Cacis, Eglise). De fait, les cheminements des lycéennes sont marqués par les stratégies d'évitement qu'elles adoptent pour ne pas rencontrer ou passer à proximité des garçons « scotchés au centre commercial » (c'est-à-dire derrière le Simply Market), quitte à descendre deux arrêts de bus plus loin. Les altercations verbales et gestuelles sont quotidiennes et il faut se sentir en forme et sûre de soi pour pouvoir passer devant ces groupes de garçons et savoir répondre du tac au tac à leurs remarques, regards insistants et autres intimidations.

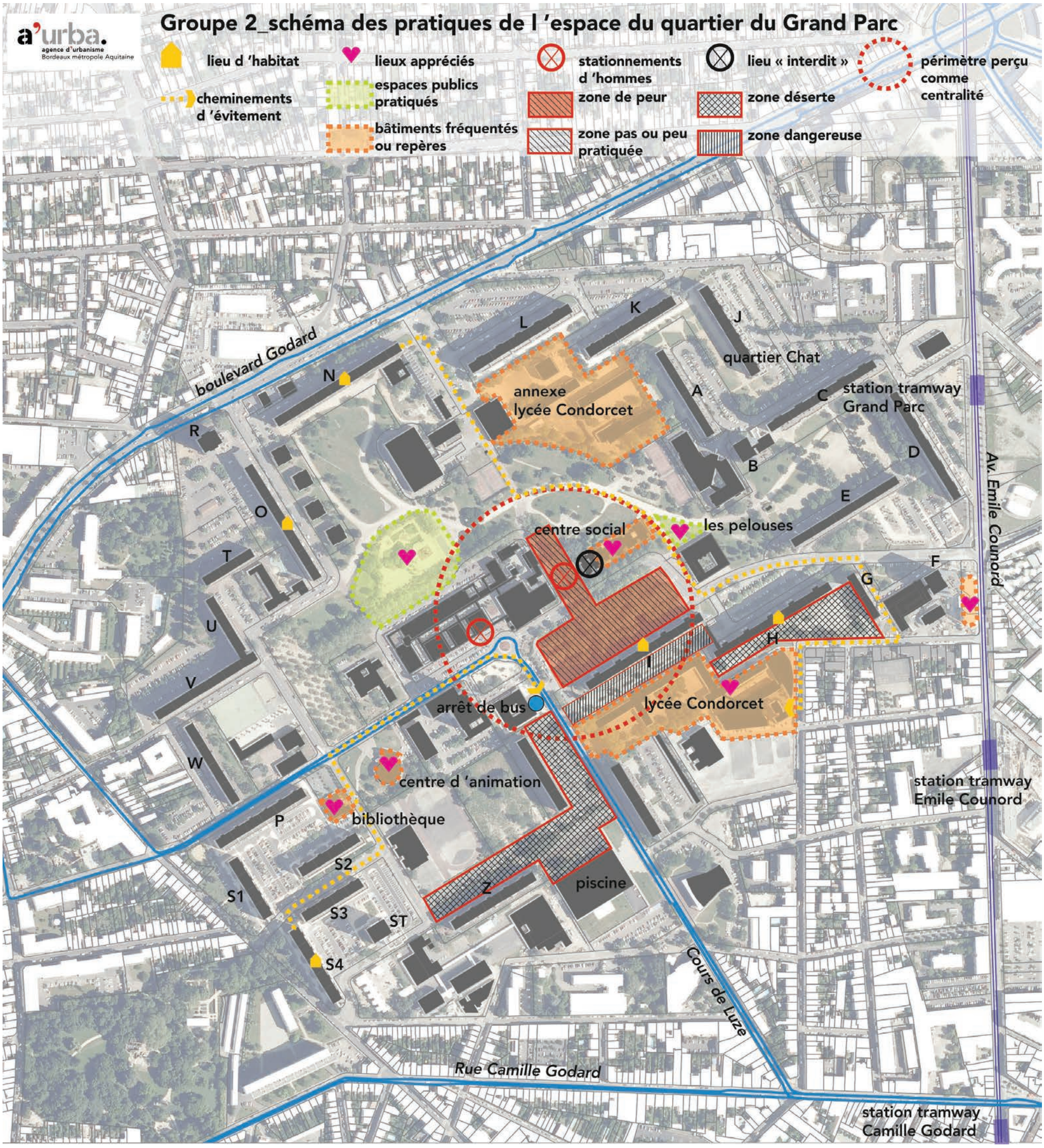
En guise de résilience, (mais sans le réaliser), elles se sont attribuées un espace exactement symétrique à celui des garçons (situé à l'autre extrémité de l'axe centre social/centre commercial). Ce sont les Pelouses, où deux bancs mythiques autour d'une poubelle sont posés sur un tout petit espace vert entre les deux entités protectrices que sont le Centre social et l'Eglise. L'été, elles sont quelques-unes à y passer du temps le soir, même jusqu'à tard dans la nuit ! Elles s'y rencontrent pour « commenter le monde », paraissant partager le même goût que les garçons pour le commérage dans l'espace public… Hormis un détail, elles sont en petit comité, ne dealent pas ni ne boivent et encore moins ne fument dehors (tout au moins des « pétards »).

Stratégiquement, elles s'y sentent à l'aise, parce qu'on ne les voit pas d'en haut, elles échappent au regard surplombant des parents ou des voisins depuis les immeubles mais aussi à l'angle de surveillance des garçons. Parfois, elles se hasardent à quelques séances de bronzage à la Fusée, cachées au milieu des enfants… mais les garçons ont vite fait de les repérer, et de commencer à hanter eux-mêmes les lieux. Quant à investir d'autres pelouses, c'est toujours prendre le risque d'être la proie des regards, puisqu'elles se sentent « exposées » dans ces espaces extérieurs offrant un champ visuel lointain et panoramique. Ces vastes espaces rases, sans arbres et sans espaces de repli pour se dérober aux regards inquisiteurs masculins sont de fait délaissés, car totalement inadaptées à leur envie de recoins protecteurs. L'idée du pique-nique en revanche revient souvent dans les propos, de simples tables et bancs de bois surmontés d'un toit en brande (pour protéger du soleil) est une idée qui plaît. Y voir des groupes de femmes déjeuner dehors dès la belle saison serait déjà un grand pas pour rendre plus amènes le Parc central et les alentours du lycée. Leur espoir que se crée un lieu de rencontre de type salon de thé-cafétéria s'accompagne d'un clin d'œil malicieux, pourquoi ne pas l'implanter juste en face du café des garçons ? Auraient-elles envie de détourner ces règles tacites qu'elles subissent en silence ?



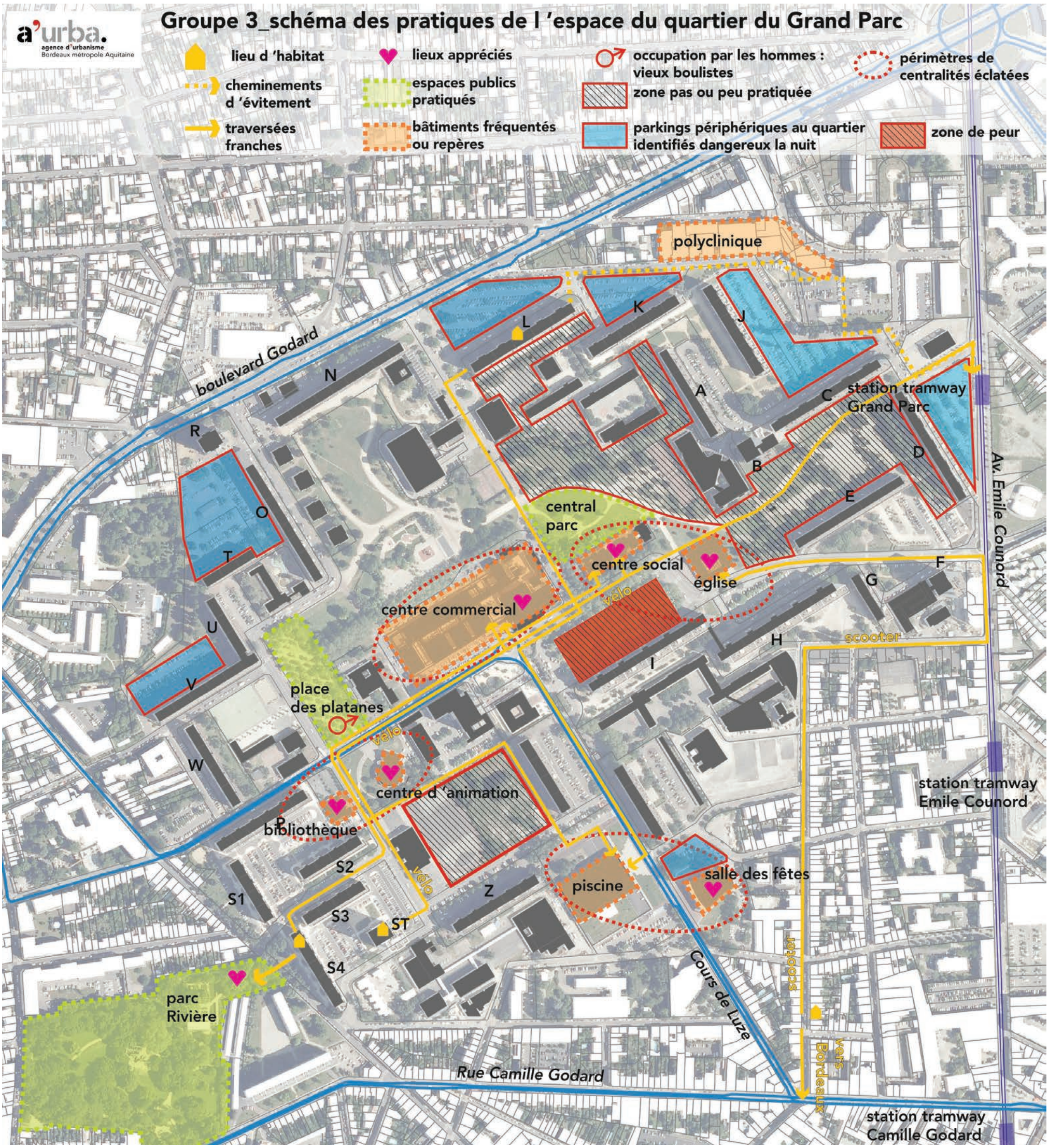
Légende

Un quartier fermé sur lui-même, d'où l'on ne sort que pour le ravitaillement. Sans les équipements socio-culturels, où et comment se rencontreraient les nouvelles venues du groupe 1 aux conditions de vie précaires ? Le Parc Rivière représente pour quelques unes qui osent s'y aventurer, l'échappatoire attendu hors de l'enceinte du quartier où les regards insistants des hommes portés sur les femmes stérilisent les interactions. Hormis les aires de jeux où elles accompagnent les enfants, beaucoup restent assignées à domicile. Seules les jeunes mamans profitent de la piscine. Les deux boulangeries sont, elles, quotidiennement fréquentées - comme l'école - et servent de support aux interrelations. Dans l'ensemble, la perception du quartier reste floue et sans repères.



Légende

Les pratiques spatiales des lycéennes du groupe 2 montrent une recherche de centralité sur le quartier, contrariée par la forte présence masculine postée derrière le Simply, d'où leur appropriation d'un lieu symétrique d'observation, les Pelouses. Leurs cheminements d'évitement consistent à contourner les arrières du centre commercial où stationnent les garçons mais aussi à aller au plus efficace sans devoir traverser les parkings (le long du G pour aller au lycée par exemple). Elles évitent ainsi certains cônes de vue, optent pour des façades rassurantes (sans saillies ni renfoncement) et apprécient les repères visibles dans l'espace (immeuble arc en ciel). Mais elles n'ont pas d'autres choix que d'intégrer ces bandes de garçons dans leur paysage, la plupart étant des connaissances voire des parents et, ces derniers garantissant leur sécurité en retour. La clé du quartier reste la station de tramway par laquelle elles s'échappent vers la ville, où se déroule la « vraie vie », les études, le travail, où elles placent tout leur avenir.



Légende

Le groupe 3 est le seul à mettre en évidence un bipartition d'un quartier jugé insécurisant dans sa partie haute bordée par les boulevards où sévissent des bandes bruyantes et inciviles, et ressenti comme tranquille et résidentiel dans sa partie basse, mieux reliée au tissu urbain classique de Bordeaux. La Place de l'Europe fréquentée ponctuellement du fait de l'Eglise et du Centre Social, reste par ailleurs un secteur évité. La fréquentation des équipements ne s'accompagne pas d'un investissement physique de l'espace public.

Le schéma multisites du groupe 3

Pour le groupe des lectrices, plus âgées, la problématique de l'agoraphobie et de l'absence de lieux de répit et de haltes est flagrante. Les espaces sont jugés trop immenses (exemple : l'allée cavalière) et pas assez boisés là où il faudrait (seuls les parkings sont plantés de beaux arbres). Sans compter l'insécurité liée à des sols naturels ou à des revêtements mal entretenus (nids de poules ou racines d'arbres qui font trébucher les plus fragiles). La carte mentale qu'elles ont dessinée témoigne du peu d'investissement qu'elles accordent à l'espace public extérieur proprement dit, leur représentation spatiale du quartier correspond plutôt à une succession de petits îlots polarisés autour des divers sites d'équipements et de commerces.

La quadragénaire parisienne du groupe 3 (vivant au Chartrons) sillonne le quartier en tous sens pour vaquer à ses occupations et à celles de ses enfants mais ne s'arrête pas dans le quartier. Elle évite de passer par la Place de l'Europe et ne voit pas ce qu'elle pourrait faire dans ces espaces verts à découvert si ce n'est ponctuellement organiser des jeux de ballons avec ses enfants. Sinon toutes circulent aisément en plein jour, notamment pour faire leur course mais aussi rejoindre à pieds la ville-centre, via le Jardin Public ou le Parc Rivière. En revanche, elles s'abstiennent de sortir le soir, sauf en vélo ou en scooter pour rejoindre leur logement en cas de sortie. L'une d'elles doit partir travailler au petit matin et emprunte l'itinéraire le moins effrayant, selon elle, pour rejoindre la station de tramway, à savoir longer les murs de la polyclinique toujours éclairée et fréquentée par les ambulanciers ou les infirmiers qui fument dehors. Elle est d'ailleurs la seule du groupe à se plaindre ouvertement des nuisances sonores (motos, conversations en pleine nuit, cris, musiques) qu'elle attribue à l'existence d'au moins trois bandes de (mauvais) garçons ! Elle en dénombre une cinquantaine, ce qui laisse tout à fait sceptiques les autres participantes ! Cependant, la quadragénaire du groupe témoigne que plusieurs couples avec enfants, résidant dans le quartier Chat derrière l'Eglise, n'autorisent sous aucun prétexte leurs filles à partir à pieds au collège pourtant situé après une promenade de dix minutes au beau milieu d'espaces verts.

2.3 | Le Grand Parc, un quartier inhospitalier[1] ? Discussion et pistes d'action

Le chapitre 3 est consacré aux acteurs de la filière socioéducative et à leur travail de prévention de la délinquance et de lutte contre la pauvreté. Il semble important au préalable de faire le point sur le discours commun aux groupes d'habitants car ces derniers n'ont pas la même façon de percevoir et de s'emparer des problèmes d'insécurité sur le quartier. La technique d'animation de groupes a en effet donné lieu à des témoignages qui ont dépassé la volonté initiale des participantes, dans l'ensemble peu enclines à parler de leurs inquiétudes personnelles. Les pistes d'actions apparaissent ici à l'état d'ébauche et interrogent sur les mesures à adopter : traiter les lieux ou agir avec les gens ?

2.3.1 | Des incivilités masculines ostentatoires créatrices d'anomie sociale

Des poches de non droit sont donc clairement reconnues par les trois groupes : harcèlement constant des filles autour du Simply, raffut nocturne dans le nord du quartier, deal intrusif autour du centre commercial et du lycée, recel de marchandises volées dans les caves ou entresols des espaces résidentiels. Ce sont les symptômes d'une urbanité qui se défait, résultant de la mise à distance sociale (réelle ou fantasmée) de la population la plus précaire du Grand Parc, ce qui déclenche chez les jeunes garçons une recherche ostentatoire de « respect », un faire valoir tant à l'intérieur du quartier qu'aux yeux des autres Bordelais. Cette logique d'anomie (désordre social) propre aux quartiers classés en listes prioritaires a été déjà étudiée par les sociologues de la politique de la ville[2]. En revanche, elle est peu analysée en se plaçant du côté des femmes et des filles, victimes souvent tacites de ce délitement 100 % masculin du lien social.

Ainsi, pourquoi les incivilités du quartier restent-elles à ce point cachées et leur degré de malveillance uniquement évoqué en fin de séance ? Serait-ce par peur des représailles ou par un déni inconscient de la part de la gente féminine qui se montre plus que tolérante ? En prenant le cas des projectiles lancés depuis les immeubles H et G, après deux heures d'échanges on découvre que ce ne sont pas seulement quelques détritus jetés négligemment par la fenêtre, mais bien des objets au risque contusionnant évident (télé en panne, meubles cassés, etc) et d'autres à la saleté répugnante ostentatoire (« couches-culottes, serviettes hygiéniques », etc). Des jeunes filles ont vu aussi de jeunes garçons volontairement bombarder d'œufs ou d'oignons des femmes assises en contrebas des barres dans l'espace public, en l'occurrence leurs propres mères qui ont ainsi été littéralement chassées de leur point de rencontre sur un banc. Ces actes d'agression, encore une fois, ne sont pas considérés comme étant si graves, du fait de la jeunesse des fauteurs de troubles. Mais est-ce bien la seule jeunesse que ces femmes, jeunes ou non, excusent ainsi ? N'est-ce pas plutôt le fait qu'il s'agisse de garçons qui se retrouvent, de surcroît, privés d'exutoire pour canaliser une agressivité qu'on juge naturelle à l'adolescence ? Tout semble indiquer que l'on excuse aussi ces jeunes hommes du quartier parce qu'ils sont privés des facteurs de reconnaissance sociale : emploi, loisirs et vie amoureuse.

1. Sur cette problématique, consulter le « Complex'cité » n°3 publié par l'a-urba en mai 2009 « Ville sécurisée ou ville hospitalière ».
2. Notamment les travaux du sociologue Thierry Oblet enseignant à Bordeaux 2, dont « Défendre la ville. La police, l'urbanisme et les habitants ». Paris Puf 2008.

On note également un grand silence quant au rôle éducatif qu'auraient dû jouer les parents de ces jeunes à la dérive, un interdit pèse sur les consciences au point de bloquer la liberté d'expression.

Cette reconnaissance tardive de l'existence d'incivilités et leur euphémisation par les femmes s'explique aussi par l'invariant anthropologique qui consiste à faire corps avec son habitat et son groupe d'appartenance. Après un long enracinement résidentiel, se crée un rapport fusionnel aux lieux, une hypertrophie de l'identité spatiale et dénigrer son habitat revient à se stigmatiser, soi. Aussi restent-elles solidaires de l'ensemble des habitants malgré les régulières exactions commises dans leur environnement.

Rappelons aussi que ce n'est pas tout le Grand Parc qui est sujet aux nuisances nocturnes qui se concentrent à proximité de l'annexe du lycée, principal secteur à risque avec les abords du centre commercial. Visiblement, l'espace compris entre le collège et la piscine bénéficie d'un plus grand calme, à l'abri de grandes barres qui forment des écrans protégeant les habitants des nuisances.
Cette paix résidentielle est précieuse au point que l'une des seniors du groupe 3 conseille que ne soient pas réparés les « nids de poules » du parking de la place de l'Europe, afin de dissuader les rodéos de motos de s'y déplacer.

2.3.2 | La télé-surveillance en question

Aujourd'hui, on reconnaît officiellement qu'il y a de l'insécurité au Grand Parc[1] et l'on vient d'installer trois nouvelles caméras de surveillance sur la tour de la Caisse d'assurance-maladie et trois autres au Centre commercial. Or, les avis sont très partagés sur les méthodes à utiliser pour apaiser les lieux. Récemment l'élu du canton s'est montré réservé sur l'effet dissuasif de cette télésurveillance : « il y a bien un problème lié à des trafics au centre commercial et des rassemblements dans des recoins derrière le Simply Market » reconnaît-il, mais « il faudrait plutôt réaménager ces espaces mal définis et masqués. Y installer des commerces, les rendre plus visibles, ça peut être une solution. » Notons qu'il n'est pas question dans cet article de la sécurité des jeunes filles, ni de l'effet dissuasif sur l'attractivité globale du quartier. Or, il est clair que ces « rassemblements » créent un double facteur de détérioration de l'ambiance urbaine pour ceux qui habitent et pour ceux qui souhaiteraient s'y installer. Deux indicateurs sont ici à corréler : l'absence de femmes dans les rues le soir et une valeur immobilière plus basse qu'ailleurs, les appartements en copropriétés du Grand Parc étant vendus environ 30 % de moins que dans d'autres quartiers bordelais.

2.3.3 | L'absence de lieux d'altérité et de rencontre pour les jeunes adultes

La persistance d'un lien affectif fort des lycéennes du groupe 2 à leurs structures de proximité (mon centre social ou mon centre d'animation) interroge sur l'absence de relais vers d'autres types d'équipements socialisant, une fois atteint l'âge adulte. En caricaturant à peine la situation des jeunes du quartier, on se pose vite la question : que faire dans un espace public conçu uniquement soit pour les très jeunes, soit

1. Lire dans le Sud-Ouest du 23 mars 2013 « La vidéosurveillance arrive au Grand Parc »

les très précaires, soit les très âgé.e.s ? Comment vit-on sa vie de jeune adulte, amoureuse ou amicale, sans disposer de lieux de rencontres où se poser dans l'après-midi ou en soirée pour échanger, mieux se connaître et enfin oser s'approcher ? Par exemple, des collégien.n.e.s trouvent refuge dans la bibliothèque où se retrouver à l'abri des regards et s'embrasser est possible entre alvéoles et rayonnages de livres !

La pauvreté de cette géographie amoureuse est accentuée par le déficit en vie culturelle, diurne ou nocturne, qui serait pourtant propice à la rencontre. Se peut-il que dans des espaces publics tenus sous la haute surveillance d'une poignée de délinquants, on puisse même y penser ? La liberté d'aller et venir, dans les rues, les pelouses, chez les uns et les autres, dans des établissements dispensant des rafraichissements et de la musique ou plus encore, l'opportunité d'assister à quelques concerts de plein air en soirée, semblent de l'ordre de l'impossible dans le Grand parc d'aujourd'hui.

Comment réussir à banaliser les lieux et favoriser les rencontres en tous genres, mixtes bien sûr, mais aussi de même sexe et intergénérationnelles ? Ne peut-on inscrire dans le projet urbain comme axe prioritaire de remédier à ce déficit en lieux de rencontres ? Des équipements variés qui inviteraient jeunes et vieux, filles et garçons, à se côtoyer dans l'espace public atténuerait radicalement le sentiment d'insécurité des habitant.e.s. Actuellement pour les filles deux cas de figures existent : soit on est une nouvelle venue dans le quartier, et il s'agit d'échapper aux quolibets des groupes de garçons et à une possible agression sexuelle, en adoptant une stratégie d'invisibilisation et d'externalisation de ses relations privées dans l'anonymat de la ville-centre ; soit on est née au Grand Parc, et il faut endurer une absence de liberté endémique du fait de schémas genrés dominants où les grands (et petits) frères tiennent le haut du pavé et dictent les comportements à tenir dans l'espace public, en échange de leur protection.

2.3.4 | Des garçons qui ne savent où aller

Il faudrait bien sûr étudier ces garçons qui traînent dans l'espace public, avec des comportements « sur-joués » de petits caïds, ils ont beau bénéficier d'une certaine protection de la part des adultes et des jeunes filles, la vérité est qu'ils se retrouvent démunis lorsque subitement ils ne sont plus pris en charge par les structures qui les suivaient (Centre social, centre d'animation, lycée etc). Seuls les éducateurs de rues continuent à les rencontrer et témoignent d'ailleurs à leur sujet de vives inquiétudes.

Laissés à eux-mêmes, sans même un local pour se réunir (pas de « maisons des jeunes »), logeant sans doute à l'étroit dans leurs familles, ils ne disposent que de la rue pour se rencontrer, se créer une identité sociale et s'épauler entre pairs quitte à tomber dans la délinquance en exacerbant leur identités d'assignés à résidence. Les plus jeunes désœuvrés et laissés à eux-mêmes se transforment en cible privilégiée pour les groupes religieux radicaux qui dès le collège, voient en eux des recrues idéales.

Il ne nous appartient pas de nous attarder ici sur les conséquences locales du trafic de stupéfiants qui, forcément, envenime la situation du quartier et durcit la loi du silence, verrouillant langues et regards des rares habitants circulant dehors dès la nuit tombée.

2.4 | Le genre à l'intersection de la différence culturelle, de la religion et de la race

2.4.1 | Oser revoir les stéréotypes à propos du voile dans l'espace public

Les lignes précédentes et les propos des travailleurs sociaux du chapitre suivant font référence à un thème récurrent qu'il est hasardeux d'évoquer ouvertement de crainte de sortir du politiquement correct et ce, d'autant plus quand le phénomène s'enracine sur un territoire restreint, administré par une collectivité locale où nul ne veut courir le risque d'être soupçonné de racisme.

Toutefois, en abordant le thème générique de l'absence de femmes dans l'espace public, force est de constater qu'on ne peut faire l'économie de réinterroger la polémique entre ce qui ressort de la tradition et de la modernité dans les cultures en présence, musulmanes et occidentales. Le registre discriminant homme/femme qui déjà est considéré comme un ordre des choses qui s'impose, une force extérieure à la société, apparaît de toute évidence renforcé par ceux qui priment l'ordre religieux sur les valeurs laïques. L'influence musulmane, mais aussi chrétienne quand elle est radicale, renforce la disparition des jeunes filles dans l'espace public dès leur puberté et s'appuie sur un ordre binaire préexistant déterminant des modes de vie structurés par des couples d'opposition selon que l'on soit d'un sexe ou de l'autre : dedans/dehors, intimité/vie sociale, domesticité/vie professionnelle, voile/corps exposé, tradition familiale/modernité éducative, etc.

Les quatre femmes mariées et les quatre jeunes filles musulmanes rencontrées dans les groupes focus nous ont aidés à entrer dans le vif du sujet en abordant deux points :

- la question du voile qui est un indicateur on ne peut plus clair du passage des femmes de l'espace privé à l'espace public. Ce « nouveau » signe ostentatoire d'appartenance culturelle est un principe de liberté surtout revendiqué par la génération des jeunes adultes musulmanes extraverties, en rupture avec l'impératif global de laïcité dans l'espace public, lequel est souvent repris par leurs propres parents.
- le besoin de visibilité de la pratique religieuse notamment via la question brûlante de la construction d'une mosquée au Grand Parc, projet aujourd'hui arrêté, ce qui oblige les musulmans du quartier à célébrer leur culte dans une cafétéria avant l'ouverture.

Il serait nécessaire par ailleurs d'approfondir ce thème socioreligieux afin de mieux comprendre les véritables enjeux de divisions anthropologiques qui y sont liés et de pouvoir habilement orienter la décision publique d'aménagement du quartier.

Rappelons ici une analyse sociologique réalisée, il y a dix ans, par des chercheurs de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales Nacira Guénif-Souillamas et Eric Macé[1] sur la figure du « garçon arabe ». Celui-ci était devenu « l'ennemi public n° 1 » du gouvernement français, à l'époque de la marche de Ni Pute Ni Soumise. La lecture de cet ouvrage éclaire la compréhension des groupes témoins en nous amenant à

1. Lire en annexe la note sur l'ouvrage de ces chercheurs au Cadis, laboratoire de sociologie de l'EHESS « Les Féministes et le Garçon Arabe » aux édition de l'Aube. 2003

relativiser la « rhétorique victimaire dominante » envers ces jeunes filles voilées. En parallèle avec cette focalisation de l'opinion publique sur l'emblématique « garçon arabe », que les chercheurs analysent comme étant le véritable bouc émissaire de notre société, les propos de ce livre sont que nous vivons dans une société post féministe qui oublie de lutter contre ses propres discriminations sexistes, lesquelles persistent à transformer les femmes en objets érotiques et consommables. Selon eux, s'acharner sur le modèle musulman permet donc d'excuser tous les types de domination qui continuent à s'exercer sur les femmes. Leur conclusion est qu'il s'agit de déconstruire de manière radicale la question (culturelle) de la différence des sexes, c'est-à-dire de se débarrasser de la croyance à une différence nécessaire et hiérarchisée entre le féminin et le masculin.

Ces derniers propos forment la base théorique des « Etudes de genre » qui depuis dix ans se sont multipliées, en donnant lieu notamment à plusieurs vagues de nouveaux mouvements féministes à l'échelle globale[1].

Aujourd'hui, si l'on admet l'effet de division que crée cette construction sociale qui hypertrophie les identités sexuées des individus, on commence à observer les conséquences que ces représentations projettent sur l'espace public. Dans la programmation urbaine par exemple, où l'on attend a priori des comportements « ordinaires » de la part de sujets sociaux sexués, ces derniers se retrouvent ainsi relégués à ces fonctions présupposées sans prendre en compte leur véritable identité. C'est ainsi que l'espace public devient source de discrimination genrée.

2.4.2 | Dénicher les vrais archaïsmes en jeu dans l'espace citoyen

La question est de savoir où se nichent les véritables « archaïsmes » culturels en matière de genre et où germent les prémisses d'une « seconde modernité » qui dépasserait les frontières du genre ? Le Grand Parc et ses jeunes filles voilées ou non est à cet égard un bon terrain exploratoire. Car avant d'aménager un espace public capable d'accueillir une diversité d'expressions individuelles, il faudrait pouvoir se débarrasser des clichés ayant toujours cours dans les mentalités qu'ils soient d'inspiration populaire ou issus de la culture savante.

Ainsi, qui fait preuve d'archaïsme de nos jours ?

- la jeune fille se voilant pour circuler plus librement dans une société où prédomine toujours le risque d'être agressée du seul fait de son sexe ? Ou les hommes harcelant cette même jeune fille voilée avec force de gestes obscènes, comme cela nous a été rapporté ?
- la jeune fille portant une jupe longue au lycée pour les mêmes raisons que celles précédemment rapportées, ou la représentante de l'éducation nationale lui intimant l'ordre de se changer au nom de la laïcité ? D'ailleurs quelle tenue lui recommandera-t-on d'endosser pour être plus décente dans notre société, une minijupe ou un short ?

Est-ce par ailleurs le seul attribut de la culture musulmane que d'enfermer les filles de son clan dans un « invisible réseau masculin de protection » ? Le témoignage d'un

1. Ces mouvements se contredisent, citons le mouvement ukrainien « Femen » et leurs revendications nudité = liberté. Leurs attaques anti-salafistes sont aujourd'hui taxées de « féminisme colonialiste ».

acteur social bordelais[1] nous rapporte qu'existaient exactement les mêmes pratiques dans les quartiers populaires de Saint-Pierre, il y a quelques décennies.

2.4.3 | Adopter un regard genré pour plus de pragmatisme

L'enfermement des garçons du Grand Parc dans ce rôle suranné et autodestructeur de « voyou des années cinquante » nécessite certes une main tendue en leur direction pour éviter les pièges de la récupération en tous genres (drogue, intégrisme et déviances violentes). Le problème est qu'ils occupent toute l'attention de l'action sociale et policière (avec la logique récurrente depuis l'école de la sanction « galon »), laissant en suspens l'accompagnement social des adolescentes. Or parallèlement, il faut développer une meilleure compréhension de ces jeunes filles musulmanes, contraintes de trouver leur propre voie et d'évoluer rapidement pour échapper à l'effet de tenailles que représente l'injonction contradictoire d'un double référent culturel auquel se mêlent des conflits internes de générations. Se heurtant aux logiques antinomiques de deux mondes, il leur faut vivre au quotidien cette violence symbolique. Car ce voile que très peu d'entre elles porte, mais auquel elles aspirent, paraît avoir un pouvoir dans leur imaginaire, celui de les aider à paraître et à agir sur la scène sociale. Il faudrait pouvoir considérer cet attribut comme une sorte de compromis entre leur acculturation et leur envie de se bâtir un nouvel environnement culturel (avant d'être religieux) où la question du genre serait résolue en termes d'égalité.

En attendant, elles restent soumises aux impératifs humiliants des uns ou des autres partis, avec cette focalisation aberrante sur leur seule tenue vestimentaire.

Des grands frères les veulent voilées, les parents les veulent dévoilées pour qu'elles se plient au modèle laïc institutionnel (le lycée, l'université). Elles se dévoilent au lycée, se revoilent en sortant, se dévoilent à la maison, se revoilent pour faire les courses, etc. Et si par choix, elles ne se soumettent pas à l'un ou l'autre de ces signes d'intégration, les hommes de tous bords les agressent dans la rue parce qu'elles osent revendiquer leur appartenance à l'un ou l'autre des systèmes.

Vu par ces jeunes filles, le terme d'espace public devient polysémique. Il se situe à mi-chemin entre un lieu coercitif où prévalent des règles extérieures qui s'imposent à la volonté individuelle (ne pas jeter des papiers par terre, ne pas porter de voile..), et un lieu d'émancipation qui permet d'échapper aux règles intérieures, ce qui pour la grande majorité des jeunes filles est représenté par le centre-ville, qu'elles opposent naturellement au quartier pour l'anonymat qu'il procure.

Ainsi le combat que décrivent les lycéennes et étudiantes, musulmanes ou non, est celui plus global de se débarrasser des « étiquettes » que chacune dit porter au cœur du quartier et qui entravent leur liberté. L'une parce qu'elle fait des études est taxée « d'intello » et rejetée par sa classe d'âge, l'autre plus artiste, est montrée du doigt parce qu'elle porte de drôles de chapeaux. Or, de leur côté, elles montrent plus de lucidité et bienveillance, notamment à l'égard des garçons harceleurs qu'elles excusent toujours.

1. Un entretien avec un acteur de la sphère du travail social rappelle que dans les années 50, les filles du quartier populaire Saint Pierre à Bordeaux ne pouvaient sortir le soir que sous protection de leurs grands frères !

Partie 2 : L'approche compréhensive

En entrant de plain pied dans ce « chemin de croix » identitaire, avec ou sans voile, elles sont plus à même de prendre conscience des enjeux d'intégration qui sont en train de se jouer pour leur nouvelle génération. Aussi se font-elles plus que les garçons les vecteurs d'une société multiculturelle à Bordeaux.

En attendant ce futur qu'on espère proche, le renforcement des liens interindividuels au Grand Parc passe par une injonction à la mixité, laquelle nécessite une pédagogie incitant au dépassement des stéréotypes liés aux prétendus rôles sociaux de sexe. Sur le Grand Parc, cette mutation est entre les mains des acteurs de la filière socioéducative, à condition toutefois qu'ils réactualisent leurs visions des nouveaux mouvements féministes et qu'ils se sensibilisent aux enjeux de société liés au genre.

Partie 2 : L'approche compréhensive

III. Le discours de la filière socio-éducative : vers une régulation de la mixité de genre par les différences instances du Grand Parc

Le lecteur peut s'immerger dans la parole des acteurs sociaux en annexe 2. Sept entretiens ont été ainsi reconstitués à partir de notes manuscrites. Seuls quelques points clés sont ici éclairés qui ne résument aucunement la richesse des échanges.

Un idéal de mixité et de laïcité mis à l'épreuve

Représentatives de l'idéal républicain, universel et abstrait, de l'égalité civique et des droits de l'homme, les instances de la filière socioéducative œuvrent dans le sens d'une plus grande mixité à la fois sociale, générationnelle et genrée. Malgré le fort impact des différentes expérimentations collectives et programmations festives qu'elles impulsent, l'animation sur l'espace public du Grand Parc relève encore de l'exceptionnel comme les cinq journées en Juillet de « Grand Parc en fête » pour lesquelles, nous dit-on, il a fallu dix ans pour faire descendre les habitants dans la rue et obtenir que les bandes de garçons ne perturbent pas l'événement (actions de casse, sarcasmes). Le souvenir est aussi encore très présent dans les mémoires des journées urbano-artistiques d'Evento où tant de familles se sont investies dans la décoration et l'animation de leur quartier, en repeignant par exemple le Centre social avec les enfants.

Les quelques institutions phares du Grand Parc perpétuent donc un travail de fond considérable tant pour l'animation culturelle des jeunes scolaires que celle des jeunes mamans (ludothèque du centre d'animation, bibliothèque) mais aussi pour l'éducation et le suivi de la vie sexuelle des femmes (Cacis) et l'aide à l'économie sociale et familiale au Centre Social. Sans oublier la poursuite de programmes innovants en matière éducative, du primaire au lycée, offrant à la fois des programmes d'excellence et des filières adaptées diversifiées (bi-langue, sports, techniques, etc).

Tout se passe comme si l'intensité de l'action culturelle ne pouvait se dérouler qu'à l'abri des regards, entre quatre murs tandis que dehors se fane à peine éclose l'envie individuelle de communiquer et de s'engager socialement. La mixité des pratiques est loin d'être une bataille gagnée dans les rues du Grand Parc.

3.1 | L'écho alarmant d'une misère économique et sociale conjuguée à un retour à l'esprit de ghetto

3.1.1 | La misère invisible du quartier

Le discours de pionniers de l'action sociale de proximité met l'accent sur la misère économique et sociale que l'on ne voit pas forcément au premier coup d'œil dans ce vaste quartier a priori bien entretenu et tranquille.

La « pêche aux landaus » à laquelle se livre sur le parvis du Centre social la conseillère en économie sociale et familiale lui fait approcher les habitantes les plus précaires du quartier, des jeunes mères isolées et sans revenus qui sont aussi marquées par l'isolement relationnel et l'ennui, au point de « faire trois fois par semaine leurs vitres

tellement les occasions de se distraire sont limitées » ! Les seuils de pauvreté sont très bas : 400 €/mois dont 200 € à sortir pour le loyer.

Au Centre social, des actions de sensibilisation à l'économie domestique mais aussi à la recherche d'emplois sont dispensées en échange d'un panier alimentaire à une douzaine de mères. Certaines sont parfois sans papiers et vivent dans le parc locatif privé vétuste en lisière du quartier. Tous les vendredis, elles viennent se réunir autour de la table et apprendre les gestes de survie sociale.

Les activités de plein air développées par le Centre social et culturel vers les enfants et auxquelles se joignent parfois les parents sont l'occasion de sensibiliser les adultes à une éducation plus respectueuse du droit des enfants, mais aussi du droit des épouses, souvent maltraitées. La misère conjugale que dénoncent aussi les intervenants sociaux et scolaires, est le creuset idéal pour reproduire et exporter les violences de genre du domaine privé vers le domaine public. En ce sens, ce qui passe à la maison relève aussi de la responsabilité politique et nécessite autant d'actions de prévention. Car, on le sait, les plus grandes violences exercées à l'encontre des femmes se déroulent dans l'espace privé par des personnes qu'elles connaissent. Pourtant, on peut regretter que l'action sociale soit tellement préoccupée de la viabilité domestique et la sécurité familiale des femmes qu'elle en oublie – ou qu'elle n'en ait plus le temps ni les moyens – de mieux susciter la légitimité des femmes et des jeunes filles dans l'espace public du quartier.

3.1.2 | Un constat inquiétant de la dégradation des rapports filles/garçons

Les propos des acteurs de la filière professionnelle sont évidemment un peu déformés par l'effet de zoom que provoquent leurs activités sur le terrain de prévention de la délinquance (éducateur/trice de rue) et du suivi des familles, derrière les murs des immeubles où se déroulent parfois des drames indicibles aux dires des assistant.e.s sociales.

Pour autant, on ne peut passer sous silence la régressison sociale constatée chez les jeunes adolescents. Ces derniers renieraient toute possibilité d'échange ludique entre sexes, un signal fort qui en dit long sur le mur qui se dresse peu à peu à nouveau entre les nouvelles générations de filles et de garçons. Le repli biologique des corps qui peut effectivement bloquer pendant la puberté les relations garçons/filles semble se poursuivre bien au-delà des tendances naturelles pour aboutir à une réelle scission culturelle qui inquiète les travailleurs sociaux. On se trouve face à un modèle social régressif qui est en train de s'imposer chez les jeunes, même à travers l'éducation familiale des ménages démunis et/ou en voie de marginalisation qui surprotègent leurs filles et craignent leurs propres garçons.

Le regard porté par ces professionnel.l.e.s sur la radicalisation musulmane est à cet égard évocateur : les mères remettent leur voile sous la pression de leurs fils, certaines éducatrices d'origine maghrébine sont même interpellées par de jeunes garçons qu'elles ont autrefois suivis dans le quartier et sont menacées si elles ne cèdent pas à la pression du voile. Ce témoignage vient accentuer voire contredire le ressenti des quelques jeunes filles rencontrées qui témoignent de leur envie personnelle qu'on ne « voit plus leurs cheveux ». Cette restriction corporelle que l'on a pu analyser

précédemment en termes de choix est donc ressentie par les travailleurs sociaux uniquement comme subie. L'aspect « victimaire » de la situation des femmes dans l'espace public du Grand Parc est-il ou non à relativiser ?

La confirmation par les sept acteurs sociaux de l'absence de jeunes filles flânant dans l'espace public et dans les équipements sportifs à ciel ouvert est un début de réponse. Elle interroge sur les moyens à mobiliser pour leur redonner confiance et les inciter à sortir et à se sentir légitime dans l'espace public du quartier. Comment parvenir à résoudre cette (dé)régulation qui veut que seules les jeunes filles identifiée par les meneurs de bandes se sentent en sécurité au Grand Parc ? Ne serait-il pas urgent de substituer à l'emprise de ces « protecteurs-aliénateurs » une solidarité « enveloppante » exercée par l'ensemble des habitants et des institutions ?

Tout ceci confirme qu'en filigrane un système de ghettoïsation est bien en cours au Grand Parc où le communautarisme et la loi du silence prônent une inégalité d'accès à l'espace public entre les sexes et où, en privé, se règle le sort des femmes qui y résistent. Des signaux faibles sans doute, en termes de statistique, mais une symbolique particulièrement alarmante pour l'évolution du quartier.

3.2 | Quel avenir pour le Grand Parc sans sa béquille d'action sociale ?

3.2.1 | Anticiper le Grand Parc de demain avec et pour la population

La sociabilité des femmes (et des enfants) du quartier s'articule donc autour des équipements sociaux, éducatifs et culturels de proximité pensés pour eux dans un espace social vécu comme clos et protégé. Le centre social apparaît comme un rempart contre la solitude des femmes ; ses actions de prévention sanitaire et d'animation culturelle stimulent la créativité populaire tout en suppléant au manque de médiation intergénérationnelle et de dialogue entre les genres, cet élargissement à l'échelle familiale est d'ailleurs une nouvelle orientation pour les centres sociaux. La question du risque de rendre le public féminin dépendant de ces « prothèses sociales » se pose à terme. En effet, l'Etat serait, dit-on au collectif de Bordonor, en passe de réduire le nombre de sites de géographies sensibles ouvrant droit aux aides à l'inclusion sociale et le risque d'une restriction des aides pourrait rapidement advenir.

En faisant l'hypothèse d'une banalisation du quartier, et donc de l'arrêt des actions d'accompagnement des habitants, que deviendrait le registre déjà très restreint de pratiques de sociabilité des femmes ? Comment et où se rencontreraient-elles ? Par quoi remplacerait-on les actions du centre social, des collectifs d'habitants et diverses fêtes de quartiers initiées par les professionnels de l'animation ?

Ne serait-il pas judicieux de dissuader l'attentisme rencontré chez certain.e.s habitant.e.s, en « reprogrammant » leurs modes de rencontre ?

3.2.2 | L'exemple d'une erreur de programmation urbaine, l'implantation spatiale du Cacis

Une des problématiques de l'équipement social dans l'espace d'un quartier est sa visibilité et son pouvoir stigmatisant. Le marquage social des habitants est redoublé quand l'affichage fonctionnel de sa vocation se lit d'emblée, il devient ainsi dissuasif.

Le Cacis, équipement d'échelle métropolitaine, souffre d'une telle implantation bien trop centrale et identifiable par tous –notamment par les garçons qui traînent derrière le Simply. Cela entrave son bon fonctionnement auprès d'un public surtout féminin, également constitué de très jeunes couples. Consultations gynécologiques, actions de prévention des risques sexuels et planification familiale ont ainsi lieu au beau milieu d'une ambiance urbaine déjà peu propice à l'exposition physique des corps féminins.

Il est évident qu'à l'époque de sa création (1984), une étude préalable genrée aurait pu diagnostiquer une telle erreur d'implantation pour un bâtiment de santé dévolu à la sexualité des femmes et des adolescent.e.s. Facilement repérable et de surcroît accolé au centre social, c'était une fausse bonne idée. Mais à l'époque, l'injonction de mixité semblait évidente pour qui pensait améliorer les relations entre les sexes. Aujourd'hui, les jeunes filles qui veulent s'y rendre en toute discrétion empruntent un itinéraire caché, en passant par le centre social où une porte est laissée ouverte au fond d'un couloir.

En l'état actuel des mentalités, les responsables de l'équipement admettent que mieux aurait valut « fondre » l'équipement dans un tissu urbain banalisé permettant de respecter l'anonymat des femmes qui n'aspirent qu'à l'invisibilité lorsqu'elles font cette démarche liée à leur intimité. Le Cacis devra donc bientôt déménager pour une nouvelle adresse plus en accord avec sa cible.

Par ailleurs, cet équipement a créé une discrimination culturelle, laquelle fait dire aux lycéennes musulmanes : « Pour nous, le Cacis, c'est mort, d'avance ! ». La logique du quartier est imparable : si l'une d'elle s'y rend, tout le monde saura qu'elle n'est plus vierge ! D'emblée, elles s'excluent donc des avantages offerts par cette politique de prévention afin de ne pas risquer leur réputation et passer, souligne l'une d'entre elle, pour une « professionnelle ». Cette remarque en dit long sur le processus d'érotisation appliqué aux corps des jeunes filles et sur la forte anxiété intériorisée que suscite ce regard de la gente masculine à leur encontre.

Quant aux garçons, ils semblent éprouver un rejet immédiat pour un tel lieu, même si les plus audacieux n'hésitent pas à passer le bras par la fenêtre, « pour réclamer des préservatifs ! ».

Eviter l'empreinte spatiale d'un équipement à vocation trop sociale pourrait aussi s'appliquer à l'extension du Centre social et au futur déménagement de la MDSI qui va s'implanter à l'emplacement du Cacis. Comment à l'occasion de ces futurs travaux créer par l'architecture et l'aménagement des abords extérieurs un plus grand effet d'ouverture vers le public tant féminin que masculin et une meilleure porosité entre dedans et dehors ? Comment dédramatiser ces lieux et en faire des espaces multiservices ?

1. Centre d'accueil et de consultation et d'information sur la sexualité créé en 1984

Cet exemple montre qu'apaiser les tensions dans l'espace public va de pair avec une modernisation de l'image du Grand Parc. En faire un vrai morceau de ville consiste à attirer les habitants dehors et les pousser à extérioriser leurs modes de vie en animant et en scandant l'espace de lieux de rencontre, mixtes et ludiques.

3.2.3 | Théâtralisation, verbalisation et extériorisation des pratiques, une unité spatiale qui se dessine grâce à l'action socioculturelle

A ce stade de l'étude, le lecteur aura compris que mauvaise gestion des relations entre sexes, propension au contrôle social et loi du silence détériorent toute tentative de sociabilité. Le rôle des animateurs socioculturels s'affirme à cet égard décisif pour permettre aux enfants et adolescents de se sortir des « tyrannies de l'intimité » (Richard Senneth) et d'accéder à un statut collectif reconnu au sein des leurs. Le recours à la mixité institutionnalisée permet de faire communiquer des générations urbaines qui ont de plus en plus tendance à adopter un mode ségrégatif de cohabitation entre filles/garçons. Ce serait, dit-on, une tendance typiquement urbaine, qui ne serait pas encore de mise dans le milieu rural.

Si le Grand Parc fonctionne comme un village où l'on n'ose s'affirmer dehors, c'est donc à l'abri des associations que se construisent les processus de résilience des jeunes du quartier. Le travail social est riche et tout en intériorité mais il a comme effet secondaire de redoubler l'effet de coupure intimité/extériorité et domesticité/citoyenneté. Ainsi, les filles développent une forme souterraine de vie collective et de résistance à la sphère sociale.

Parallèlement, la filière socioculturelle et les acteurs des politiques publiques organisent et encouragent des événements réguliers dehors aux pieds des tours. Citons encore le « Grand Parc en Fête » ou « La journée des Arts » (organisée par le Lycée) où s'expriment les savoir-faire de chacun en valorisant les spécificités des différentes cultures présentes sur le quartier. A l'occasion de ces échanges, la démonstration des divers talents culinaires, musicaux, littéraires ou chorégraphiques du quartier confirme au grand jour une richesse humaine et un potentiel humain local incomparable. L'action interculturelle réveille la propension de chacun à l'émerveillement et change catégoriquement le regard porté sur le quartier, ce qui réjouit les habitants de toutes générations qui en redemandent.

Travailler dans l'espace extérieur est un axe recherché par tout le réseau des acteurs du quartier, lesquels incitent les jeunes filles et garçons à créer des groupes de musiques, à monter des pièces de théâtre, à s'initier aux jeux de rôle et à participer à toutes sortes d'événements « ambulants » comme des ludothèques (jeux de plateaux) organisés en pieds d'immeubles et dont les grandes absentes sont, pour le moment, les femmes.

Ces occasions de se rencontrer et de s'entraider sont relayées par les femmes mûres, « bonnes fées » bénévoles, le plus souvent instigatrices des projets mais aussi par certaines jeunes filles très impliquées, l'ambiance urbaine est donc aux mains de ces deux générations de femmes. Les garçons du quartier que les habitants ne voyaient jamais au début auraient tendance à se rapprocher peu à peu des groupes festifs, au cours des années et à montrer un début d'intérêt.

Cafés bio et potagers familiaux

Certains projets que voudraient porter des personnalités locales méritent attention : création de restaurants bio où l'on servirait pour « pas cher » de « bons petits plats », jardins potagers familiaux où réapprendre à faire pousser légumes, salades et fruits. Gérés par des collectifs d'habitant.e.s, ils garantiraient un apport sanitaire et micro économique à l'attention des ménages les plus précaires du Grand Parc, dont les mères de famille. Cette attention à l'alimentation et à l'hygiène de vie pourrait être un des axes de combat les plus efficaces contre « la saleté et la malbouffe », qui sont des indices de pauvreté que l'on a le plus cités au Grand Parc.

Ces actions d'accompagnement et de sollicitude (de type « care ») auprès de la population devraient apaiser les tensions en rapprochant les sexes et les générations, et réduire les stéréotypes de genre.

3.2.4 | Partager et interagir, un antidote à l'immobilisme social et à l'insécurité des femmes : vers un parc urbain ?

La dernière question du guide d'animation était d'imaginer un slogan pour le Grand Parc, ce qui a suscité un courant positif dans les trois groupes. L'une des participantes du groupe 1 a proposé un titre énigmatique et poétique « Au Grand Parc, les arbres parlent ». Selon elle, communiquer et interagir étant les qualités premières de l'urbanité, elle en fait les clés du renouveau du Grand Parc. En dépit de ses arbres plutôt dévolus au silence et à la contemplation, le Grand Parc doit dépasser sa fonction unique de parc végétal et d'interstice résidentiel et devenir un parc urbain dynamique créant l'envie de se parler et d'agir de concert, en mêlant filles/garçons, jeunes/vieux, ménages modestes/classes moyennes, etc.

Le groupe 3 a clairement évoqué une lutte des femmes pour garder actives les interrelations de quartier : « Toutes ensemble dans les grands ensembles ! ». Soit une traduction claire de leur engagement bénévole dans la vie sociale et culturelle, mais aussi une vision du quartier qui se limite à sa vocation de parc social.

Les lycéennes du groupe 3 ont été moins inspirées pour évoquer le futur d'un lieu qui, pour la majorité, évoque justement le contraire de leur avenir. Mais l'une d'entre elle nous a expliqué comment, sans liaison internet ni mobile, elle s'était retrouvée au début de son arrivée sur le Grand Parc, exclue de la vie des jeunes du quartier, témoignant de l'emprise absolue des technologies de communication sur les modes de sociabilité scolaire. Ainsi, même si les élèves se côtoient chaque jour sur les bancs des classes et vivent dans un proche voisinage, la télécommunication prime sur la proximité territoriale et permet de s'affranchir des obstacles liés au trop fort entre soi et de se réunir selon une réactivité qui échappe aux rythmes de la quotidienneté. De fait, son exemple permet d'extrapoler un slogan qui pour les jeunes serait « Tou.t.e.s connecté.e.s au Grand Parc » !

Cette dernière réflexion nous conduit naturellement à imaginer des recommandations pour qu'au Grand Parc s'épanouissent de nouvelles sociabilités fondées sur les réseaux interpersonnels, l'interagir et le coopératif.

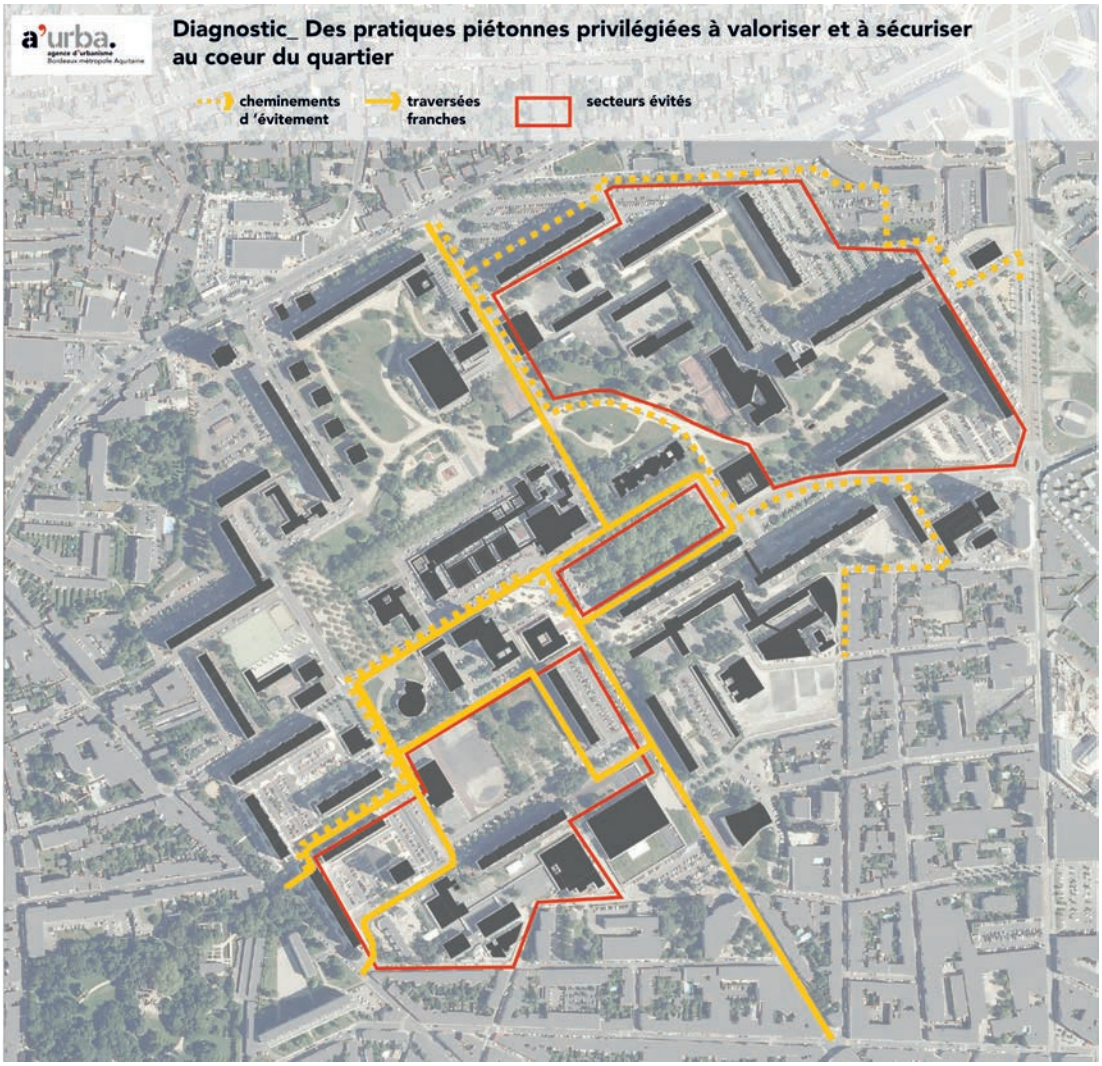
Partie 2 : L'approche compréhensive

Une piste à creuser, le déficit d'apprentissage de l'espace public

Nous retiendrons aussi de ces analyses que le déficit d'apprentissage de l'espace public semble un trait commun à toutes les générations de femmes du Grand Parc. Et même si les adolescentes (dès le collège) marquent un fort attrait pour l'espace public de la ville-centre qu'elles peuvent rejoindre désormais en dix minutes par le tramway, elles n'ont que peu d'entraînement à y circuler seules. En fait, il n'est pas faux de penser que l'espace public a priori n'existe pas en tant que tel, il est un lieu indéfini, juste qualifié par son opposition à l'espace privé, parfois propriété de la mairie ou du bailleur, sur lequel chacun.e, selon ses préoccupations liées à sa génération ou/et à sa culture, projette ses attentes et ses peurs.

IV. Préconisations pour aider les femmes à résister aux intimidations exercées par les hommes dans l'espace public

Le travail de synthèse cartographique permet de mieux penser la dichotomie genrée à l'œuvre dans l'espace public et les divers tracés de mobilité. La carte ci-dessous rappelle la prédilection commune des groupes de femmes pour les cheminements d'évitement et pour les espaces familiers le plus souvent clos, créant des repères spatiaux majeurs. L'enjeu du projet urbain serait de rendre les usages plus fluides et plus ouverts à l'ensemble du quartier pour toutes et tous ; des équipements partagés comme la piscine, la future salle des fêtes y contribueront.


a'urba.
Diagnostic_ Des pratiques piétonnes privilégiées à valoriser et à sécuriser au coeur du quartier
cheminements d 'évitement
traversées franches
secteurs évités

Légende

Les tracés des cheminements (évitement et francs) indiquent des séquences à aménager pour une meilleure marchabilité : elle gagnerait à être doublée par un service de transport léger comme le cyclopousse déjà présent en centre-ville afin d'assurer une meilleure desserte interne. Les secteurs publics évités (conflits ouverts/peurs projetées) sont à réorganiser de façon raisonnée mêlant signalétique ludique, revêtements de qualité, visibilité optimale (parcours lumineux), lieux de halte. Tout effet d'embuscade doit être proscrit : façades aveugles, renfoncements, saillies des murs.

Partie 2 : L'approche compréhensive

4.1 | Traiter les délaissés accentuant l'impression de vide et relier - même symboliquement - les différents secteurs habités du quartier

4.1.1 | L'exemple des abords du lycée Condorcet

Impression de terrain : l'immensité et la vacuité des espaces vides jouxtant le lycée depuis la rue Condorcet évoquent un état zéro de l'urbanisme. Nul souci de couture urbaine entre la rue d'échoppes adjacentes et la lisère du quartier d'habitat collectif, on arrive en traversant un no man's land, un « non lieu » où se succèdent à droite un bar muré, à gauche une résidence jaunâtre, également murée, et puis derrière, cet immense délaissé à découvert d'où l'on peut observer au loin s'avancer les rares silhouettes de passants. Un lieu anxiogène, agoraphobe, qui attend réparation et réorganisation.

S'y trouvent pourtant implantées les salles de sports des lycéennes qui lors de l'animation, les ont désignées sur le plan par de simples initiales SP1, SP2, sobrement, sans commentaires. Aucune plainte émise à propos d'un tel environnement. Pourtant aujourd'hui le lycée se replie sur lui-même, ferme ses accès arrière pour ne pas voir s'introduire les dealers au cœur de l'établissement, et rapatrie l'annexe du lycée situé au Nord du quartier sur le chemin duquel les jeunes filles se font régulièrement agressées.

Cette politique de « fortification » contredit la nécessité d'ouverture spatiale et de fluidité dont aurait grand besoin le quartier.

4.1.2 | Travailler sur l'impression d'insécurité et les ambiances urbaines

L'espace public banalisé ou même l'espace vert sans caractéristique (ni zones de jeux pour enfants, ni aménagements sportifs mixtes) est un lieu de cristallisation des tensions entre sexes parce que précisément les femmes n'ont aucun mobile pour y demeurer. L'espace ouvert, délaissé ou non aménagé, déclenche un évitement de la part des femmes, si la traversée d'un tel lieu est incontournable, elles s'y hâtent précisément pour montrer qu'elles n'y stationnent pas et qu'elles n'ont rien à y faire.

Cette stratégie d'invisibilisation vise à ne pas paraître comme un corps « disponible, offert » et se réfère à une crainte intrapsychique partagée par les femmes et les jeunes filles, que par leur seule identité sexuée, leur présence extérieure soit jugée illégitime. En donnant une affectation publique singulière aux espaces délaissés et/ou sans destinations, on pourrait favoriser un meilleur ressenti par une large cible d'habitants (dont les enfants, les seniors et les femmes). Ce serait ainsi une manière de renforcer la « prévisibilité spatiale » du quartier et d'en augmenter l'« intelligibilité » spontanée qu'il dégage dans son ensemble. Une série de pictogrammes, de panneaux ludiques ou de sculptures rappelant à l'attention du promeneur les appellations familières des lieux (Le Chat, la Fusée, les Pelouses, etc) serait bienvenu pour animer ces espaces sans caractères et y encourager des usages plus détendus, un « arrière fond communicationnel » que chacun pourrait identifier à de l'espace public partagé[1].

1. Les termes soulignés sont empruntés à Patrick baudry dans « La ville, une impression sociale », Circé, janvier 2012. Page 28 « La ville produit sans doute une corporéité typique des usages du corps qui correspondent, sur un mode de communication non verbal, à la pratique des espaces publics ».

Ce faisant, il serait utile de minimiser l'effet d'écran créé par certaines barres qui obstruent la visibilité d'un secteur à l'autre du quartier et freinent l'impact d'événements collectifs comme par exemple, « Grand Parc en fête », qui ne s'entend ni se voit quand on est situé à l'autre bout du quartier. Il s'agit aussi de simplifier cette complexité spatiale qui crée des effets cul-de-sac afin de conforter un sentiment global d'appartenance au Grand Parc. Des installations artistiques discrètes mais efficaces (trompe-l'œil, miroirs, éléments de rythme) pourraient rétablir au moins symboliquement des continuités et du liant là où sévissent ces lieux de fortes ruptures spatiales.

4.2 | Proscrire tout ce qui rappelle de près ou de loin l'univers carcéral et tout mobilier urbain favorisant « l'espionnite »

Les grilles entourant le centre commercial sont une aberration visuelle et symbolique, elles relèvent du registre du ghetto et créent autant de niches et de caches pour les guetteurs-harceleurs qui, de fait, deviennent plus redoutables encore pour les habitant.e.s qui s'aventurent devant. Les travailleurs sociaux dénoncent leur aspect sordide qui va de pair avec le malaise que provoque la présence des CRS ou les virées automobiles de la BAC (brigade anticriminelle). Comment convaincre de nouveaux venus sur Bordeaux de s'installer sur le quartier avec de tels signes ostentatoires de violence ?

Les interstices entre les locaux commerciaux et les sas poubelles devraient être traités tout au contraire comme des espaces lisses, propices à créer un lieu de passage clair, dégagé et non anxiogène.

Il est à retenir que les hautes grilles, relativement classiques, qui entourent le jardin destiné aux enfants en haut de la place de l'Europe ne sont pourtant pas non plus une sinécure en terme de fréquentation, puisqu'elles donnent une idée de privatisation dudit jardin. Des barrières vertes de type végétalisée auraient été plus appropriées.

D'une façon générale, le liant, le clair et le réfléchissant est à recommander plutôt que tout ce qui divise, assombrit et fait obstruction dans l'espace extérieur. Pour autant, des petits lieux de haltes même abrités d'un toit végétalisé ne sont pas contradictoires avec cet impératif de transparence du Parc lieux et de perception plus active de partagés. Les espaces ainsi formés doivent secréter des sensations et des émotions positives.

4.3 | Accompagner les mobilités piétonnes dans le quartier et le relayer par un mode de transport à la demande

4.3.1 | Prévoir l'extension d'une offre en mobilité à l'attention de toutes les générations

Les mobilités piétonnes sont décrites comme étant relativement aisées dans un quartier qu'on parcourt en moyenne en dix minutes environ et qui ne pose pas a priori de problèmes aux femmes rencontrées. Ce n'est pourtant pas le ressenti des seniors ou personnes souffrant d'incapacités cognitives, motrices ou sensorielles[1]

1. Voir le diagnoctic socio urbain réalisé sur le Grand Parc par l'a-urba pour le Conseil général en 2007.

pour lesquelles l'organisation spatiale du Grand Parc présente une logique disparate à une échelle trop étalée. En dehors du cas de ces populations dites (à tort) « spécifiques », on analyse quand même une difficulté majeure à s'orienter pour les un.e.s (ici ce seront les personnes immigrées ne sachant pas bien lire), ou à parcourir des longueurs de distances dissuasives à pied pour les autres (comme ces mères avec jeunes enfants et lourdes courses).

Pour suppléer à l'absence de desserte vers le tramway, l'extension d'une offre en transport a été proposée dans l'étude précédente de l'a-urba, qui pourrait prendre la forme d'un service station de co-voiturage, de cyclopousse, de taxis partagés. Elle servirait tant les personnes qui souffrent de mobilité réduite physique mais aussi celles qui sont immobilisées par des raisons plus circonstancielle comme l'encombrement ou l'appréhension de circuler à découvert dans des espaces trop ouverts (collégiennes comprises).

Quant au prêt de vélo, le succès en sera garanti s'il s'accompagne d'une initiation à la pratique cyclable auprès de femmes[1] jusqu'ici non concernées par ce mode de déplacement.

4.3.2 | Inviter à la promenade urbaine

Le Parc en a les qualités mais les sorties peuvent devenir sources d'anxiété, tant dans l'intra quartier qu'en périphérie, en particulier du fait de la présence des « non lieux » peu engageants que représentent les parkings résidentiels qui entourent le parc, autour de la salle des fêtes notamment et de la maison de retraite Maryse Bastié jusqu'aux boulevards. Ces promenades, qui sont inimaginables la nuit où le manque d'éclairage est dénoncé, devraient pouvoir s'étendre dans les premières heures de la nuit, surtout les jours d'été.

L'accompagnement dynamique des déplacements piétons devrait atténuer le constat d'agoraphobie que crée le « grand couloir » que forme le Grand Parc mais aussi le malaise que provoquent les arbres trop nombreux sur les parkings ou en bordure de voirie mais pas assez présents sur les pelouses.

L'allée centrale dite « cavalière » nécessite en particulier un revêtement au sol plus plane et une prise en compte des cônes de vue présents dans la « ville du bas » donnant lieu à un effet de panoptique que ressent le promeneur qui se sent observé de loin et d'en haut. Un accompagnement des séquences de pleins et de vides pourrait combattre le sentiment de malaise sinon d'insécurité à l'intérieur du quartier mais aussi inciterait à en sortir aussi souvent que souhaité en dessinant, balisant des itinéraires piétonniers d'accès à la station de tramway. L'installation des bornes de lumière, solaires ou se déclenchant sur le passage (comme les détecteurs de présence) pourraient constituer un début de solution.

1. La culture maghrébine n'intègre pas la pratique de la bicyclette dans l'éducation des filles : voir les actions de sensibilisation déployée par l'association Vélocité sur les quais.

4.4 | Favoriser une sociabilité spontanée par un « urbanisme de parvis »

La vie culturelle est doublement appréciée par l'animation qu'elle apporte à un quartier jugé trop désert voire mort durant l'été, mais aussi en tant qu'outil d'échappatoire au carcan comportemental qu'imposent les stéréotypes de genre, assignant les femmes à résidence. La distraction et l'échange culturel est aussi un alibi à l'échange mixte. Il convient de développer des lieux de rencontre semi ouverts, à l'abri des regards circulaires qui saturent l'horizon trop ouvert du quartier. A mi-chemin entre l'espace privé et public, ces espaces évolutifs joueraient une fonction de lieu de rassemblement ponctuel, de halte individuelle ou de havre de paix dans l'espace, un peu à la façon des terrasses de cafés dans la ville-centre.
En s'inspirant du modèle architectural et des pratiques spontanées existantes déjà devant le centre social ou sous le parvis de l'église, un « habillage » des différents parvis pourrait permettre aux résidants de se rencontrer et de converser non seulement en face de lieux de cultures (future salle des fêtes, bibliothèque) mais aussi à l'entrée des principaux équipements accueillant du public (piscine, centre d'animation et centre social).

Ces lieux semi ouverts et mobiles pourraient éventuellement recevoir de façon temporaire buvettes, salons de thé, guinguettes ou autres lieux de sociabilité extérieure manquant sur le quartier.

Enfin, ces parvis seraient un moyen de rendre plus visible la vie associative, avec ses nombreux collectifs d'habitants, véritable richesse du quartier, suppléant à la faible sociabilité de voisinage dans les immeubles. Installés dans l'espace collectif, à l'instar d'événements commerciaux et d'animation ludique de plein air, les projets communs pourraient être exposés, discutés et valorisés par les habitants, dans le but de pouvoir relayer peu à peu l'action des professionnels du lien social.

4.5 | Créer en cœur de quartier une halle contemporaine vouée au télé-échange de biens et de services entre habitants

La transition souhaitable du quartier en géographie prioritaire vers un statut de quartier banalisé suppose une phase d'autonomisation sociale de ses habitants. Il serait intéressant de faire appel à l'émergence d'une dynamique d'économie informelle fondée sur l'échange qui servirait de relais à l'action socialisante des professionnel.l.e.s de l'animation. Répondant aux situations de précarisation économique et de repli sur soi des habitant.e.s, ce projet pourrait renforcer la présence des deux sexes dans l'espace public mais aussi celle des différentes générations. Il s'agit de créer un équipement inédit qui influe sur les modes de vie privés et publics des résidants et qui valorise l'activité à défaut de donner un travail à tous. Cette halle (en référence à celles des bastides rurales) aurait une fonction diurne, polyvalente et ouverte à chacun.e. En général fermée la nuit en raison de son équipement informatique (bornes simplifiées pour surfer, écrans de vidéoconférences), des soirées festives pourraient occasionnellement y être organisées sous la responsabilité d'une association ou d'un collectif d'habitants.

Animée et prise en charge par chacun.e., cette halle ferait office de marché couvert où troquer ses savoir-faire et ses biens à partir d'Internet, soit une nouvelle version virtuelle à mi-chemin entre le vide-grenier et « Au bon coin », mais aussi un lieu de

rencontres et de partage en réel, selon un système d'échanges de services solidaires entre habitants du même quartier sur le modèle des monnaies locales. Soit en langage moderne anglo-saxon, une zone d'économie de partage dite « share »[1] où selon sa culture et ses attentes, on pourrait venir pianoter sur un ordinateur, coller son post-it, diffuser son CV ou goûter une spécialité culinaire. Cet équipement aurait non seulement une vocation de sensibilisation à l'écologie et à l'économie familiale mais il inciterait à échanger et à communiquer :

- au co-partage pour consommer juste (prêt d'outils, de matériel) ;
- au co-working (pour les étudiants, auto-entrepreneurs ou salariés) ;
- au co-lunching (pour les personnes aimant cuisiner) ;
- au covoiturage (et à des propositions de voyages en groupe) ;
- à l'interagir (achats groupés, location de services, crédits aux plus jeunes… ;
- à l'échange de vêtements, de disques, de livres … ;
- à la création de services intergénérationnels (aides au devoir, baby-sitting, soins ou balades d'animaux domestiques, arrosage de plantes, visites aux plus isolés, repas à domicile…).

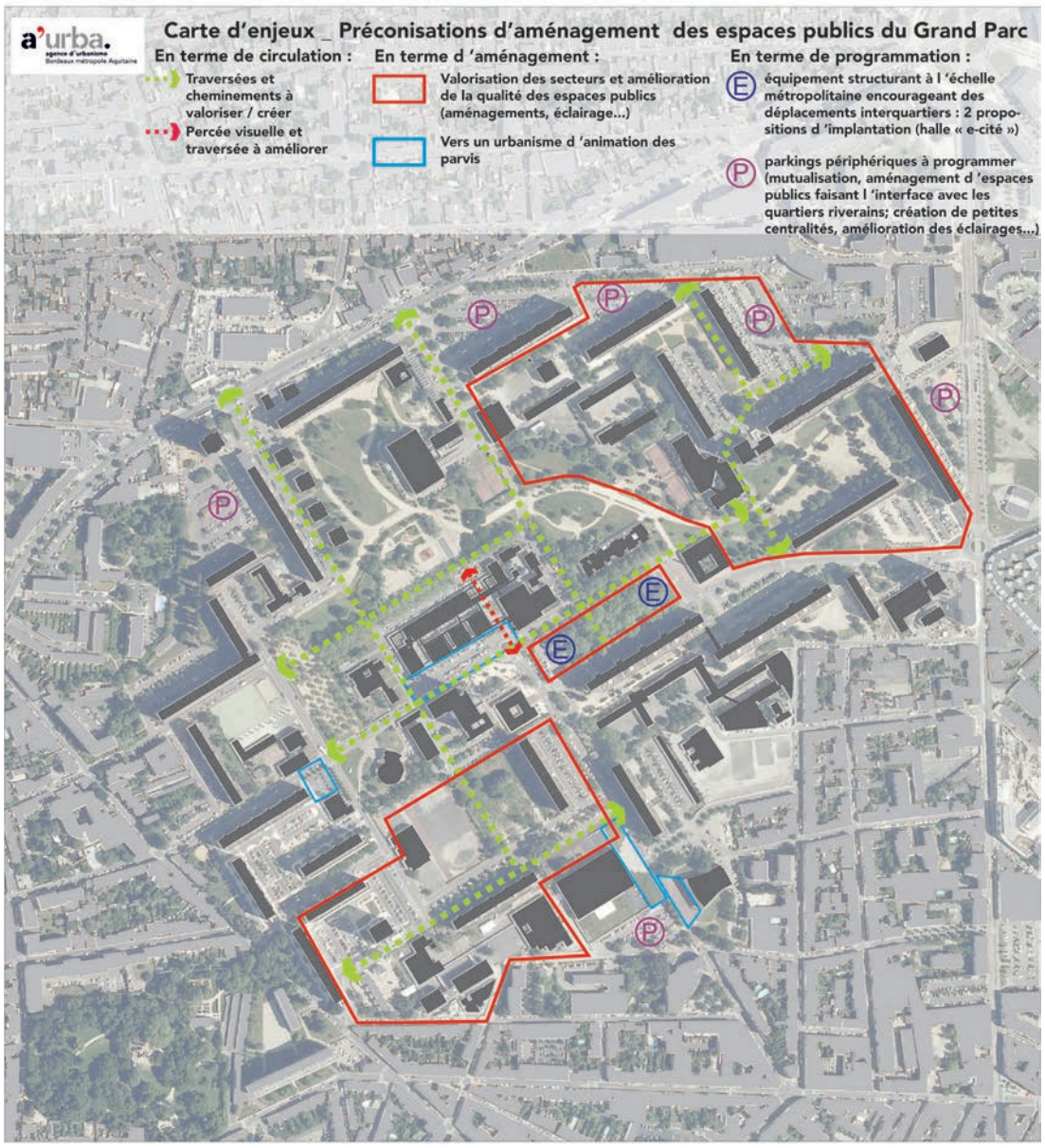
Via un fonctionnement de réseau numérique (sur le modèle d'un portail intra résidentiel, cette halle qu'on pourrait baptiser « la E-Cité » pourrait avoir un réel succès auprès de jeunes habitant.e.s qui se verraient enfin attribuer un lieu à eux.

Sur la place de l'Europe : la « Halle E-cité » occuperait une place stratégique au cœur du quartier et conforterait un nouveau statut de centralité à cette partie de la place, assez délaissée bien qu'accueillant le Centre social et l'Eglise, équipements ressentis, on l'a vu comme « bienveillants ». Sa position, à proximité des équipements sociaux, lui assurerait une certaine protection, tout au moins à ses débuts, tant dans son fonctionnement que dans sa fréquentation. Son ouverture et sa fermeture pourraient par exemple être prises en charge par le Centre social. La valeur du temps partagé serait la monnaie d'échange y ayant cours, elle serait autorégulée par l'offre et la demande spontanée des habitants, que l'on imagine s'étoffer au fur et à mesure de l'usage. Sa localisation drainerait en interne de déplacements doux qui pourraient revitaliser les relations interpersonnelles des habitants et renforcer l'attractivité de ce secteur bientôt en plein renouveau avec les travaux des immeubles G, H, I qui ouvriraient les façades des immeubles sur la place. Ce nouvel équipement structurant complèterait enfin, en terme urbanistique la séquence des implantations de bâtiments, créant une meilleure cohérence.

A terme, cela pourrait devenir un équipement d'envergure métropolitaine, par exemple du type « tiers-lieux » dédié et accueillant des télétravailleurs, en provenance de Bordeaux Nord ou du quadrant nord-ouest de l'agglomération.

1. Lire à ce propos « La Vie Share, Mode d'Emploi » d'Anne Sophie Novel (Editions Alternatives 2013) et l'article de Claire Lefebvre dans TGV Magazine d'avril 2013.

Partie 2 : L'approche compréhensive


a'urba.
agence d'urbanisme Bordeaux métropole Aquitaine
Carte d'enjeux _ Préconisations d'aménagement des espaces publics du Grand Parc
En terme de circulation :
Traversées et cheminements à valoriser / créer
Percée visuelle et traversée à améliorer
En terme d 'aménagement :
Valorisation des secteurs et amélioration de la qualité des espaces publics (aménagements, éclairage...)
Vers un urbanisme d 'animation des parvis
En terme de programmation :
équipement structurant à l 'échelle métropolitaine encourageant des déplacements interquartiers : 2 propositions d 'implantation (halle « e-cité »)
parkings périphériques à programmer (mutualisation, aménagement d 'espaces publics faisant l 'interface avec les quartiers riverains; création de petites centralités, amélioration des éclairages...)

Légende

Les interventions sur l'espace public viseraient à en apaiser et simplifier les usages en les rendant plus lisibles. Les parkings résidentiels seraient requalifiés de façon à gommer leur caractère anxiogène. Les cheminements doux mieux quadrillés offriraient une meilleure praticabilité du quartier, notamment vers ses lisières. La « Halle E-cité » *serait cet équipement central à imaginer au cœur de la place de l'Europe (elle pourrait aussi être implantée en face du centre social et de l'église, symbole du « care »). Y seraient accueillis les nouveaux usages de « share » (partage) et d'échanges de biens et services via Internet de la population, son caractère innovant se traduirait par une architecture contemporaine, sobre et complètement ouverte sur l'extérieur. Son fonctionnement impliquerait les habitants et serait supervisé localement par les associations.*

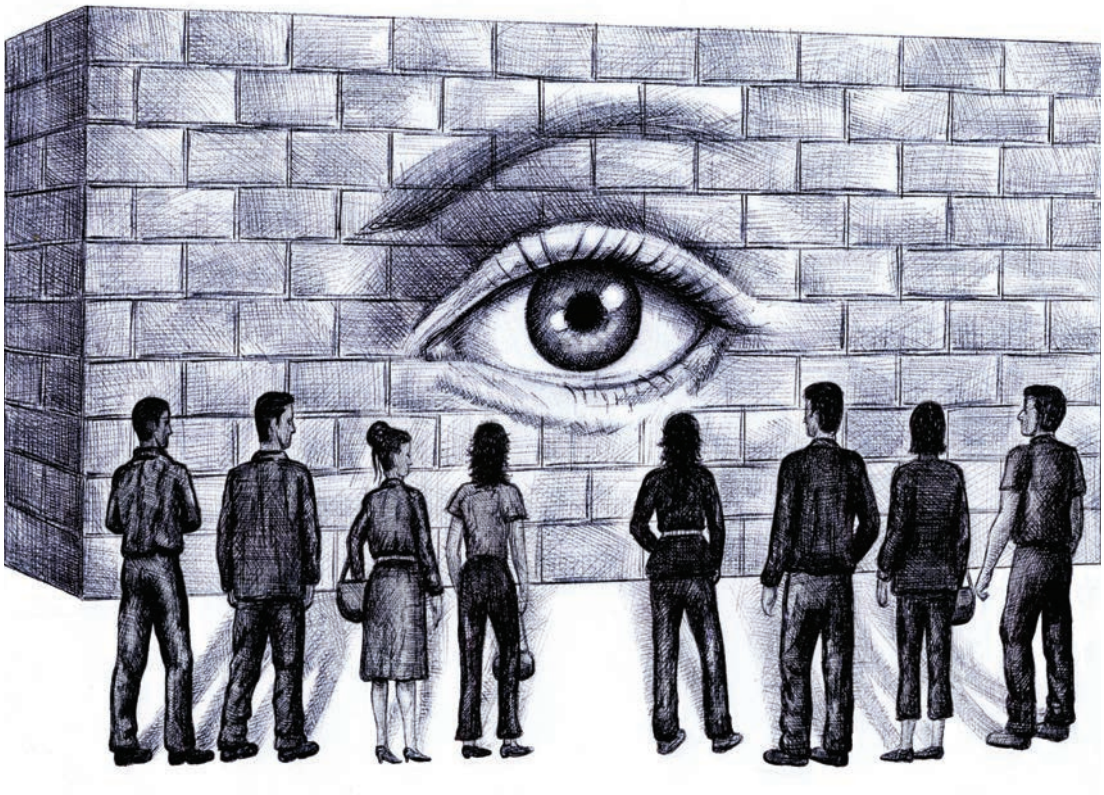
4.6 | Une campagne de sensibilisation dans l'espace public inaugurée par une installation d'artiste

A l'instar de l'art urbain de « JR », artiste français né en 1983[1], il serait intéressant de faire figurer une œuvre d'art réflexive dans l'espace public du Grand Parc pour renvoyer à la population ses pratiques particulières de l'espace public et la représentation qu'elle se fait d'elle-même et de son quartier. Ce serait une bonne manière d'interpeler les bandes de garçons qui stationnent à longueur de journée dans l'espace public et de leur renvoyer le poids du regard porté sur l'autre. Ce serait une remise en question non seulement du regard inquisiteur des garçons sur les filles, mais aussi de celui désapprobateur des plus âgés sur les plus jeunes ou encore, de celui distant des habitants du reste de la ville sur les habitants du quartier. Une animation pourrait avoir lieu autour de cette installation afin de les interroger sur la dimension possible d'un nouveau regard à construire ensemble sur leur propre quartier. Ainsi, peindre un œil géant sur un mur situé non loin du quartier général des jeunes, derrière le Simply Market, pourrait créer une déstabilisation positive et déclencher des prises de paroles des filles et des garçons, des femmes et des hommes.

L'illustration ci-après donne une idée du résultat attendu : un rassemblement mixte regardant ensemble dans la même direction et s'interrogeant sur l'impact de ce regard. Le message de cette installation serait clair : le regard porté sur l'autre peut autant être un frein à la liberté collective qu'une incitation à mieux se regarder et à se rencontrer s'il se situe au-delà des clichés, ethniques, générationnels ou genrés.

1. JR travaille sur l'insertion dans des quartiers pauvres du globe de tirages photos géants, notamment des yeux de femmes (Women are Heroes 2009). La crise des banlieues françaises de 2005 a aussi inspiré à l'artiste une intervention du même type dans la banlieue de Clichy sous-bois. « Portrait d'une génération ». Il devrait d'ailleurs être à Bordeaux en mai 2013 , une intervention étant prévue au château de La Bottière.

Partie 2 : L'approche compréhensive



Une installation artistique interpellant les usages de l'espace public du Grand Parc

Conclusion

Un espace public fédérateur à recréer

L'espace public du Grand Parc doit devenir aussi avenant que la qualité architecturale des appartements vastes et lumineux, sans vis-à-vis, accessibles, avec vue imprenable sur la ville. La présence d'une nature, aujourd'hui ressentie comme trop dégagée (pelouses) ou trop boisée (parkings) doit voir sa charge anxiogène se transformer en un plaisir à être dehors, c'est à dire permettre à l'espace public de devenir plus accueillant, agréable et animé. Et ceci peut se programmer par quelques aménagements bien sentis notamment sur le parc central vaste de plusieurs hectares.

Un plan de sensibilisation des habitants avec des messages forts devrait donner le ton en faisant du Grand Parc « un territoire apprenant pilote » en matière de liberté d'aller et venir pour tous, femmes et jeunes filles en priorité. Un processus d'apprentissage au courage civil est à impulser dans les diverses institutions présentes sur place ainsi qu'une initiation à ce que représente la justice spatiale.

La renaissance attendue du Grand Parc passe par la banalisation de son image extérieure. Le rêve d'être un quartier « sain comme les Chartrons » selon les mots d'une lycéenne, peut devenir réalité à la condition d'envelopper les habitants dans un réseau palpable d'accompagnement urbain réassurant leur légitimité à occuper l'espace du dehors, même la nuit. Pour ce faire, la logique d'éviction des femmes des espaces extérieurs doit être combattue à la racine et leur présence dans l'espace public devenir un indicateur reconnu et encouragé de santé urbaine.

Une campagne d'expérimentation associant le secteur socioculturel, les techniciens de l'espace et les collectifs d'habitants pourrait mettre au point un « diagnostic en marchant », de type balade urbaine, afin d'identifier les parcours à mieux aménager par une signalétique ludique, une mise en lumière spécifique et l'implantation de mobilier de confort et d'agréments. Le défi serait de ponctuer par ces actions concrètes mais aussi symboliques le potentiel récréatif et fédérateur des lieux et de pouvoir les relier entre eux. Cela suppose qu'ait lieu un « passage à l'acte » nécessitant au préalable une clarification des responsabilités à endosser par les différentes autorités ayant compétence sur les domanialités publiques et privées et l'expérimentation d'événements « performatifs » identifiant au grand jour les mécanismes genrés et contrant leurs effets sexistes.

Le genre, une invitation à la modernisation du vivre ensemble sur le Grand Parc

Ce sont les archaïsmes genrés qui entraînent un déficit de sociabilité, cela reste un des freins les plus insidieux au renouvellement urbain du quartier.

La mise en scène ludique et illustrée de ces blocages comportementaux pourrait être une action commune à financer par le CUCS et les opérations d'accompagnement à venir du Projet Urbain pluri-partenarial. Mais le Grand Parc est pressenti pour sortir des ZUS, quartiers prioritaires de l'Etat, ce qui fait cesser toute possibilité de financer l'expérimentation.

Aussi est-ce dans le cadre du droit commun, et notamment via l'action du gouvernement pour l'égalité hommes / femmes que pourraient alors avoir lieu ces initiatives liées au progrès social.

Partie 2 : L'approche compréhensive

Un travail de fond sur les inégalités spatiales avec les habitants pourrait être abordé à travers plusieurs campagnes de sensibilisation aux relations de genre et aux dénis de violence dans l'espace public.

Les innovations prévues dans cette étude et notamment l'idée d'un équipement contemporain (La Halle E-Cité) voué à rendre visibles et à encourager les pratiques de télé-échanges de biens et de services pourront également être discutées et implémentées lors d'échanges avec la population, dont la Ville de Bordeaux a désormais la maîtrise. Cet équipement complèterait les autres échelles métropolitaines, piscine et salle des fêtes (future) ouvrant le quartier aux Bordelais sans distinction.

Cette nouvelle dimension sociétale à apporter au quartier est à repprocher des attentes des habitants recueillies par la Ville de Bordeaux dans le cadre de son Projet urbain pour 2030. On y perçoit l'impact de l'**âge d'or** de la Cité : une époque où « on déployait des « relations aimables et on s'efforçait d'y vivre en bonne intelligence »... Ces caractéristiques de la Cité du Grand Parc d'antan font encore rêver.

Or, c'est un invariant anthropologique que d'aspirer à revenir à la genèse des lieux et des sociétés. Le « mythe de l'éternel retour » existe sur le Grand Parc et cette aspiration doit s'adapter aux nouvelles conditions de peuplement et d'inscription urbaine du quartier dans le Grand Bordeaux.

Le fort espoir de changement, qui existe aussi chez les habitant.e.s rencontrées dans les groupes témoins, indique combien le processus en cours de rénovation urbaine qui « tire le quartier vers le haut » influe sur les mentalités des résidants du Grand Parc. Le changement social structurel du quartier, que l'on qualifiait encore en 2007 de « ghetto vieillissant » doit inclure une ambition nouvelle, celle développée dans cette étude, où l'égalité homme/femme soit visible au premier regard dans les pratiques des espaces communs, résidentiels et publics.

Inciter les femmes à sortir de leurs immeubles, c'est aussi inviter les habitants à participer en masse aux réunions de quartier et renoncer aux attitudes passéistes pour se projeter dans un projet mobilisateur autour d'un nouvel art de vivre ensemble. Un défi qu'idéalement, pourraient relever les jeunes – filles et garçons – s'ils daignent associer leurs efforts.

Ne semble-t-il pas nécessaire à l'issue de cette focalisation sur les logiques féminines qu'une étude sur les masculinités s'en suive ? Il serait par exemple d'actualité d'étudier au Grand Parc les rôles attribués aux pères et aux frères dans la socialisation des filles mais aussi leur propre vision de la dynamique masculine d'intégration sociale.

Enfin, avec les acteurs de la filière sociale, il faudrait pouvoir s'interroger sur l'après Grand Parc. C'est à dire suivre la trajectoire des lycéennes qui sortent du Grand Parc et s'efforcer de renseigner les items suivants :

- que deviennent-elles ?
- quelles sont les conditions de leur réussite ?
- Quels obstacles rencontrent-elles ?

Annexes

1 - Éléments de méthode

2 – Debriefing et extraits des 3 groupes focus + cartes mentales

3 – Paroles d'acteurs de la filière sociale et culturelle

4 – Bibliographie et articles de presse

Annexes

1 | Éléments de méthode

1.1 I L'affichette pour le recrutement

Résidantes du Grand Parc, participez à un groupe témoin !

L'agence d'urbanisme de Bordeaux métropole Aquitaine (a'urba) réalise une étude sur les espaces publics du Grand Parc et leur fréquentation par les femmes. Elle recherche **18** personnes entre **18 et 55 ans** pour participer à un groupe témoin. Elles doivent habiter le Grand Parc, fréquenter les espaces publics régulièrement, prendre les transports en commun et aimer s'exprimer.Si vous êtes intéressée, envoyer vos coordonnées e-mail au secrétariat de l'agence : secretariat-seu@aurba.org. Vous serez contactée courant novembre si votre profil a été retenu. Vous pouvez préciser votre âge, votre ancienneté dans le quartier, vos domaines d'activité et vos centres d'intérêts, votre statut familial (couple, célibataire, enfant) et vos revenus mensuels (bourses, allocations, salaires).

Annexes

1.2 I Méthode des groupes focus : définition

Définition du groupe focus : *petit rassemblement d'individus ayant des intérêts ou un caractéristique commune et dont l'animation permet de collecter et de tester des modèles ou des projets en vue de recommandations pratiques.*

La technique des groupes focus (dite aussi groupes de paroles ou témoins) est de plus en plus utilisée dans le marketing de marques, la communication institutionnelle ou politique. Selon le contexte, cette technique qualitative peut-être précédée ou suivie par une campagne quantitative. Dans le premier cas, cela permet de segmenter une typologie d'usagers (ou de consommateur) pour construire un panel signifiant ; dans le second cas, de vérifier auprès du plus grand nombre la validité de recommandations obtenues à partir des groupes témoins.

Cette technique se distingue de celle de l'entretien qualitatif en face à face, non seulement parce qu'elle passe du singulier au groupe mais aussi par la rapidité de la réaction qu'elle essaie de susciter chez l'interlocuteur. Il s'agit d'obtenir de la part de chaque participant des réponses sincères et claires à partir de questions directes, posées sur un rythme soutenu. L'atmosphère doit stimuler jusqu'à créer une synergie menant à l'intelligence collective et à l'expression libre. Cela se déroule à huis clos entre le groupe et l'animateur, assisté d'une personne prenant des notes. Le panel d'individus (en général un groupe de 6) est recruté selon des critères de distinction fins qui, tout en donnant du discours contrasté, ne doivent pas être inhibant ni susciter trop de conflits voire de blocages.

A partir de jeux de rôle simples, imaginés pour illustrer le thème à explorer, l'animateur suscite un mode d'expression relâché et de ce fait beaucoup plus spontané que dans une enquête directive. Il s'agit de court-circuiter les habitudes de pensée et les affichages stériles. La trame d'animation est rédigée pour servir de support au bon déroulement de la séance et faire appel tour à tour à l'imaginaire et au bon sens des participants. On peut aussi avoir recours aux cartes mentales quand il s'agit de parler de l'espace et du temps. L'animateur reste réactif et oriente au gré de ce qu'il considère comme prioritaire les deux heures et demie que dure la rencontre. il est fréquent en fin de session d'interpeller le groupe face à ses contradiction et de le faire conclure par un slogan résumant in fine sa position.

Toutes les sessions sont enregistrée et décryptées mot à mot pour ne pas biaiser ni interpréter les différentes expressions. Il est toujours préférable que ce soit l'animateur qui analyse le contenu, puisqu'il est dépositaire de toute une gamme d'informations non orales émises durant la session.

1.3 I Guide d'animation à l'attention des femmes du Grand Parc

Etude sur les pratiques de l'espace public par les femmes du quartier

Durée de passation : 2 h à 2 h 30

Laius d'introduction – Remerciements – présentation de l'agence, de l'équipe présente des animatrices, des participantes (on crée des étiquettes avec le prénom de chacun) – explication du pourquoi de la réunion (les femmes et leur vision de la

ville) et des règles de fonctionnement (écoute mutuelle – recherche d'une expression relâchée – jeux de rôles, etc)

Exercice de constitution du groupe – les premiers mots qui vous passent par la tête à propos de votre environnement : le quartier du Grand Parc – les autres enchaînent sur le mot proposé (le plus éloigné, le plus proche, etc.).

- Sur le chemin vers notre rendez-vous (Centre social, Centre d'animation, bibliothèque) chacune fait part aux autres de ce qui lui a fait plaisir aujourd'hui, ce qui l'a enchantée dans le quartier ? – ce qui l'a agacée, ce qui lui a déplu ?

1/ LA VILLE : caractéristiques, délimitations, différents espaces

La ville – sensations, imaginaire – tout ce que l'on associe à cette notion ?

Quand on dit ce mot, exprimez ce que l'on ressent ? voit ? entend ?

Définition, contours, repérage du quartier et de sa position dans la ville et de ses principaux lieux (centre, autres quartiers, etc.)

L'urbanité - Quand dit-on qu'on est « en ville », qu'on va en ville, qu'on habite en ville ? ce qui fait, signale, délimite la ville ?

- Ce qu'on fait en ville ?
- Ce qu'on ne fait pas ?
- Qu'est-ce que selon vous représente l'espace public ? A quoi l'oppose-t-on ? Qu'est-ce qu'on y fait ?

Les différents espaces du quartier Grand Parc – quels sont-ils ? ce qui les sépare ? les réunit ? ce qu'on fait dans chacun ? pourquoi on y va ? pourquoi on y va pas ?

- L'animatrice demande à une des participantes de venir au tableau et de faire sous les indications des autres la carte des différents espaces du quartier. Une création qui doit être collective et validée à chaque transformation par le groupe.

* On veillera à reprendre les termes des femmes et à ne pas induire la structuration « urbaine » technique, les espaces distingués de manière administrative ou théorique

* La carte sera utilisée tout au long de la réunion comme référence : c'est partout pareil ? Et là ?

Qualifications individuelles - Vous, personnellement, vous diriez quoi des lieux que vous habitez ? fréquentez ? dans lesquels vous travaillez ? comment vous les désigneriez ? Tour de table de chacune des participantes.

2/ Usages féminins de l'espace urbain : plaisirs et difficultés

Jeux de rôle, projections imaginaires

1° jeu : Une exploratrice-martienne débarque au Grand Parc : elle ignore tout des usages terriens et bordelais, elle doit faire un voyage pour mettre au courant les

femmes de sa planète, parce qu'une partie d'entre elles veulent venir s'installer. Où choisit-elle d'aller pour comprendre vraiment comment se passe la vie quotidienne des femmes par ici ? qui choisit-elle de rencontrer ? qui seront ses informateurs ? quels seront les meilleurs témoins ? que rapporte-t-elle ? qu'est-ce qui l'étonne le plus ? l'enthousiasme le plus ? la choque le plus ? lui déplaît le plus ? quelles recommandations donne-t-elle aux futures émigrantes de sa planète ? quels conseils ? de quoi doivent-elles le plus se méfier ? que doivent-elles changer pour s'acclimater ? que vont-elles regretter de leur planète ? que vont-elles aimer et adopter ?

2° jeu : on imagine que l'on rencontre la personne (c'est une fable) qui a inventé, conçu la ville (un peu à la manière de Dieu qui, dans la Genèse, a crée le monde en 7 jours : on imagine qui ? un homme ? une femme ? de quel âge ? qui vivait à quelle époque ? qui pensait quoi des femmes ? on lui demande ce qu'il(elle) cherchait à faire ? son projet ? ses principes ? ce qu'il(elle) a oublié ? réussi ? raté ?

Principaux thèmes à explorer

Pour chacun, on tiendra compte et on envisagera les différences saisonnières et temporelles (semaines, week-ends, jour, nuit), les différences de situation familiale, d'accompagnement (seule / avec femmes / avec enfants / avec homme).

Points privilégiés / névralgiques dans l'espace public ? pourquoi ?

- Là où on va volontiers ? pour quelles raisons ?
- Là où va mais avec réticence ? pour quelles raisons ?
- là où on ne va jamais ? pour quelles raisons ?

La rue (au sens large, les places, les bâtiments, les monuments)

Les espaces verts et les jardins : attirance et rejet ?

Les transports en commun : comment on les vit ? ce qui est spécifique des femmes ? ce qui est fait pour elles ? « contre » elles ?

Les lieux de loisir et de sociabilité (aires de jeux, aires de rencontres, espaces ouverts /espaces fermés – espaces publics/espaces privés)

Perception des équipements publics : à la Poste, par exemple, on se sent dehors ou dedans ?

3/ Pistes de modifications et améliorations de l'espace public

Il s'agit de faire formuler des demandes et attentes plus ou moins connues et de faire spécifier les besoins plus ou moins bien identifiés.

Suite du jeu de rôle : on retourne voir le concepteur (trice) du quartier

- Les consignes qu'on lui donne ? (dans quel esprit ? avec quels principes…)
- Qu'est-ce qu'on lui demande de concret ? pour vous ? pour les autres femmes ?
- Pour que les femmes se sentent plus « chez elles » dans l'espace public du quartier?

- Pour qu'elles se sentent bien aussi dans les autres parties de la ville ?
- Pour que les femmes interviennent davantage dans la vie de la ville ?

En conclusion : Si une amie vous dit qu'elle veut s'installer au Grand Parc, que lui conseillerez-vous en premier ?

Auriez-vous un slogan résumant votre impression sur le quartier et son devenir ?

Annexes

2 | Debriefing et extraits des 3 groupes focus

Un travail de debriefing a été réalisé à la suite de la passation des trois groupes. Cette matière verbale a été retravaillée pour résumer également les longs décryptages des enregistrements. Y est relaté le déroulement des sessions avec l'ambiance générale. On y trouve également des éléments d'analyse.

2.1 I Les mères précaires du Centre social, des femmes souvent invisibles

Initialement, ce groupe 1 de femmes est né d'un projet de la conseillère en économie sociale et familiale (CESF) du Centre Social visant à une socialisation de mères de famille rencontrant divers obstacles : problèmes d'alphabétisation et de régularisation de papiers, grande solitude avec enfants à charge, violences conjugales, réfugiées politiques, etc. En échange de leur présence hebdomadaire à ce groupe de travail, durant lequel on garde leurs enfants, les mamans obtiennent un panier alimentaire.

Il aurait été impossible de les rencontrer autrement puisque certaines restent « invisibles » même pour la CAF selon la CESF. Si nous avons quelques détails sur leur pratiques, c'est donc grâce à la diligence de cette dernière qui dit pratiquer « la pêche au landau » devant le parvis du Centre Social en allant au devant de ces mères isolée qui n'osent pas entrer et demander de l'aide.

Ce vendredi là, six femmes ont donc accepté de participer au premier groupe focus de notre étude, grâce à la proposition de la conseillère qui y voyait aussi un moyen de les faire s'exprimer sur un sujet plus vaste, celui de la vie de quartier.

Manquant d'aisance pour l'expression orale, ou peu enclines à disserter sur leurs peurs voire leurs traumatismes, ce premier groupe fut surtout éloquent par ses silences et ses regards baissés, son économie de paroles et ses allusions furtives.

Une majorité de mères quadragénaires récemment parachutées au Grand Parc

La tablée se compose donc de ces 6 femmes + de la CESF qui a tenu à rester présente, pour une question de confiance.

Elles ont entre 21 ans et 45 ans avec une quasi prédominance de quadragénaires. Cinq d'entre elles sont des mères (1 à 3 enfants), deux seulement vivent avec le père de leurs enfants, l'une est veuve, sans enfants et semble avoir vécu un grave traumatisme..

Elles ont des origines multiculturelles ; viennent du Maroc via l'Espagne (Z, S, N) ou de l'Afrique (MD, A) voire de l'Amérique du Sud (C). Elles vivent en majorité sur place dans le parc de logement social Aquitanis et fréquentent donc le centre social ; deux vivent dans d'autres quartiers (les Aubiers, les Chartrons) mais sont très souvent sur le Grand Parc.

Elles sont en majorité arrivées récemment (moins de 5 ans) sur le grand Parc.

Deux d'entre elles sont d'anciennes résidantes, mais rencontrent de vrais problèmes d'insertion sociale et économique, l'une est originaire du Grand parc mais souffre de troubles psychiques (F), l'autre hyper-qualifiée ne trouve pas d'emploi et a même cherché à retravailler au Sénégal sans succès (MD).

Une tendance à se protéger, à se taire et à rester prudentes

Nous n'avons pas pu préciser leur adresse exacte sur les cartes (à part les deux anciennes résidantes MD et F) puisqu'elles n'ont indiqué que le nom de leur rue ce qui, au Grand Parc, ne veut pas dire grand-chose. La CESF elle-non plus ne connaît pas le numéro de l'immeuble, question de prudence de la part de ces femmes que la vie a pour la plupart malmenée ? Tout ce « vague » se retrouve d'ailleurs dans leur appréhension de l'espace habité, des limites du quartier et des relations qui s'y déroulent. Hormis le centre social, rien ne semble leur donner d'état d'âmes précis ! Seules MD et F ont des pratiques structurées et des affinités avec certains lieux (le « Barmoussa » dans le centre commercial pour MD), l'allée des Boulistes, l'été pour F.

Leurs propos sont peu explicites, elles n'osent pas donner leur avis. Polies, elles font acte de présence mais restent insaisissables. Leur attitude montre combien elles ne tiennent pas à agir à découvert. Ont-elles subi des événements à ce point traumatisants pour qu'elles demeurent d'une si grande prudence ?

Lors de l'exercice de la carte collective, elles se déridents un peu, mais la barrière de la langue bloque certaines comme Z vivant pourtant depuis 6 ans au Grand Parc (voilée, offrant une attitude soumise introvertie). En revanche, C, en France depuis 2 ans et demi, qui fut journaliste en Colombie, paraît cultivée mais s'exprime encore avec hésitations et un fort accent, ce qui ne l'empêche par de dénoncer avec finesse un quartier dépourvu d'occasions « d'interagir ».

Premières impressions sur le quartier : une « nature » plus ou moins gaie

Propre mais triste, vert mais sans fleurs, bruyant mais vide le week-end, les premiers propos sur le quartier sont peu expansifs.

Sauf MD et F plus habituées aux lieux évoquent de façon plus bucolique les feuilles qui tombent, les jardins et les fleurs, mais aussi les trous dans le sol et les poubelles qui sentent mauvais.

C raconte sa rencontre de jeunes qui se droguent sans gêne devant son fils à l'arrêt Emile Counord, ce qui laisse une mauvaise impression : « ce n'est pas tous les jours, mais ça reste dans la tête ».

Mais une fois sur le Grand Parc, elle se dit aussi émerveillée par l'espace et les pelouses !

Le tourbillon de l'« en ville / les exigences de l'espace public

Pour le groupe, être « en ville » évoque une ambiance, de vie active, de mouvements, de magasins et de restaurants, des démarches administratives, de circulation, de monuments historiques, d'architectures et de culture.

En revanche, l'espace public que l'une d'entre elle qualifie comme le « contraire de l'espace privé et de la propriété » n'évoque qu'un aspect coercitif : « règles, respect d'autrui, vie sociale et interdits... et lieux où l'on ne peut pas aller ».

Seules F et C disent pouvoir s'y promener, y parler, voir des ami.e.s ; MD rajoute même que « tout le monde y a droit ! »

On ressent chez Z (femme voilée et parlant peu) combien la pratique de l'espace public est strictement utilitariste et doit se conformer à son appartenance religieuse. Elle énumère ses actes dehors : sortir le bébé, faire les courses, faire le marché, regarder les enfants jouer. En revanche : ne pas travailler, ne pas faire les démarches administratives, puisque souligne-t-elle : « c'est mon mari qui s'occupe de tout ça ».

Cette appréhension du dehors comme dévolu à une fonction étroite de mère et d'épouse accomplie se retrouvera tout au long de la session.

Au Grand Parc, des commodités mais pas de loisirs

Au Grand parc, elles ne se sentent pas « en ville », le manque de magasins et de boutiques est cité en premier. Certaines le comparent même à un petit village très bien desservi, à dix minutes du centre-ville, avec des commerces de dépannage et quand même une pharmacie.

Le paradoxe est résumé dans la remarque « Ici, il n'y a que des parcs », alors que selon leurs propos, « à Bordeaux, il y en a aussi mais pas uniquement », d'autres choix de promenades s'offrent, comme les quais, le fleuve.

La plus jeune d'entre elles, S, fraîchement arrivée du Maroc via l'Espagne atténue cette impression de vide, elle évoque « deux ou trois magasins sur place et un salon de coiffure, mais souligne « l'absence de restaurants et de cinémas ».

Espaces publics : quelques niches isolées où s'asseoir

Pour le groupe l'espace du Grand Parc est finalement assimilé à des rues normales, accueillant « commerces et gens », servant de « passage » et donnant « une adresse ».

Mais en réalité, la majorité du groupe n'y va que pour les enfants, et spécifiquement à la Fusée où il y a des jeux. Sans cet alibi, elles ne semblent pas discerner ce qu'elles pourraient bien faire d'autre dans la rue.

Selon C, pourtant, on peut s'y « relâcher », mais aussi « regarder, penser » et « faire attention ».

Cette fonction inédite de « penser » dans l'espace public est reprise par MD qui précise « Je sors et vais m'asseoir en face du Centre social retrouver un peu d'inspiration ». Un témoignage que l'on peut interpréter comme un besoin de rompre la solitude d'une mère seule avec ses enfants, en mal de socialisation, ayant besoin d'échanger avec autrui sur divers aspects de sa vie.

Elle est la seule aussi à indiquer qu'elle reste dehors sur les bancs entre copines à regarder les enfants de 17 à 19 heures.

Annexes

Un goût pour les espaces de repli à l'abri des regards

Car si traditionnellement, on ne traîne pas dans l'espace public quand on est une femme, on le fait encore moins au Grand Parc. L'espace public est vite assimilé aux équipements fermés comme la piscine (où elles ne vont qu'avec les enfants) ou le Centre social où « l'on peut entrer et être accueilli par les autres. »

Le petit parc de la Poste est apprécié « parce qu'il est fermé » précise A qui a deux jeunes enfants. Elle s'y sent en sécurité à proximité de la mairie.

Les enfants sont les moteurs de leur sortie, F évoque ses sorties à la piscine ou au Parc Rivière mais uniquement avec sa fille. Quand elle est seule, l'été, il lui arrive de s'asseoir sur un banc, et de « regarder le monde passer » mais dit-elle « je ne connais pas grand monde dans le quartier, alors je prends un bouquin ». Ce qui paraît surprenant étant donné qu'elle est née au Grand Parc il y a plus de 40 ans ! Son endroit de prédilection : l'allée des boulistes, ombragée et agréable l'été.

En réalité, la CESF nous apprendra plus tard que F passe de longs mois sans oser sortir de chez elle.

En les faisant parler sur le fait que toutes semblent ne connaître ni ne fréquenter quiconque sur le Grand parc, elles réagissent un peu différemment.

MD prend les devants à nouveau et évoque les petits cafés pris au « bar arabe » à Simply. Elle se retrouve avec A après l'école, est-ce parce qu'elles ne sont pas de tradition maghrébine mais africaine qu'elles peuvent se le permettre ? Il serait malséant de poser la question. D'autant que la plus jeune, semble se troubler un peu et gênée se justifie qu'elles ne se mettent pas en terrasse, mais bien à l'intérieur « dans un petit coin devant ».

L'absence de lieux dévolus aux adultes, les contours flous de l'espace public

C qui décidément cherche à positiver l'échange, semble maîtriser l'espace de façon plus rationnelle et libre, elle dit distinguer « trois espaces publics au Grand Parc » et déclare « moi, j'essaie d'utiliser tout le Grand parc ». En réalité, en l'interrogeant, on réalise que les trois espaces en question ne sont distincts que par les catégories de jeux plus ou moins difficiles offerts aux enfants ! Ce qui en dit long sur l'absence d'équipements pour les adultes, qui plus est, pour les femmes !

C s'interroge également sur la nature des équipements public et s'excuse de ne pas savoir distinguer ce qui est privé de ce qui public, n'étant pas française. Pour elle, la bibliothèque, la piscine et la Place (de l'Europe) seraient des lieux rattachés à la Mairie.

A la question sur ce qui manquerait sur le Grand Parc ? Elles répondent par des évocation d'espaces petits, couverts, intimes, réservés aux femmes. A nouveau les réponses évoquent des structures fermées et non des espaces extérieurs ; une salle de sport pour les femmes, une salle de cinéma, une mosquée pour les femmes !

En relançant un peu sur le besoin d'extériorité que ressentent visiblement certaines d'entre elles, A rétorque qu'il manque un café climatisé !

Carte mentale du groupe 1 : les mères en difficulté du centre social

C relance le dialogue sur l'espace extérieur en parlant du manque de « petits espaces ». Selon elle, ce serait des équipements culturels comme des ciné-clubs, un théâtre, un auditorium où les gens pourraient enregistrer leur musique... elle poursuit que ces lieux fermés où se partagent des événements donnent lieu après à des rendez-vous, des lieux de rencontres dans l'espace extérieur.

Il faudrait donc encourager les gens à partager des choses entre eux, à en parler ensuite à l'extérieur...

Le « Grand Parc en fête », la preuve que tout est possible

Si l'on conclut que « donc tout est désert le soir », que le Grand Parc est un lieu sans vie à la nuit tombée, les réactions ne se font pas attendre et défendent ardemment leur lieu de vie. On cite l'événement de l'année : « Grand Parc en fête ». Ces cinq jours d'activités organisées début juillet par le collectif d'habitants est devenu une référence, après 10 ans d'efforts continus, les habitants s'y croisent enfin en bas des immeubles !

« Tout le monde sort, il y a plein d'activités, on voit que les gens veulent sortir le soir ! » s'exclame A.

« On voit alors le quartier différemment ».

Cette transformation de la perception du quartier par les habitants en impressionne plus d'une. La fête a lieu dans le secteur apparemment désert derrière l'Eglise, là où il n'y a pas un chat, et que tout le monde continue à nommer « le Quartier Chat ». Depuis ces fêtes, ce lieu est jugé positif, même s'il continue à être plutôt vide en dehors de l'été.

Dehors, le soir, il n' y a plus que des hommes...

C la Colombienne est encore une fois la première à évoquer le problème. Quand elle ressort à 19 h de Simply où elle a fait ses courses, « c'est vide, les hommes sont là dans les coins... ils sont silencieux et ils regardent... on se sent regardée et ça gêne un peu... Il n'y a pas beaucoup de lumière et je ne me sens pas bien ».

Pour elle, l'absence d'éclairage est une première raison d'avoir peur de sortir mais elle n'est pas la seule.

Cette remarque de C entraîne les autres femmes à la confidence.

N qui vit aux Aubiers confie la première que oui, elle aussi a peur. Mais précise d'une voix brisée qu'ayant été enfermée, isolée, choquée et ayant souffert, elle est un cas exceptionnel et ne peut représenter les autres.

Z catégorique précise qu'elle ne sort jamais seule le soir, qu'avec son mari.

F explique qu'on voit des femmes seules dans la journée, mais pas après 19h30.

MD admet qu'il n'y a vraiment pas assez de lumière, Z rigole en disant que « quand la pluie tombe et qu'il y a les arbres à droite, à gauche, elle a peur... » et par un tremblement, signifie son sentiment d'insécurité.

« Après la fermeture de la boulangerie ... c'est fini » résume C.

Reste les jeunes garçons autour du Simply sur lesquels aucune d'entre elles ne voudra parler, sauf Z qui se contentera d'une petite observation plutôt attendrie et rieuse:

« Il y a beaucoup d'enfants qui sont là pour fumer, des jeunes, que des garçons ».

F ne s'arrête pas sur le problème de la drogue, mais focalise sur les nuisances sonores qu'ils occasionnent !

« Ca ne met pas une bonne ambiance, ils ont des scooters et font beaucoup de bruit ».

Point final, rien ne sera dit d'autre sur la présence de ces « guetteurs », les autres groupes 2 et 3 évoqueront en revanche plus précisément l'impact négatif de cette présence masculine sur l'ambiance urbaine du Grand Parc.

Une carte collective floue et peu renseignée

La carte dessinée ensemble présente un pourtour flou, l'axe de la Garonne y subit une inversion Nord Sud, qui montre une perception de l'espace depuis leur habitat. La CESF rappelle qu'elles dessinent là leur cheminement vers la ville le long du fleuve qui leur sert de repère dans un espace urbain élargi que les habitantes les plus récentes ne maîtrisent pas très bien. Elles mentionnent aussi une ville-centre qui est bordée de lumières, tandis que le Grand Parc de nuit reste noir.

Lors du jeu de la navette spatiale, cette dernière atterrit au sein des barres où il y a tellement d'espace libre. Véritables ambassadeurs des lieux, les gardiens des immeubles heureusement seront là pour accueillir de nuit la délégation extra terrestre !

Les lieux à visiter ne sont autres que le Centre social et la Mdsi (Maison départementale de solidarité et d'insertion), leurs équipements de prédilection !

Puis elles semblent se souvenir qu'il y a aussi deux centres commerciaux, surtout représentés par les deux librairies et un vidéo club. Les abords du quartier restent assez flous et ouvert sur l'extérieur de Bordeaux Nord. Elles font pour beaucoup leurs courses ailleurs qu'à Simply Market dans des discount alimentaires (Leclerc, Lidl, Netto) des quartiers environnants (cours Saint-Louis, et Edouard Vaillant).

Concernant le manque d''attractivité du Grand Parc où il n'y a pas grand chose à voir, elles citent à nouveau le Centre social qu'elles trouvent décidément très beau et attirant avec toutes ses couleurs...

C et F insistent sur le fait qu'il y manque de la culture et de l'art, et évoque la salle des fêtes avec son ambition d'attirer des publics de toute la Cub.

Des lieux encore à éviter, mais un quartier dont on va parler dans le futur

Les langues se délient pour le dernier message à adresser à un ami qui voudrait s'installer au Grand Parc :

- c'est bien mais il y a des lieux à éviter, devant les immeubles G, H, et I qui servent de cachettes des jeunes qui volent motos et voitures.

- autour de la boulangerie du centre commercial le dimanche, autour de laquelle les jeunes font de la moto toute la journée et même la nuit à trois heures du matin. Tandis que le calme règne sur la Bibliothèque.

Enfin, le slogan pour le Grand Parc de demain » est trouvé par C : *« Au Grand Parc, les arbres parlent ! »*

2.2 I Les lycéennes et étudiantes résidantes au Grand Parc

Le groupe 2 se compose de 6 jeunes entre 18 et 20 ans, trois lycéennes de Condorcet (H, K, S2), une lycéenne Bordeaux rive droite (S), deux étudiantes allant à Talence (F en fac de médecine, B en DAU, équivalent Bac).

Deux participantes sur six vivent dans une famille composée d'un père d'une mère et d'une fratrie. Les autres sont seules avec leur mère, et quelques frères et sœurs.

Quatre d'entre elles sont de confession musulmane, une seule est voilée.

Premières évocations familières du quartier

Le lieu où se déroule le groupe focus, la cuisine en bois rustique du centre d'animation (bâtiment moderne par ailleurs tout rond), rappelle à certaines leur jeunesse : que de bons souvenirs en ces lieux !

Elles s'expriment toutes très bien, et sont d'humeur joyeuse. L'une d'elles arrive un peu en retard, K et restera réservée durant toute la session.

Le Grand Parc recueille comme premiers propos des qualités « climatiques », car selon leur ressenti, le temps qu'il fait a plus d'influence ici qu'ailleurs dans la ville. Avec les intempéries, tout devient maussade et triste, le gris du ciel qu'on voit plus qu'ailleurs, la terre et ses trous pleins d'eaux, les feuilles d'automne qui virevoltent, mais très vite, avec la lumière et les rayons de soleil, le dehors devient joyeux et accueillant. Son côté ouvert, aéré « comme un grand couloir » est aussi souligné, notamment par rapport aux Aubiers où l'on se sent en prison, enfermé.

De la fusion bienveillante à la crainte de l'assignation à résidence, une première impression mitigée…

H se sent chez elle, « partout sur le quartier, dit-elle, je me sens à l'aise ». C'est l'exception du groupe, avec son profil de médiatrice, elle affiche durant l'échange une attitude un peu retranchée relevant plus de l'observatrice que d'une lycéenne, partie prenante de son groupe d'âge. Son discours la situe à mi-chemin entre une simple habitante et une travailleuse sociale de terrain, rôle auquel elle aspire de toute évidence.

L'attachement fusionnel aux lieux représente le fil rouge du groupe. Il existe des « repères bienveillants » que l'on sait immédiatement situer sur le calque avec aisance, lors du dessin collectif du quartier.

Le coeur du quartier est ainsi balisé par deux institutions : le centre social, et l'église, avec en son sein, les « pelouses », petit triangle vert doté de deux bancs. C'est leur lieu de prédilection et - nous le verrons - le seul dans l'espace extérieur proprement

dit où elles acceptent de s'installer. Il n'est pas neutre qu'il soit ainsi exactement positionné entre ces deux entités protectrices !

Bizarrement, le centre commercial qui apparaît dessiné comme un lieu majeur du Grand Parc, n'est cité que bien après dans leurs commentaires... puisqu'il est à la fois apprécié et évité, lieu de tentation et lieu repoussoir. Il faudra plusieurs interjections de F à ses comparses : « Et le centre social vous n'y allez jamais vous ? » pour que chacune révèle une fréquentation quotidienne…

L'affect porté aux lieux fréquentés durant leur jeunesse est évident ; le Centre social suscitent un élan éloquent : « J'aime, j'adore ! » (H) ou encore par une injonction enthousiaste de F à S2 qui dessine la carte : « Tu mets cinq gros cœurs sur le collège ! »

Le Grand Parc, c'est notre lieu d'habitat pas notre lieu de vie !

L'attachement spontané exprimé par chacune (excepté par K) sera vite remis en cause quand il sera question de leur avenir, rester dans le quartier évoque des perspectives qui s'assombrissent. Aucune n'imagine voir se dérouler sa vie prochaine en ces lieux pourtant aimés, sauf peut-être F qui décidément voue un culte à son lieu d'habitat, sans doute parce qu'elle est contrainte d'en sortir chaque jour pour aller à la fac.

Sortir du quartier pour réussir est le second invariant des propos tenus par le groupe : « Je ne fais pas ma vie au grand parc, ça non… ça fait trop longtemps que j'y suis ! » s'enflamme B.

K est du même avis, elle est la seule à affirmer clairement ne pas avoir d'amis sur le quartier, son envie de s'en échapper est sans équivoque, pour elle, les amis, le travail, la culture, tout se passe dans la ville-centre, hors les murs du Grand Parc. Elle est d'ailleurs en train de passer son permis de conduire pour mieux s'en échapper et y accorde une extrême importance. Elle n'ose pourtant pas trop critiquer devant ses camarades de lycée et se contente d'un « il y a des endroits meilleurs pour habiter quand même ! ».

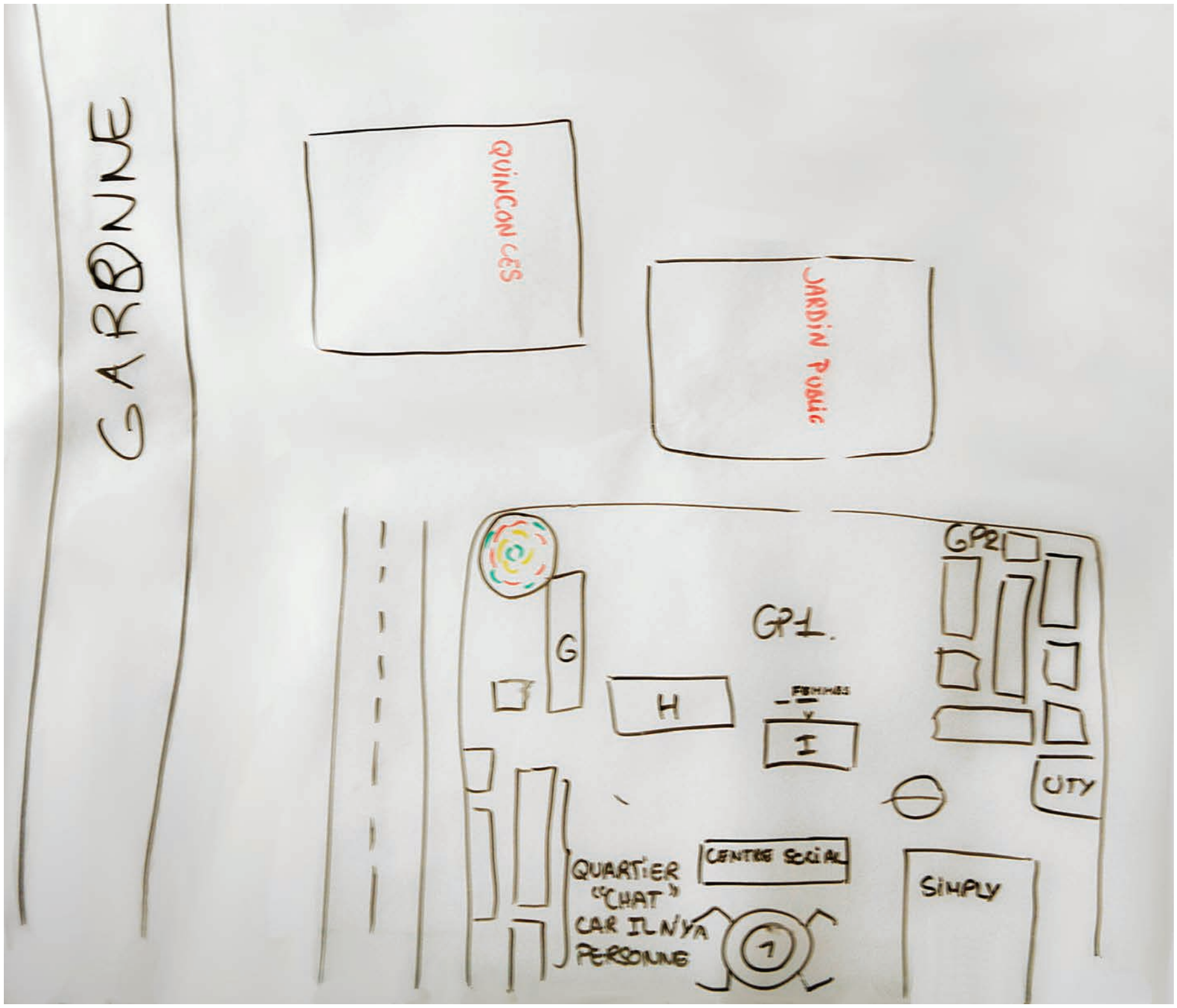
Le fait qu'il y ait tout sur place n'est pas pour ces jeunes filles un atout, contrairement à leurs mères (souvent émigrées) pour qui cette petite ville de proximité a exercé et conserve un fort attrait. Au contraire, l'importance du niveau d'équipement du quartier traduit un symptôme d'enfermement, d'assignation à résidence. Le groupe semble réaliser que cette grille d'équipements socio-culturels, sportifs et commerciaux a été pensée dans ses moindres détails pour que la population puisse s'intégrer sur place, ce qui l'amène à s'interroger sur les finalités d'un tel traitement que l'on ne retrouve pas ailleurs :

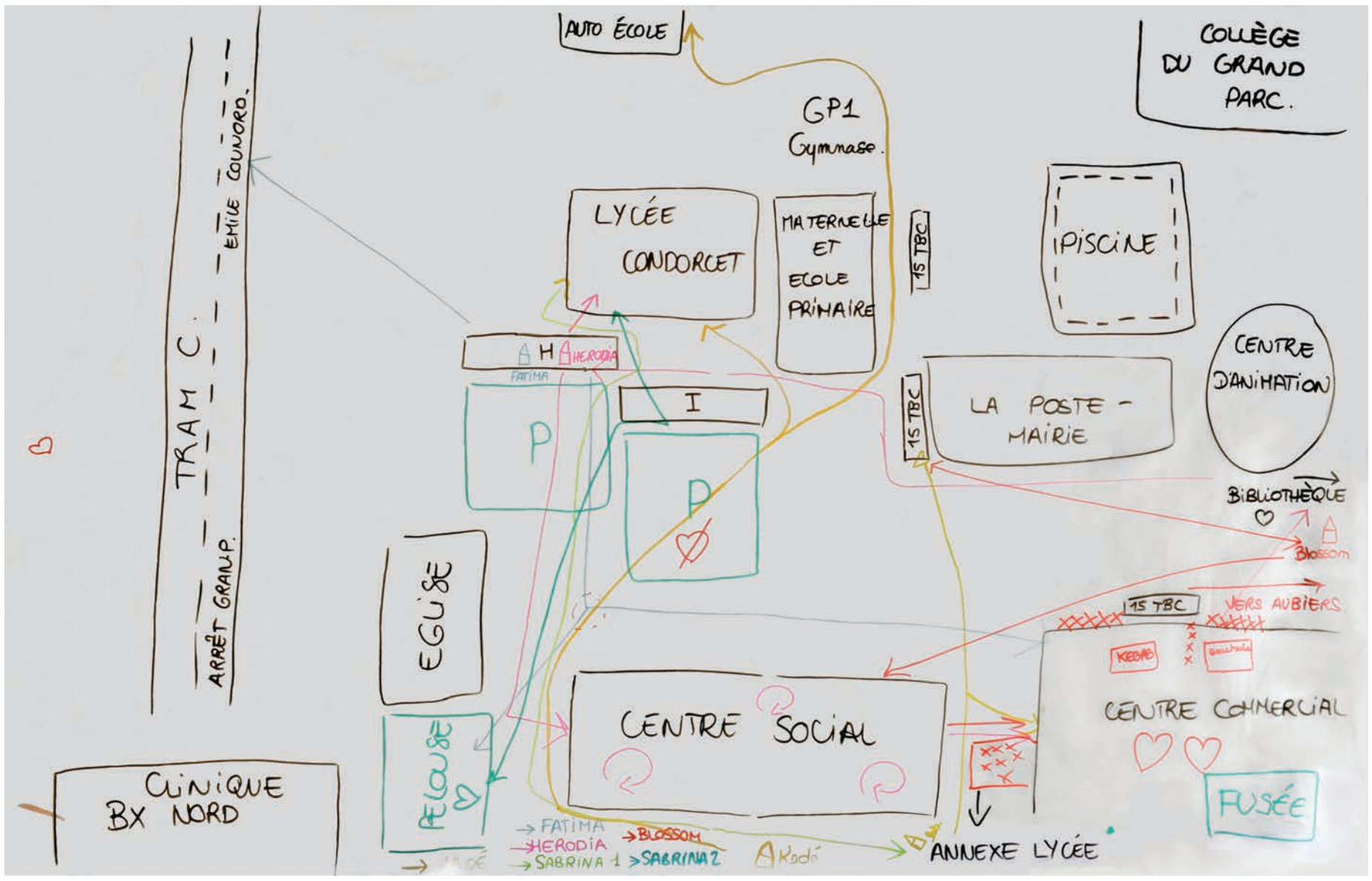
« En fait, on dirait que tout a été programmé à l'intérieur pour que les gens ne sortent pas ! D'ailleurs les gens quand ils se retrouvent à la Victoire, ils sont complètement perdus ! ». (S2)

Une réflexion qui n'est pas sans évoquer les analyses des experts concernant la politique de la ville[1], comme très récemment le géographe Philippe Estèbe qui estime que les quartiers prioritaires devraient fonctionner comme « des sas et non pas comme des nasses » !

1. Lire dans la page web de Rue89 l'interview du 20.02 2013

Carte mentale du groupe 2 : les lycéennes du quartier
1) Zoom sur le centre
2) Plan de situation





Annexes

Une hypertrophie de l’espace central (place de l’Europe) juxtaposant une forte appropriation et des zones d’éviction

Le plan subjectif du quartier dessiné collectivement est à cet égard très parlant. Avec un enthousiasme partagé, s’est élaboré un dessin clair et ordonné juxtaposant carrés et rectangles en tentant de respecter l’harmonie géométrique des lieux. Les équipements publics prédominent, en tant qu’espaces clos et protecteurs, ce sont eux les véritables lieux de rassemblement et non pas, les rues ou les transports en commun. L’espace public d’un seul tenant du Grand Parc est ainsi symboliquement fractionné en autant d’espaces de privatisation dans lesquels elles dévoilent au fur et à mesure de leurs propos qu’elles se sentent plus ou moins légitimes.

Un zoom sur la place de l'Europe permet de faire figurer l’ensemble de leurs cheminements identifiés selon six couleurs, ce qu’elles reconstituent très facilement puisqu’elles passent tous par le centre et convergent vers le lycée, le tram, le centre social et le centre commercial. Elles disent aller d’une destination « utile » à une autre en ne s’arrêtant nulle part, malgré l’extrême familiarité qu’elles entretiennent avec les lieux et leur interconnaissance très forte.

Toutes adoptent des itinéraires directs, simples et fonctionnels dont des raccourcis le long des barres (H, G, I) sauf H qui semble faire des boucles et se distingue de ses amies, par sa faculté à aller partout, sur le modèle de la « maraude » urbaine des travailleurs sociaux.

Une hypertrophie de l’espace central (place de l’Europe) juxtaposant une forte appropriation et des zones d’éviction

Le plan subjectif du quartier dessiné collectivement est à cet égard très parlant. Avec un enthousiasme partagé, s’est élaboré un dessin clair et ordonné juxtaposant carrés et rectangles en tentant de respecter l’harmonie géométrique des lieux. Les équipements publics prédominent, en tant qu’espaces clos et protecteurs, ce sont eux les véritables lieux de rassemblement et non pas, les rues ou les transports en commun. L’espace public d’un seul tenant du Grand Parc est ainsi symboliquement fractionné en autant d’espaces de privatisation dans lesquels elles dévoilent au fur et à mesure de leurs propos qu’elles se sentent plus ou moins légitimes.

Un zoom sur la place de l'Europe permet de faire figurer l’ensemble de leurs cheminements identifiés selon six couleurs, ce qu’elles reconstituent très facilement puisqu’elles passent tous par le centre et convergent vers le lycée, le tram, le centre social et le centre commercial. Elles disent aller d’une destination « utile » à une autre en ne s’arrêtant nulle part, malgré l’extrême familiarité qu’elles entretiennent avec les lieux et leur interconnaissance très forte.

Toutes adoptent des itinéraires directs, simples et fonctionnels dont des raccourcis le long des barres (H, G, I) sauf H qui semble faire des boucles et se distingue de ses amies, par sa faculté à aller partout, sur le modèle de la « maraude » urbaine des travailleurs sociaux.

Annexes

De l'espace physique ouvert aux regards, un espace mental oppressant

Sur la question de l'espace public, la réponse est nette : « tout le Grand Parc est un espace public » ; d'après leurs descriptions, il se composerait de plusieurs sous-espaces : la « Fusée », le « Chat », les « Pelouses » qui ont leur usage propre et leur fréquentation attribuée...

En général, les lieux publics fréquentés sont des espaces fermés, le Centre social et la Bibliothèque sont des repères partagés par l'ensemble du groupe, de véritables havres de paix. « Ah, le Centre social, c'est ma vie » s'exclame H !

La définition de l'espace public est plutôt floue, elles le décrivent en théorie comme « le lieu des belles rencontres » ou « du respect des autres » mais en réalité, il est peu évoqué. Dehors, elles se sentent exposées au regard et donc contrôlées. Pour autant, elles-aussi aiment regarder la vie du quartier, surtout l'été depuis les « Pelouses » qu'elles sont une minorité à fréquenter. Les gens qui entrent et sortent du quartier pour prendre le tramway attirent leur intérêt au point qu'elles ont fait de ce point de passage obligé entre le dehors et le dedans du quartier une sorte d'observatoire de la vie du Grand Parc.

Elles avouent aussi goûter les nuits d'été à ces échanges informels dans l'espace public jusqu'à tard dans la soirée pour colporter les potins du quartier. « On fait les commères » disent-elles, une activité commune et familière symptomatique de l'entre soi du quartier, où « l'on commente tout sur tout ». Pour autant, elles n'aiment pas être « zieutées de A à Z » par la bande de garçons qui zone derrière le Simply.

Cette présence constante des garçons est pour elles oppressantes et suscitent des itinéraires d'évitement. Parfois F descend deux stations de bus (le 15) plus loin, pour ne pas avoir à subir leurs remarques, leurs gestes... B se dit gênée d'autant que jamais ils ne la reconnaissent alors qu'ils étaient dans le même collège. Et elle a peut-être raison de s'inquiéter ainsi dans la mesure où seules les filles connues sont protégées et donc sortent en sécurité dans le quartier (propos de F et S2 mais aussi observations recueillies auprès du directeur du Centre d'animation).

De jeunes habitants d'une même classe d'âge qui se protègent mutuellement

Si elles se sentent agacées par les remarques et les regards des garçons, elles ont tendance parallèlement à minimiser leurs indélicatesses. C'est selon elles, juste une question d'humeur : quand on « assure », on peut passer à proximité et leur répondre, quand on n'est pas en forme et qu'on a rien à leur rétorquer, mieux vaux faire un détour pour avoir la paix. H dit quant à elle, que passer au milieu d'eux ne lui cause aucun souci, vu ce qu'elle a vécu dans sa jeunesse (on imagine le pire...) elle n'a pas l'intention de se laisser déstabiliser, il lui en faut beaucoup plus que ça !

Qui plus est, les jeunes filles montrent un versant protecteur à l'égard de leurs agresseurs qui ont l'air selon elles de « tellement s'ennuyer ».

« Les pauvres, ils sont plus qu'à plaindre qu'autre chose, ils n'ont rien à faire, ni d'endroits où aller sur le Grand Parc, on a envie de les prendre par la main et de leur dire : allez viens, on va bien te trouver quelque chose à faire ! »(B).

Pour autant la systématique présence masculine participe à une ambiance « pas saine », le mot est lâché par S qui répète qu'elle veut partir du quartier « parce que

les rapports entre les jeunes ne sont pas sains » mais ce terme choque le groupe qui ne le reprend pas et même le censure, chacune (sauf K) déclarant que le quartier ne « craint pas ». S insiste sur l'absence de racaille et de gens qui parlent dans ton dos, dans les quartiers situés à deux pas soit au Jardin Public ou aux Chartrons – quartiers pourtant associés dans la classification de Bordeaux au Grand Parc, (souligne l'une d'entre elles).

Devant la mine contrariée de ses consoeurs, S va être la première à vouloir réhabiliter les garçons qu'elle vient un peu trop durement de dénoncer :

« Remarque il y a du positif, parce que ces mecs si tu les connais et que tu te fais agresser en ville, ils viennent te défendre… »

Elle poursuit par un acte de défiance qui sera repris par le groupe :

« Après les mecs, ils nous saoûlent, ils nous font pas peur …»

H vient à la rescousse « Ceci dit moi je ne me suis jamais faite insulter en passant devant les jeunes ». S2 approuve : «Oui, c'est pas ça, ça va pas jusque là… »

Plus loin, H rira d'une remarque sexiste entendue sur le terrain d'une appréciation amusée teintée de commisération : « Oui, mais ils ont trop faim quoi ! ».

Proximité des grands frères et protection des filles dans un espace quadrillé

La limite à leur liberté dans l'espace public, c'est donc surtout et avant tout le contrôle du territoire par les garçons ce qui les empêche d'aller et venir librement dans l'espace du Grand Parc. Mais cette absence d'anonymat a aussi sa qualité, puisqu'elles sont quatre à affirmer s'y sentir protégées et répondent positivement à la possibilité de devoir traverser au beau milieu de la nuit le parc en cas de nécessité. Un témoignage qui contredit leur peu de pratique extérieure du quartier dès la nuit tombée.

Les parents des jeunes filles semblent confiants et agissent plus ou moins de concert avec les grands frères :

« Nos parents nous laissent traîner, si c'est ici » dit H.

« Je n'ai pas le droit de sortir et d'aller en boîte, mais j'ai le droit d'aller aux Pelouses même parfois jusqu'à deux heures du matin » s'exclame F.

Seule la mère de B semble « se méfier des gens d'ici » et ne pas aimer y voir traîner sa fille. Il est vrai que B a pu être témoin d'une tentative de viol qu'une de ses amies a subi dans l'ascenseur de son immeuble. Heureusement, B a pu réagir et appelé à l'aide à temps pour secourir son amie.

De la même façon, si elles ont un problème en dehors du quartier, à Bordeaux, elles savent que la bande de garçons qui les ont connues au collège, s'ils sont dans les parages ou s'ils sont joignables sur leurs téléphones mobiles, viendront leur prêter main forte. Elles le déclarent avec certitude et semblent avoir expérimenté ce traitement de faveur dont elles tirent d'ailleurs, une certaine fierté :

« L'autre jour on marchait à quatre ou cinq, il était une heure du matin, il y avait trois bagnoles qui faisaient la course, ils ont sorti la tête, ils ne nous ont pas reconnues, ils

ont commencé à sortir leurs langues et tout, franchement trop dégeulasses ! Et puis tout à coup, ils nous ont reconnues, ils ont vite rentré la tête ! » (S2)

« Ils ont réalisé trop tard ! On était pas censé être leurs petites sœurs et leurs cousines qu'ils protègent ! » (F)

Pour autant, elles n'ont aucune envie de rencontrer leurs amis sur place, d'ailleurs disent-elles, elles n'ont pas d'amis sur place, juste des connaissances, cette dénégation rappelle l'expression consacrée décrivant la sociabilité des quartiers d'habitat social : « Ici, c'est bonjour bonsoir ! ». Ce qui exprime une volonté inconsciente de ne pas être associée globalement à la population stigmatisée d'un quartier classé sensible. La prudence de rigueur dans un quartier où règne une certaine loi du silence, fait que l'on ne dénonce pas ses voisins, sa fratrie, ses amis. C'est cette ambivalence entre amour et haine porté au quartier, attachement et désir de fuite qui caractérisera toutes leurs réactions.

Sentiment de sécurité, le prix à payer

Leur manque d'autonomie se traduit par la nécessité d'être sous contrôle permanent des garçons pour pouvoir sortir. Le meilleur exemple est leur non fréquentation du Cacis[1], « Pour nous, c'est mort » (F), si tu entres là-dedans, ça veut dire que tu n'es plus vierge ! » (H).

« Et même que tu es une professionnelle ! » renchérit F.

« C'est-à-dire que tu as couché, quoi ! » précise encore H.

L'invisibilisation de la vie intime est une injonction d'autant plus forte que l'on est musulmane : « Un jour, je t'ai demandé c'est quoi le Cacis, tu m'as répondu : c'est pas pour toi ! » S2 à F.

L'effet d'interdit s'étend cependant à toutes la classe d'âge des jeunes filles, même celles éduquées de façon plus libérale qui se retrouvent épinglées par les mêmes tabous : « Pourtant on peut y aller pour se faire soigner, par exemple pour les règles…» regrette B.

A l'heure de l'enquête, une traditionnelle division spatiale des sexes continue donc de régner sur le quartier avec des rôles de sexe sont parfaitement identifiés. Ce qui donne toute sa force de rappel à l'ordre au découpage de l'espace social investi de façon symétrique et différencié : les garçons derrière le Simply qui guettent à longueur de journées, les filles aux Pelouses, bien à l'abri de leurs regards.

Le devoir tacite qu'ont les garçons à protéger les filles s'accompagne d'une ingérence dans leurs affaires intimes et de l'attribution d'une identité forcément érotique aux filles qui se montrent hors des zones autorisées. Ce report des affaires privées dans l'espace public est précisément ce sur quoi l'aménagement du grand parc pourrait travailler.

1. Cacis : Centre accueil consultation information sexualité : accueille gratuitement et en tout anonymat les jeunes et les aident à trouver des réponses à leur sexualité.

Annexes

A la recherche de coins d'intimité et de lieux de déambulation non codés

Le mot n'est pas évoqué, c'est pourtant ça qui manque au Grand Parc, des espaces d'intimité, H dit seulement « En fait, on dit qu'il y a plein d'équipements, mais nous, on n'a pas d'espace à nous ! ».

H se fait le relais de l'analyse des travailleurs sociaux qui soulignent qu'à partir de 18 ans, les jeunes ne savent plus où aller. Mais derrière le terme « universel » de jeunes, ce sont surtout les garçons dont il est question. La question pour les filles se pose uniquement dans les cas extrêmes de cas sociaux : jeunes filles placées en foyers d'accueil parce qu'elles se sont retrouvées enceintes et qu'elles ont été mises à la porte de leur famille (ou qu'elles n'en ont plus). Les foyers étant fermés en journée elles errent dans le quartier à la recherche d'un lieu où se poser.

Si on les interroge un peu plus sur leurs désirs, les lycéennes et étudiantes sont inventives. En premier lieu, elles aimeraient pouvoir se retrouver dans des espaces publics fermés, comme un SPA, une piscine ou un bar pour femmes. H évoque même un labyrinthe vert avec des senteurs et des recoins où se poser, pour se rencontrer à l'abri des regards. Elles aimeraient aussi pouvoir déjeuner dehors confortablement et en paix. Inspirées par les tables et bancs qu'elles avaient au collège, elles aimeraient le même type d'équipement à proximité du lycée notamment. Des bancs et tables pour pique niquer, c'est simple et utile et cela serait un bon alibi pour s'asseoir entre filles dehors, au soleil.

Pourtant, ces moments de détente et de loisirs se cantonnent à la vie du lycée, la véritable vie se déroule ailleurs dans «l'en ville ». Là où l'on va s'habiller, où l'on rencontre de « belles personnes » (F) ou les relations avec les autres sont saines (S), où l'on se cultive (K).

Où commence l'« en ville » et où finit la ville tout court ?

K est donc la seule à affirmer ne pas aimer le quartier, pour elle la ville-centre où elle rencontre ses amis commence Place Paul Doumer, et selon elle, finit au Pont d'Aquitaine.

Pour toutes, la ville qui est tout proche, se dessine ainsi selon leurs itinéraires en transport en commun. En général, l'en ville finit à Porte de Bourgogne. Celles, qui vont à Talence pour leurs études ont une maîtrise plus sûre du plan global du tramway et estime que la ville s'arrête au 2/3 du réseau du Tram.

Quant à la pragmatique S2 qui fréquente régulièrement la mosquée de Cenon, elle a également une vision d'ensemble et assure que la ville, c'est la CUB.

Leur destin est dans l'ailleurs, toutes imaginent partir du Grand Parc pour réussir sauf peut-être H qui veut travailler dans le social, S1 a choisi l'événementiel, B le cinéma, pour être maquettiste, K veut être journaliste, F sera médecin, S2 comptable.

La face cachée du Grand parc

Peu à peu, les remarques sur les bizarreries du quartiers fusent, jamais sur un ton dramatique, mais plutôt fataliste voire tragico-comique, ce sont les immeubles H et

I qui sont décrits. En bas, leurs mères ont essayé de s'installer sur un banc, mais on les en a dissuadé, à coup d'oignons, d'œufs, etc.

Puis on évoque les télés cassées ou les machines à laver qui volent par la fenêtre ! Cela provoque un fou rire, mais elles se retrouvent encore une fois à excuser les fauteurs de trouble : leurs immeubles sont si sales, que pour eux (les jeunes garçons) cela ne fait pas une grande différence, puisqu'on est dans un environnement dégradé, peu importe si on rajoute des détritus en plus, c'est une réaction de désespoir. On sent que ces sujets là ont été abordés entre les habitants, une grande tolérance existe sur le Grand Parc entre ceux qui perdent un peu les pédales, et ceux qui essaient d'aller plus droit. Une connivence de tribu où l'on ne balance pas son voisin. Toujours le poids de cette loi du silence qu'il fait bon parfois briser !

Un fou rire les prend quand elles évoquent le cambriolage de Simply par les jeunes :

« Vous savez ce qu'on a trouvé par terre ? Des Kinder ! » s'esclaffe F.

Cette euphémisation des délits sur le quartier se poursuit quand on évoque l'idée d'implanter de nouveaux commerces plus attractifs dans le secteur commercial :

« Un Zara, non un H et M » !

« H et M au Grand Parc, mais il va se faire cambrioler » ! ironise S.

« C'est clair ! A peine ouvert » ! renchérit F.

L'espace public, c'est là où il y a des règles : mettre ou enlever son voile ?

L'échange sur le voile a lieu avec S2 à la fin des deux heures trente, quand la confiance est établie. Elle déclare combien elle préfère le porter, qu'elle ne supporte plus qu'on voit ses cheveux ! Elle se sent tellement mieux avec, à part au lycée où cela lui est refusé ! Tandis que sa cousine F a pour sa part interdiction de son père de le porter en faculté de médecine par respect (des institutions françaises laïques). Il l'a menacée de la jeter dehors de chez lui si jamais elle le portait :

« Sinon c'est sûr, je me serais voilée, moi aussi » dit F en souriant.

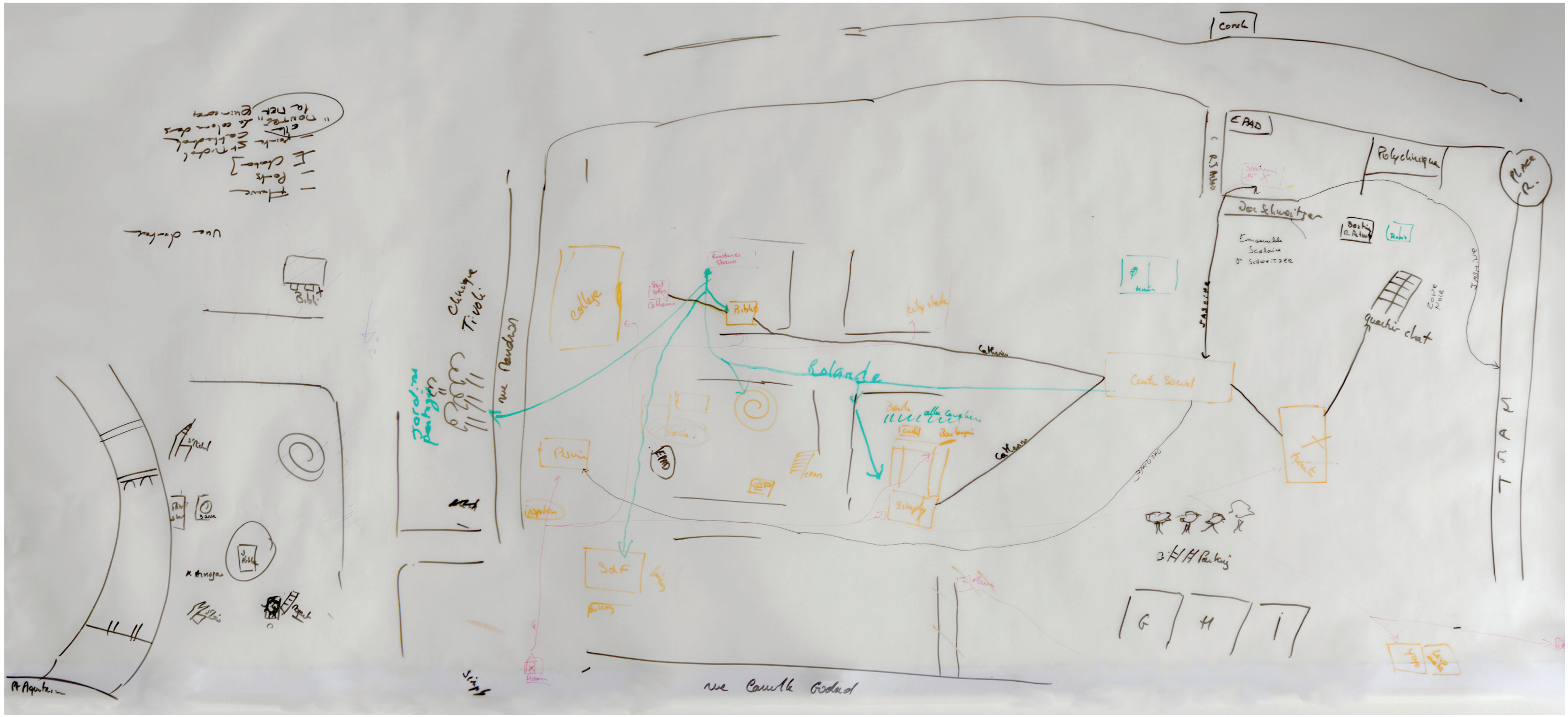
La problématique du port du voile semble inversée, avec les parents qui s'y opposent :Tout se passe comme si la revendication identitaire passait au second plan, il ne s'agit pas non plus d'un retour à la tradition, il serait plutôt question d'affirmation de sa liberté individuelle et de son appartenance générationnelle. La façon dont réagit S2 est flagrante : ni ses sœurs, ni sa mère, ni sa tante ne le portent, elle seule est concernée :

« Ma mère se faisait cracher dessus, et au moment où elle l'a retiré, moi je l'ai mis ! » précise S2.

Elle décrit les réactions que déclenche son voile : « on m'insulte, on me fait des doigts d'honneur, c'est un truc de fou ! ».

S2 fréquente les mosquées de Cenon qui accueille filles et garçons, hommes et femmes, où le dernier étage est réservé aux enfants. On sent dans ses propos le même type d'attachement que lorsque, elle évoquait le Grand Parc. Elle parle d'une grande journée d'ouverture où toutes les confessions religieuses peuvent se rendre.

Carte mentale du groupe 3 : les séniors de la Bibliothèque



Elle veut montrer combien c'est une tradition d'acceptation de l'autre et de tolérance de la différence.

Absence de mosquée, absence de transparence, manque de tolérance

On évoque l'annulation du projet de mosquée sur le site de la future salle des fêtes La mosquée de secours installée à l'étage au dessus du bar, Barmoussa qu'elles nomment « chez Kabir », se serait à moitié écroulée tellement il y aurait de monde pour une pièce qui n'était pas prévue pour. Désormais les prières se feraient tous les matins à même le carrelage du bar, avant l'ouverture du bar au public.

En fin de réunion, on parle plus ouvertement de religion : le groupe se compose de quatre musulmanes sur six filles, quoique S1 se dise seulement à moitié musulmane parce que son beau père n'est pas à la maison !

En guise de conclusion : des jeunes filles pleines d'avenir ?

Cette modernité dans l'éducation de ces jeunes filles, même voilées subsistera-telle dans les prochaines années ? On leur souhaite mais on se prend à en douter vu leur fort conditionnement mental à être supervisée par les grands frères du quartier qui sont toujours là quelque part à regarder ce qu'elles font, disent ou deviennent.

Seules B, H et K donnent l'impression qu'elles échapperont à ce contrôle masculin, et l'on suppose que les jeunes filles musulmanes d'origine maghrébines devront sûrement se rebiffer plus d'une fois pour emprunter librement leurs voies d'adultes, hors de la logique de ghetto qui décidément caractérise le fonctionnement communautaire du quartier.

2.3 I Les femmes mûres, lectrices du Grand Parc

Le groupe 3 a été réduit à quatre femmes du fait de deux désistements de dernier instant. Il se compose de personnalités très différentes dont le seul point commun est d'être des lectrices de la bibliothèque. L'éventail d'âge est très large : 40 à 73 ans.

« Une cité - oui - mais aérée »

La plus jeune F a 40 ans, est arrivée de Paris il y a 6 ans ; elle est mère de trois enfants et est travailleuse indépendante, son mari est enseignant. Elle ne vit pas au Grand Parc, mais à proximité dans une échoppe avec jardin, rue Mandron. En revanche, elle s'y rend quotidiennement et est même devenue une habituée des lieux (dont la Bibiliothèque).

Sa vision de l'espace est beaucoup plus fluide, elle fréquente les équipements en priorité pour ses enfants, sa fille va au collège, mais y restera-t-elle ? Elle dénonce un collège qui ne se remplit pas et fait allusion à un conflit dont elle ne parle pas vraiment.

Elle utilise son scooter pour sillonner le quartier et aller d'un point à un autre, elle n'y est ni enfermée ni ne contourne des lieux… sauf peut-être la place de l'Europe, qu'elle évite en passant par derrière pour resurgir à hauteur du petit centre commercial Emile Counord dont elle fréquent assidument le vidéo club (YoYo).

Elle définit le Grand Parc comme « une cité mais aérée ». Ce qui la distingue radicalement des grands ensembles parisiens par la profusion d'espace entre les tours et barres.

De fait, tout ce qui obstrue cet espace est inutile. Elle critique vivement les « grilles ridicules » autour des « pauvres squares » qui donnent juste l'impression que « c'est réservé », et où les enfants du coup ne vont plus !

Sa seule anxiété : les parkings dont elle apprécie la disponibilité, mais qui l'angoissent… mal éclairés et boisés… Elle n'apprécie guère non plus la grande friche le long du tram qui suggère la peur.

Une vision utilitariste de l'espace public

Son discours sur la liberté d'aller et venir des filles dans l'espace public est plutôt conventionnel, elle a hérité des peurs séculaires de lignées de parents qui imaginent le pire pour les jeunes filles et qui ne pourraient être tranquilles vis-à-vis de ces éventuels dangers que « s'ils étaient frappée d'amnésie » ! La règle éducative est claire, elle se l'applique d'ailleurs à elle-même : sans objectif précis, sans parcours repéré, sans horaires préétablis, sa fille n'a pas à traîner dans l'espace public, même avec des amis. D'où sa vision très utilitariste de l'espace du quartier qui sert à accueillir les différents équipements dont elle est grande consommatrice (judo à Chanteclerc (hors périmètre), Yoyo, pour les vidéos, piscine, parc Rivière, église et biblio…).

Mais malgré ses « peurs psychologiques », elle se dit plus libre que certains parents vivant au Grand Parc qui, pour rien au monde, ne laisseraient leurs filles aller seules au collège dont elles ne sont distantes pourtant que de 10 minutes à peine !

Son attente n'est pas très formalisée, elle évoque le succès du miroir d'eau sur les quais et du coup, évoque un lieu de ce genre, une sorte de « miroir d'eau » créant une animation et où l'on puisse se délasser tout en donnant l'impression de faire quelque chose.

Mais sa grande attente est que l'on traite par un éclairage approprié les parkings du quartier. Voire qu'on adopte des parkings « à l'américaine » (silos).

Elle estime par ailleurs que l'espace central du Grand Parc ne consiste en fait qu'en des pelouses non arborées, des espaces rases qui ne sont pas assez boisés pour avoir envie de s'y retirer, se détendre, s'isoler et auxquels, pour cette raison, elle préfère largement le parc Rivière !

Finalement, ce sont surtout les espaces périphériques qui pour elles, sont anxiogènes au même titre - dit-elle - que la rue Mandron, espace désert par excellence ! Elle ne spécifie donc pas le Grand Parc comme un lieu particulièrement inhospitalier.

Son impression globale est liée à un rôle de genre stéréotypé qui impose un certain comportement contrôlé dans l'espace public : *« Même si on est libérée…n'empêche qu'on sort toujours dans la rue, sous conditions, sous regard, accompagnée… »*

Annexes

Les « bonnes fées » de la petite ville

Les trois autres femmes sont représentatives de la tranche statistiques des femmes vivant seules au Grand Parc et y vieillissant plutôt bien, y ayant fait leur « nid ». Plutôt disponibles, elles participent toutes trois plus ou moins intensément aux activités bénévoles du quartier.

J, 46 ans, est locataire depuis 12 ans à la tour Lully (au nord du quartier, non loin de la polyclinique sur les Boulevards). Arrivant de la Lorraine , elle est célibataire agent de service et auxiliaire de vie, elle prépare des buffets à l'occasion des événements des collectifs d'habitants (exemple celui de la Salle des fêtes).

C , 58 ans fut aussi auxiliaire de vie pendant 20 ans et vivait autrefois à Mériadeck (rue G.Bonnac), puis sur les quais (en face du Pont Chaban Delmas) dans une maison qui a été démolie. Elle a été relogée en 1998 dans la tour Saint-Saens près du collège et est aujourd'hui au chômage. Elle fréquente le centre Social mais aussi le centre commercial pour le plaisir de la rencontre, elle suit les différents collectifs d'habitants et est au courant de tout et apprécie hautement la sociabilité des lieux !

R enfin, est une figure de proue du quartier, 73 ans bon pied bon œil, elle assiste assidument aux concertations de la Ville, participe à l'aide aux devoirs au Centre social et se déplace à pieds jusqu'à l'Utopia à Bordeaux-centre. Elle fait aussi du recyclage écologique de ses déchets verts au Parc Rivière où elle se rend à pieds (jardins partagés). Retraitée depuis 23 ans. Elle vit dans le bâtiment Strauss, et semble mener une vie très équilibrée entre son quartier et le reste de la ville de Bordeaux.

Avec D la bibliothécaire, elles forment un groupe de soutien actif à la réhabilitation de la Salle des Fêtes.

Leur « attachement viscéral » ne fait aucun doute. La preuve en est l'emploi des adjectifs possessifs, pour désigner les équipements qu'elles fréquentent : ma piscine, mon centre social. Et leur volonté de mettre en exergue les avantages d'un quartier un peu à part par sa forme urbaine (Manhattan, Central Park) et son fort entre-soi.

Elles sont toutefois partagées sur certains points de nuisance : un nord du quartier en proie à l'anomie sociale, un secteur ouest plus résidentiel et relativement calme.

Pour J qui vit donc au Nord, le « raffut » provient avant tout du dehors, « de leurs bouches et de leurs motos ». Ce tapage nocturne, cris, chants et ronflements de moteurs poussés pour les « rodéos » hante selon elle les nuits du Grand Parc, il lui arrive aussi d'entendre des coups de feu. De fait, elle dénonce pas moins de 3 clans, soit 50 individus ayant une emprise sur cette partie du Grand Parc !

Au contraire, depuis son logement, R n'entend absolument rien de tout cela ! Elle se plaint en revanche de l'incivisme de certains habitants de sa résidence, très bruyants, avec qui elle parlemente régulièrement, contrairement à la tendance au repli des autres habitants. Elle tient à garder des relations diplomatiques avec ses voisins, encouragée certainement par sa fonction auprès de jeunes du centre social et une ambition intergénérationnelle qui lui tient vraiment à cœur.

Quant à C, elle est passée d'un a priori sur les « cages à lapin » à un goût fort prononcé pour la vie en HLM où il suffit de décrocher son téléphone pour se faire réparer son chauffe eau ! Elle prône aussi cette sociabilité si plaisante sur le quartier,

elle qui n'avait personne à qui parler pendante des années de solitude dans le centre de Bordeaux. De fait, elle dénonce cette tendance trop présente sur le quartier à « se plaindre la bouche pleine ».

Toutes deux apprécient énormément la vue dont elles jouissent depuis leurs 17e et leur 14e étages qui sur le collège et Bordeaux, qui sur le Parc Rivière.

Tout comme les deux groupes des quadra précaires et des lycéennes, elles trouvent beau leur centre social» lequel est pour C un lieu indispensable du quartier. Ces anciennes habitantes continuent à utiliser le mot révolu de « Cité que J, non sans fierté comme la « cité la plus boisée de France » !

Trop de vide au centre et des bordures envahies de voitures mal éclairées

Elles énumèrent sans mal l'ensemble des équipements du quartier, sur un territoire de vie qu'elles ont auparavant soigneusement délimité par les voiries adjacentes et les rails du tram.

Sur le papier et dans la vie, elles n'ont pas du tout investi comme les jeunes la place de l'Europe qu'elles ont tendance à éviter du fait des nids de poule du parking. Pour autant, elles préfèrent que cela reste en l'état pour éviter que les jeunes s'en emparent pour leur moto rodéo si assourdissant !

Leurs comportements dans l'espace diffèrent, les déambulations tranquilles de R et C n'ont rien à voir avec celles de J qui forcée de circuler au petit matin, rase littéralement les murs de la Polyclinique où l'animation qui règne autour des urgences la rassure. Devoir traverser la zone de « noir » qui s'étend des boulevards au tram en passant tout droit à hauteur de Maryse Bastié constitue pour elle une véritable épreuve.

Elle dit ne pas être « très fière » quand elle rentre en tram le soir à 11 heures ni le matin à 5 heures du matin quand elle le prend pour se rendre à son emploi d'agent de service.

La peur psychologique, peur du noir et peur des espaces déserts…

R tout comme F ne veulent pas admettre qu'il y ait de véritables raisons pour que le quartier leur fasse peur, et mettent cela sur le compte du conditionnement psychologique… Certes le manque de lumière, la peur dégagée par les parkings sont de vrais motifs anxiogènes mais cela ne leur semble pas des arguments suffisamment objectifs en tout cas, les conditions ne leur semblent pas pire que dans le reste de la ville.

Par exemple, elles évitent la rue Varise trop déserte, mais aussi la rue Camille Godard trop noire.

Elles admettent finalement que le vide central du Grand Parc (que traduit d'ailleurs leur carte collective) n'est pas non plus étranger à cette angoisse.

Les parvis des équipements, des lieux propices à l'animation de jour et d'événement culturel de nuit.

L'absence de bancs et de lieux ouverts de rencontres pourrait être résolue par la création d'un parvis commun entre la future Salle des Fêtes et la piscine. Un projet non retenu d'un salon de thé, sur le parvis de la bibliothèque a été évoqué ainsi qu'un kiosque d'information devant la salle des fêtes. Toutes militent pour une animation socioculturelle globale et une programmation de spectacles dont l'envergure métropolitaine devrait contribuer à créer un brassage de populations propice à l'ouverture du quartier sur le reste de la ville.

Ces visiteurs potentiels du Grand Parc seraient en provenance des quartiers Chartrons et Jardin public mais aussi de la rive droite (surtout aujourd'hui où il va être désenclavé par le pont Chaban Delmas) et se croiseraient avec ceux de Bordeaux Nord, des nouveaux quartiers de Ginko et des Aubiers (une fois le quartier réhabilité) ainsi que des communes limitrophes de Bouscat, Bruges, Blanquefort…

Même dans cette perspective optimiste où le niveau de la population du Grand Parc serait tiré vers le haut, la question du genre ne leur a pas semblé prioriaire. Elles ne voient vraiment pas pourquoi les jeunes filles iraient s'exhiber dans l'espace public, hormis les trentenaires peut-être qui pour certaines, aiment à aller danser sur les quais. C'est ce qu'elles concluent autour de la bibliothécaire par un constat plus général.

« On n'a pas une culture de rue ici ! »

Contrairement au vrai Sud (Espagne ou même Marseille, malgré une plus grande dangerosité), Bordeaux n'est donc pas une ville d'extérieur. Ce qui explique qu'à part les cinq jours de « Grand Parc en fête » où toutes les familles descendent dans l'espace public… il est normal qu'il n'y ait pas un chat dès la nuit tombée… à l'instar du quartier « Chat » mais aussi de la plupart des quartiers résidentiels de la ville !

Elles remarquent que dans le tram, de très jeunes filles circulent de nuit et se mettent en danger, mais se convainquent également qu'elles apprennent à gérer les situations de stress et remettent les garçons à leur place. Le problème de l'alcoolisme dans l'espace public et les transports est aussi évoqué, sans donner lieu à des propositions. Un mal nécessaire ? La question de la drogue ne donne pas non plus lieu au débat.

Qui plus est, une certaine tendance à protéger les jeunes garçons du quartier est de mise, hormis par J qui en subit directement les nuisances.

Ces jeunes garçons qui ne participent pas mais restent à proximité des événements collectifs du quartier sont jugés « touchants » voire attachants ».

Leur slogan est « **Toutes ensemble dans le Grand ensemble !** », mais attention sans exclusion des hommes ! Car elles ont grand peur de paraître trop féministes !

Annexes

3 | Paroles d'acteurs de la filière sociale et culturelle

3.1 I Le Centre social et culturel du Grand Parc

La conseillère en économie sociale et familiale nous reçoit et nous permet deux jours plus tard de rencontrer notre premier groupe témoin. Cette personne est très impliquée dans la dynamique du centre et travaille avec un groupe de jeunes mères, souvent seules et démunies qu'elle a recrutées dans la rue quand elles passaient devant le centre sans oser y entrer. Elle dénonce la montée de la religion et son impact sur la sociabilité des femmes dans l'espace public, elle date le phénomène à il y a deux ans, quand une mosquée bis a été installée dans des locaux du centre commercial de l'Europe à l'étage au dessus d'une cafétéria.

Lors de sorties familiales organisées à l'extérieur (équitation pour les enfants rive droite par exemple), elle emmène 57 personnes du quartier dans un mini bus et appréhende ainsi les violences internes aux familles. « Et elles sont nombreuses ! » estime-t-elle.

La CESF estime que les femmes qu'elle rencontre au centre social ont une appréhension utilitaire de la ville. Grandes surfaces, lieux de discount (Stockomanie sur les boulevards), Auchan (Lac), et Leader Price, sont en dehors de Simply Market du quartier, les principaux lieux fréquentés et orientant l'espace de mobilité de ces femmes. Visiblement elles ne s'aventurent pas dans les parcs inconnus même proches (Parc Rivière par exemple), et fréquentent en priorité les petits parcs pour enfants comme la Fusée.

Elle insiste sur la réussite d'un événement comme Grand Parc en fête qui a permis à certaines de découvrir l'environnement de leur quartier, créant ainsi une extension à leurs périmètres de promenade. La circulation des personnes alors démultipliée dans le quartier en a fait regretter beaucoup que l'ambiance du quartier (échanges entre habitantes, la joie de se promener sans souci, animations) n'en soit pas toujours ainsi !

« La pêche aux femmes à landau »...

La cible privilégiée d'action de la CESF est en effet les familles monoparentales que même la CAF, dit-elle, ne sait pas localiser. Elle n'hésite pas à aller les chercher dans la rue.

En particulier, elle travaille avec des femmes en exil, parfois sans papiers, comment les aider à surmonter les obstacles pour travailler, ce que la plupart souhaite ardemment. Le besoin en assistance ou en « Care » (mot qu'elle m'a emprunté) diffère selon les parcours.

Elle évoque des veuves qui sont battues ou des divorcées isolées parce que leurs maris sont au RSA et ne bougent plus. Ces femmes sont contraintes de sortir de leur espace privé, pour trouver de l'assistance et surtout un travail.
En échange de panier alimentaire ou de chèque restaurant, elle a réussi à les fidéliser le vendredi après-midi, pendant un an, un groupe de 12 femmes a ainsi suivi des

ateliers d'expression corporelle, de théâtre, de jeux de rôle qui leur permettent de mieux entrer dans les interactions nécessaires pour s'en sortir à l'extérieur, voire à développer un projet d'insertion professionnelle (comme cette journaliste russo-colombienne en exil, sans papier, qui a trouver une formation d'aide soignante à Paris).

Il s'agit de déverrouiller les filières d'aide sociale, avec le CDIF par exemple, elle travaille sur les représentations liées aux métiers. L'usage du temps personnel est pour beaucoup de femmes terrifiant : certaines allant faire les vitres trois fois par semaine rien que pour tuer l'ennui. Les occasions de se distraire sont donc infiniment limitées.

Les seuils de pauvreté sont également très bas : 400 €/mois dont 200 € à sortir pour le loyer.

Un projet de jardins partagés (potagers) est en cours, il répondrait à leur besoin d'extériorité et d'échanges, ainsi qu'à un réel besoin nutritionnel.

Pression salafiste

Elle revient sur la pression salafiste que l'on ressent dans le quartier ; une animatrice bénévole d'origine algérienne du centre s'est faite insultée et n'ose plus sortir le soir.

Les cours d'arabe qui sont désormais dispensés dans la mosquée sont en fait des explications très détaillées et orientées de sourates du Coran.

Les jeunes du quartier se laissent pousser la barbe en signe de ralliement, ils semblent se multiplier et ont tendance à insulter les femmes (elle-même a subi des représailles).

Les pères sont dépassés par leurs propres fils qui les traitent de mauvais musulmans !

Toutes les mamans qui travaillent se voilent peu à peu sous la pression de leurs fils. L'ambiance du quartier s'en ressent, puisque chanter, danser, regarder la télévision devient « l'oeuvre du diable » !

Elle conseille de se promener le vendredi où circulent plus particulier les barbus dans les rues du grand parc. Elle note que les hommes n'ont pas non plus de lieux d'accueil, pas d'espaces où se retrouver et que cela favorise le recrutement des jeunes par les radicaux musulmans.

La cafétéria située en dessous de la mosquée est aussi un lieu de recrutement des jeunes hommes. Elle est d'ailleurs le dernier lieu du centre commercial à fermer le soir.

3.2 I Un équipement public modèle longtemps envié des autres quartiers, la bibliothèque du Grand Parc

La directrice de la bibliothèque, D, a bien des contacts avec le petit groupe de seniors dont quatre femmes et deux hommes, qui se tiennent un peu à l'abri du vent dans un hall d'entrée de garage, juste de l'autre côté de la rue Pierre Trébod. Ce sont toujours les mêmes mais autrefois ils étaient plus nombreux, ils habitent là autour, ils se réunissent pour sortir de leur appartements, avoir des contacts, discuter, ils emportent leurs pliants !

En été, ils se tiennent sur l'esplanade en face de la bibliothèque en plein air, et c'est joyeux, mais l'hiver, elle trouve triste de les voir ainsi recroquevillés, à l'abri de la pluie et des courants d'air mais pas du froid, elle leur a proposé d'entrer dans la bibliothèque mais ils surtout disent se sentir enfermés, et parler trop fort pour rester. Ils aiment leur coin parce qu'il n'y a qu'eux, depuis des années, ce groupe informel a donc pris ses habitudes dans l'espace public…

Le projet de la mosquée, un coup d'épée dans l'eau

La bibliothécaire poursuit : « ils me font penser aux jeunes près de la mosquée... enfin de ce qui leur sert de mosquée. Le projet a échoué à cause des riverains, c'était pourtant le meilleur moyen d'apaiser les tensions dans le quartier, de construire officiellement ce lieu de culte. Maintenant cela génère des frustrations. La population musulmane n'a pourtant pas ouvertement vraiment réagi ».

« Ils se réunissent depuis deux ans, au-dessus de la pizzéria qui d'ailleurs, souligne-t-elle, fait des pizzas délicieuses avec leur pain et épices pour 6 € ! ».

Le vendredi elle voit passer les groupes d'hommes qui vont suivre leur culte, mais observe-t-elle, il n'y a pas de lieux de culte pour les femmes musulmanes.

Un équipement phare pour la vie intellectuelle des étudiants bordelais

La bibliothèque compte 3 000 lecteurs, c'est de loin la bibliothèque de quartier la plus fréquentée de Bordeaux. La provenance des lecteurs est large : le Bouscat, Chartrons et même Caudéran, mais bientôt, ce dernier quartier va en être doté, le projet a été communiqué. Les gens qui viennent ici sont d'un milieu social moyen voire élevé, ce sont « les gens qui lisent ».

En dehors de ces adultes, dont une majorité de femmes, beaucoup d'enfants viennent en provenant des crèches, et des différents équipements scolaires. Elle remarque que dès 7 ou 8 ans ; ils viennent seuls. Beaucoup ont fréquenté la bibliothèque du Jardin Public qui s'arrête à 12 ans, et continuent à venir ici.

Les adolescents du quartier viennent en groupe, depuis le collège derrière, la bibliothèque est sur leur route ? C'est un lieu de passage mais aussi de rencontre, certains couples se tiennent un peu à l'écart dans les alvéoles... Oui, acquiesce-t-elle il manque de lieux de rencontres pour tous les jeunes sur le quartier.

Deux axes de progrès : la réouverture de la salle des fêtes et d'un bar associatif

Le samedi, il y a plus de monde à la bibliothèque et de l'ambiance. Autour des périodiques, les gens commentent la presse. Les hommes surtout, des discussions s'engagent avec les femmes, ce sont surtout des gens plus âgés, c'est la période la plus animée de la semaine. La tranche active de ces lecteurs représente à peu près un mouvement de 100 personnes.

Cette bibliothèque est reconnue dans le réseau des bibliothèques à lecture publique. En 1969 : ouverture de cette bibliothèque de 670 m², longtemps les étudiants bordelais sont venus ici, du fait d'un membre du personnel passionné par la psycho

et la philo jusqu'à l'ouverture en 1991 de celle de Mériadeck. En 1989, la rénovation a débuté jusqu'à sa réouverture en 1994. Le lectorat de 25-45 ans a été ainsi récupéré. D travaille avec le centre social et culturel du Grand Parc et celui de Bordeaux-Nord qui est plus développé comme outil culturel. L'alphabétisation a été un axe majeur à Bordeaux-Nord.

La plus grande visibilité des femmes sont chez les commerçants, les mamans et les adolescentes. Il y a un bon taux de fréquentation de la part des ado, jusqu'à 12 %, notamment du fait de la préparation au concours d'entrée à Sciences PO en partenariat avec le lycée, la bibliothèque est partie prenante de la préparation des candidats en matière de « culture G ».

L'aide au devoir, une expérience initiée dans les années 80 aux Aubiers, une animation culturelle qui se prolonge au Grand parc

En 1989, elle est bibliothécaire aux Aubiers, elle invente le concept de l'aide aux devoirs avec des étudiants bénévoles, le directeur de cabinet de Jack Lang en entend parler et vient les visiter. Ils sont précurseurs également d'actions culturelles et festives moins savantes, comme le record de la galette des rois.
Au Grand Parc, au contraire, les besoins sont différents, bien structurés.

Feu le projet de salon de thé ...

Selon elle, il est regrettable que le projet mis au point pour Evento n'ait pas été retenu. Il s'agissait d'intégrer à l'entrée de la bibliothèque un salon de thé tenu par des femmes. Partie prenante de la bibliothèque, il aurait servi d'entrée, d'enseigne et de lieu d'échange mais aussi un certain nombre d'animation collective, exposition de peintures de lecteurs/trices, l'organisation d'une rencontre avec un auteur et de débats avec les lecteurs.
Elle parle aussi des cafés philos organisés il y a quelques années et qui drainaient beaucoup de monde.

Un futur équipement culturel de rayonnement régional au cœur du Grand parc

Aujourd'hui, il y a le collectif de la salle des fêtes auquel elle participe régulièrement, les revendications de l'association d'habitants se trouvent dans le livret de concertation édité par la ville de Bordeaux. « La Mairie s'est penchée sur sa réhabilitation sous la pression de la population ». Cette salle des fêtes aura selon elle une vocation d'agglomération voire régionale et comportera 800 à 900 places.

Mixer la population, de force ?

Le problème des nouvelles opérations immobilières c'est qu'elles introduisent un face à face avec les autres immeubles, comme l'Ehpad spécialisé pour les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer qui s'élève face à la piscine. Il y a aussi les immeubles nouveaux de toutes les couleurs (Bühler) et puis la rénovation des G, H, I qui va mixer la population.

Des espaces publics peu rassembleurs

Selon elle, ils sont trop vastes... durant les fêtes de quartier, et les scènes d'été, quand il se passe quelque chose en un lieu. On ne voit pas et on n'entend pas ce qui se passe dès qu'on s'éloigne des barres. C'est préjudiciable au rassemblement, il y a de fait une grande sectorisation des lieux...les gens de la bibliothèque ne fréquentent pas ceux de l'église etc. D'où l'intérêt d'un lieu rassembleur et non marqué, par exemple la Pizzéria est trop connotée maghrébine, du coup, un public en chasse un autre... Or plus l'identité est forte, moins c'est rassembleur.

C'est la faute, dit-elle, aux bailleurs sociaux entre autres, qui n'ont pas voulu de mosquée, or elle aurait décongestionné les lieux et répondu à une demande.

Il n'y a pas non plus d'équipements sportifs pour les femmes, mais au Centre Chanteclerc, où ils ont mis au point des cours de boxe féminine.

Le projet de lutte contre le sexisme de la ville de Bordeaux

Un groupe de veille a établi un suivi de 12 écoliers pendant 4 ans du CE1 au CM2.

Un travail est développé auprès de ces enfants auprès desquels on recueille la parole, on organise des ateliers, on procède à la lecture de livres sexistes... on repère les clichés avec la complicité de la directrice de l'école Condorcet. Dix séances ont déjà eu lieu... La clôture de l'expérience a lieu en 2013 et donnera lieu à un forum où sera projeté un film de ces enfants. l'a-urba est conviée pour témoigner de la présente étude sur le genre.

3.3 I Le Centre d'accueil de consultation et d'information sur la sexualité (CACIS)

I du Cacis et C de l'UBAPS (union Bordeaux Nord des associations de prévention spécialisée) ont été rencontrées tour à tour.

Le CACIS est une association loi 1901, créée par les habitants, associations, travailleurs sociaux, et médecins des quartiers nord de Bordeaux. Depuis 1984, elle administre et anime un centre de planification dont l'objectif est de :

- « permettre à toute personne, jeune ou adulte de trouver les moyens de vivre sa sexualité dans notre société » ;
- « d'agir contre tout forme d'exclusion liée à la santé, à la sexualité et au genre ».

Les consultations sont confidentielles pour les mineures et ne nécessitent aucune autorisation parentale. Les mercredis, des tablées entières de jeunes filles, dont quelques unes en couple attendent de consulter un gynécologue.

L'animatrice spécialisée du Cacis rappelle que c'est suite à la loi Weil (1979) que le centre a été créé. Des personnes ressources se sont mobilisées dans le quartier, médecins, associations. L'agrément a été obtenu pour être un « centre de planification familiale ». A cela, dépendait des services de la DDASS. A l'époque, il y eut des bagarres contre ces « avorteurs ». C'est à la demande des membres de l'équipe de prévention mise en place en 1969 à Bacalan, puis à Bordeaux Nord qu'est née

celle du Grand Parc. En 1992 était née celle des Aubiers, nous militants, éducateurs spécialisés, cathos pour la plupart, mais modérés et « a-dogmatiques ».

Il y avait aussi la section PS du grand parc, dont l'objectif était d'offrir un lieu de proximité pour traiter des problèmes de sexualité... de contraception et de prévention. Avant cela, c'était une démarche médicalisée qui avait lieu dans les hôpitaux uniquement (Saint-André, Pellegrin, la maison de santé Bagatelle). Il n'y avait aucune dimension humaine et la prévention en était absente. « C'était encore l'époque où en cas de grossesse de mineures, on emmenait les jeunes filles en Angleterre se faire avorter. »

L'UBAPS

« C » est éducatrice spécialisée, elle est arrivée en 1982 au Grand Parc et travaille avec le Cacis. Avec la décentralisation, explique-t-elle, la PMI (protection maternelle et infantile) revenait aux Conseil généraux. L'association se compose de médecins et de travailleurs sociaux.

I a également une compétence de conseillère conjugale. La directrice du CACIS a une compétence gynécologique.10 médecins consultent, avec un roulement tous les lundis. La gouvernance appartient au CA qui est composé de médecins et de l'équipe, qui comporte aussi une assistante sociale auprès de l'Inspecteur d'Académie.

Le Cacis exerce une pédagogie active dans l'éducation à la sexualité et intervient dans la programmation scolaire. La loi prévoit en effet une intervention de trois heures par an sur l'éducation sexuelle durant toute la scolarité.

Les interventions sur le genre sont plus compliquées, en s'adaptant aux préoccupations, le Cacis a centré ses propos sur Sexualité et Vie affective. L'éducatrice insiste sur le fait de devoir parler des « tournantes » et de la pornographie à laquelle ils sont vite confrontés sur Internet : « En général, affirme-t-elle, ils font la part entre les fantasmes et les actes ».

Les interactions entre garçons sur le Grand Parc sont décrites comme plutôt ludiques quand c'est pour s'informer, par l'éducatrice. En revanche, les jeunes filles qu'on voit devant ou qui passent juste aux abords du Cacis sont traitées de « putes », puisque le fait qu'elles y vont montrent qu'elles ont une sexualité.

Elle raconte qu'il y a même eu des conflits avec des garçons qui stationnaient devant le centre social à la recherche d'une salle à investir, « car précise-telle, ils n'ont pas de lieux pour se réunir après 18 ans ». Ils s'étaient donc réfugiés un peu plus loin. « Ils n'ont pas leur place dans le quartier, insiste-t-elle. il y a un vide dans la programmation de salles ».

Elle admet qu'autant on voit les garçons dans l'espace, autant on voit peu les filles. Mais depuis l'ouverture récente du bar-snake « BarMosSO », dont le nom est composé de la première syllabe de ses trois créateurs, se rassemble pas mal de publics différents : éducateurs de rue, frères musulmans et personnes âgées.

Annexes

Des barbus mais pas d'agressions

Elle reste prudente dans ses propos sur un éventuel durcissement islamique qui détournerait les jeunes garçons musulmans d'une socialisation civique. Non, il n'y aurait pas un lieu de prières, non, elle ne voit pas de traces de cette radicalisation : « On voit certes des barbus » mais en tant que TS, elle confirme qu'elle n'est jamais agressée.

Sinon, raconte-t-elle encore on voit les garçons circuler aussi en famille, on croise les jeunes à la boulangerie, ils vont au restaurant chinois en famille. Elle constate que les formes d'éducation sont plus strictes qu'il y a 10 ans, certaines jeunes filles sont voilées, et « maintenant on ne peut plus parler avec elles ».

Filles jeunes placées en foyer

Elle confie qu'il y a des cas dramatiques de jeunes filles mises à la rue. Ou bien placées pour cause de fugues : « baladées de droite à gauche, elles finissent par tomber enceintes et se retrouvent dans des foyers ». Dans ces F.J.T (foyer d'accueil jeunes urgence) qui sont fermés toute la journée, elles sont condamnées à errer dans les rues, on en voit ainsi sur le quartier. Quelques filles enceintes sont envoyées sur le Bassin d'Arcachon, dans des centres maternels où il reste de la place, il y en a aussi à Talence, à Bordeaux (rue des Douves). « L'hébergement des jeunes est une catastrophe ! », conclut-elle.

Une évocation rapide du quartier aboutit un diagnostic mi figue mi-raisin qui souligne d'un trait ironique les erreurs flagrantes d'aménagement.

Le « sordide centre commercial »

Elle dénonce combien les urbanistes ont créé une sorte d'espace clos, consolidé avant par des plots en pierre : « Déjà, en 1982, là- bas on y trouvait le « queutard et le couteau » ou les « BMW-rodéos ! »

Maintenant il y a les grillages qui évoquent l'enfermement, des magasins ont brûlé qui n'ont pas été renouvelés. Il y a un trafic de voitures volées, et puis « des quadra qui sont toujours là à traîner ; la marque de leurs fesses est inscrite dans les bancs ! ».

Un manque criant d'équipement pour les jeunes garçons

Une confrontation symbolique a lieu entre travailleurs de rue et habitants que pour beaucoup elles ont vu grandir. « Ils nous disent : ici c'est chez nous ! en parlant du Cacis » « Toi tu t'en vas le soir et nous, on reste… » Les chaises du Cacis leur appartiennent, ils les prennent pour s'asseoir autour du Simply, idem avec les chaises de la boulangerie.

Cette anecdote indique combien un équipement aussi simple que des chaises de jardin comme mobilier urbain pourrait inciter à la halte une partie de la population et leur offrir un système d'abri des intempéries.

Mais ces désordres sont de faible envergure aux yeux de la travailleuse sociale de rue, « il n'y a pas d'incidences sur les « belles » résidences dans le Grand Parc comme celles de Montesquieu, Mozart ou de Condorcet ».

Comme la plupart des personnes enquêtées, l'équipement renouvelé de la salle de fêtes, est pour elle, l'AVENIR !
« Pour l'instant, il y a des événements mais isolés, la fête de l'été, Evento... en biennale... cela bouge. En guise d'animation, il y a la camionnette de CRS qui fait mine de contrôler plusieurs fois par jour...» ironise-t-elle.

En pieds d'immeubles, il y a de plus en plus de clôtures... Elle dénonce les barres et tours de plus en plus fermées, « ce qui de toute manière ne fait rien bouger à l'intérieur. » Vers le collège, il y a à l'extérieur, un public de jeunes garçons visibles dans l'espace. Les tennis sont parfois occupés... Les soirs d'été, un espace familial se crée autour du Centre social, il y a des familles qui s'installent dehors, avec des grands mères et des jeunes filles qui « filent » rejoindre des amies.

Du lycée à l'annexe, il y a les jeunes filles qui passent en groupe chaque jour et parfois se font agresser.

Une activité de consultation gynécologique au beau milieu de l'espace public

La consultation de gynécologie rassemble 1076 personnes dont 182 seulement du Grand Parc et un pourcentage de femmes mariés qui se font suivre ici. Mais que penser de l'implantation d'un tel équipement spécifique dédié à la vie sexuelle ? Les réponses ne se font pas tarder, c'est visiblement une erreur stratégique que de l'avoir rendue aussi présente à côté du Centre social, un instrument de contrôle social assez stigmatisant au regard des relations de genre inégaux et de la pudeur des adolescentes :

« Certaines jeunes filles du quartier se confient une fois au Cacis et puis ne reviennent pas »... TOUT INCITE ICI A NE PAS S'EXPOSER...

L'une d'elle a d'ailleurs témoigné « Je ne peux pas, je connais tous les garçons... ».

Par ailleurs, les garçons sont d'eux-mêmes rejetés de l'établissement :

« Les garçons même n'osent pas entrer, il y a trop de garçons autour... Le Cacis souffre d'une trop grande visibilité. Certaines jeunes filles rusent et utilisent le Centre Social comme entrée cachée... d'ailleurs les professionnelles du Cacis ont demandé au Centre adjacent de laisser une porte ouverte.

« Certains garçons demandent des préservatifs gratuits, par la fenêtre ! »

Cette précision montre combien il y a une réflexion à mener sur des équipements publics discrets, ouverts, « poreux » entre dehors et dedans, des lieux légers et appropriables par tous.

Vers une délocalisation de cet équipement phare dédié à la vie intime

Il y a un projet de délocaliser le bâtiment du Cacis. De le raser et de reconstruire un nouveau centre pour abriter la MDSI, le Cacis, et le Centre Social. Mais le projet vient d'être annulé, il y aura des gros travaux de réhabilitation pour accueillir la MDSI et le Centre social aux lieux où ils seront maintenus.

Le CACIS est aujourd'hui trop à l'étroit, pas de places pour les groupes...Il va être installé dans un secteur bien desservi par le tram à proximité du Grand Parc, du fait

des liens tissés. « L'objectif, conclut nos interlocutrices, est que son insertion soit plus fondue dans l'espace habité ».

La rue ordinaire à cet effet semble assurer une discrétion plus appropriée à une telle adresse.

3.4 I Visite de terrain au Lycée Condorcet et recueil de propos de l'infirmière scolaire

La restructuration de cette partie du quartier ne va pas tarder à venir avec l'implantation de « préfabriqués » dès avril pour rapprocher l'annexe Schweitzer du lycée Condorcet. L'éloignement des deux structures posait entre autres le problème du cheminement à travers le quartier des jeunes filles qui subissaient de temps à autres des agressions.

Le recentrage de cette annexe participe à une politique de regroupement des effectifs dans un périmètre contrôlable, correspondant à tendance récente à la « fortification » de l'espace par l'équipe dirigeante.

Le lycée vient également de fermer son portillon arrière que les passants empruntaient volontiers comme raccourci, passage aussi pour les dealers qui se tenaient dans un recoin au sein des lycées, créant altercations et bagarres.

Ces « prédateurs » visent évidemment la clientèle potentielle des 700 lycéens et rôdent continuellement, créant une source interne de danger. Les responsables de l'établissement cherchent à les faire fuir régulièrement, au prix de rondes de la police « qu'il faut bien finir par appeler ». L'infirmière rappelle qu'avec sa filière européenne, d'excellents éléments fréquentent l'établissement, cohabitant avec une filière technique (BTS), et que la réputation du lieu est en jeu. Se voulant un lieu ouvert sur le quartier a priori avec son architecture moderne abritant un beau patio intérieur, le lycée doit donc se protéger contre l'intrusion d'éléments de violence extérieure, mais aussi d'agression intérieure puisque quelques jeunes très désorientés agressent physiquement leurs professeurs.

La rue Condorcet qui borde le lycée et les délaissés n'a pas bel aspect. En son dernier tronçon, côté rue d'échoppes, un bar et une sandwicherie ont récemment été fermés, parce que les propriétaires venaient « avec leurs grosses bagnoles et faisaient les malins », ces lieux mal famés n'accueillaient que des hommes et rendaient l'environnement du lycée de plus en plus « craignos ».

Idem pour le centre d'hébergement d'urgence qui jouxtait le lycée, il a été muré et les sans abri expulsés, parmi eux des toxicos qui squattaient, et étaient sources d'incivilités grandissantes : poubelles déversées par terre à deux pas des élèves du lycée.

En dehors de ces évocations de droit commun, les propos de l'infirmière sont prudents, peu de commentaires sur les lycéennes, déontologie oblige. Depuis deux ans à peine qu'elle travaille là, elle qui vient d'un autre lycée de Bordeaux Nord (Lycée Saint-Louis), elle semble s'être ancrée dans l'esprit Grand Parc. Elle est membre du CA du Cacis et assiste aux consultations de façon bénévole. Elle fait partie de l'association Bordonor et insiste « dans ce quartier, il se passe plein de choses ».

Elle évoque bien sûr le Grand Parc en fête, mais aussi le centre d'animation qui accueille des conférences passionnantes comme celle d'Yves Raibaud sur le genre... Elle rappelle le travail social de l'U.B.A.PS et ses trois éducateurs de rue dont la présence dans l'espace du quartier garantit une sécurisation et une aide aux plus vulnérables

Sur la spécificité du Grand Parc, elle répond que « sa diversité est son identité » à la façon d'un slogan. Elle évoque elle-aussi « les groupes de gars qui se collent devant les fenêtres du Cacis, avec les femmes qui attendent pour une consultation à l'intérieur ».

Pour elle, la principale visibilité des femmes dans l'espace public, « c'est quand il fait beau et avec leurs enfants ».

Elle parle aussi de la Fête qui est mobilisatrice et incite les habitants à sortir de chez eux. Elle évoque la population repeignant pour Evento le centre social « tout le monde a passé le pinceau ! ». Les mamans qui font à manger et les grandes tables qui accueillent le tout venant. Même tableau pour la « Journée des Arts » organisée par le lycée, tant de talents s'y sont découverts, partagés. Mères et filles ont fait découvrir leurs spécialités culinaires à l'occasion d'un atelier Arts culinaires. Les ateliers de danse et de chants qui ont ouvert le regard sur les talents des élèves de Bacalan, Aubiers, Grand Parc. Hip hop, rap et dance floor... des chants, des danses et des percussions qui accompagnent le tout.

Dans cet espace de laïcité qu'est le lycée, les jeunes filles musulmanes n'offrent pas de caractéristiques particulières... « c'est un groupe de jeunes filles comme un autre », en revanche, elle se dit frappé par la rapidité avec laquelle elles se laissent convaincre de remettre leur foulard une fois dehors... sinon elles sont taxées de « filles faciles ».

Elle ressent enfin combien le quartier va changer...cela construit un peu partout, rue Emile Counord et en bordure du grand Parc où elle n'habite pas (elle en sort à 17 heures).

« Ca va changer, dit-elle, mais pas forcément en bien », elle trouve que l'opération Ginko avec « des vis à vis partout », n'est pas attirante, « on n'y est pas chez soi ». Contrairement au Grand Parc où en dépit de tous les dangers... on sent vraiment un très fort « entre soi ».

3.5 I Le collectif Bordonor : le spectacle vivant pour faire sortir les habitants de chez eux

L'association socio-culturelle Bordonor est née en 1998, pour permettre l'accès au théâtre des gens de Bordeaux nord. Des ateliers de sensibilisation ont été créés ainsi que des spectacles originaux organisés tout au long de l'année et joués dans les quartiers. Notamment lors de la semaine intitulée « Bordonor met le quartier en pièces (de théâtre). Au départ, l'association a été montée par les théâtres Le Globe et le Thelonius qui a fermé depuis, avec le soutien du centre social de Bordeaux nord.

I parle de socio-culturel parce qu' « on s'est construit ensemble avec les Centres sociaux de Bordeaux-Nord et de Saint-Louis ». Elle habitait initialement la rue Lombard, quartier construit par les ouvriers... Mais sa maison vendue, elle a dû partir

s'installer ailleurs et ce fut le Grand Parc dans la barre H qui l'accueillit avec sa fille collégienne (qui a aujourd'hui 23 ans). Elle a gardé des Charentes natales le goût du partage avec le voisinage et ne trouve pas difficile d'habiter ces quartiers. Déjà elle fréquentait les équipements du Grand Parc (Poste, Mairie Annexe, Bibliothèque). Le lien s'est fait très vite, surtout avec sa fille qui fréquentait le collège puis le lycée Condorcet, suivant une filière de langues.

A l'époque où elle « perd » son appartement dans le parc privé, elle est au chômage et a droit à un logement HLM. Un T3 à 450 €. En 1999, en autodictate, elle suit des cours de théâtre à la Fac, elle obtient un DEUS.

Le collectif « Bordornor a donc 15 ans, et a bénéficié des fonds de la DRAC et de la politique de la ville (CUCS). Et en 2005, Isabelle qui est cuisinière de métier, devient aussi animatrice pour le théâtre. Mais elle s'inquiète, car en 2014, Bordeaux-Nord devrait sortir de la liste des quartiers prioritaires. Cela la met en colère, « on pense qu'il y a que des riches qui habitent par ici ? »

Selon son analyse, c'est la faute des nouveaux arrivants qui achètent des baraques par ici, mais ne mettent évidemment pas leurs enfants dans les écoles du quartier ! Il y a un déséquilibre qui se créé selon elle et qui est entériné par les politiques d'accueil des nouveaux venus.

Selon elle, les investissements de la ville ne prennent pas en compte les besoins en structures d'accueil et de loisirs des quartiers pauvres de Bordeaux-Nord, ils ne se focalisent que sur les besoins des plus riches que l'on veut attirer.

Un si grand attachement affectif à Bordeaux nord

Elle dit avoir une « vie fournie ». Elle travaille à Bacalan et vit au Grand Parc qu'elle déclare « aimer, avec ses pauvres, ses mères seules, sa jeunesse sans emploi, sa misère sociale, et son grand vieillissement ! » Elle trouve que tous cohabitent finalement pas si mal ! »

Elle dit « n'avoir jamais flippé pour sa fille » dans le quartier. Actuellement mariée avec un enfant. Cette dernière va d'ailleurs y revenir vivre... Elle semble fière que sa fille ne fasse pas la différence entre les diverses origines de ses amis, ayant été élevée au milieu de tous les enfants du Grand Parc.

Créer un bar-restaurant et un cinéma associatifs dans le quartier

Elle cherche un lieu et un local, parallèlement au projet très important de la Salle des fêtes. Elle aimerait un lieu pas cher où l'on puisse déguster de bons petits plats accompagner d'un verre de vin ou de bière bio. Elle veut faire le lien avec les paysans d'ici qui produisent de bonnes choses mais « crèvent la gueule ouverte » ! Elle est également soucieuse que les habitants les plus pauvres s'alimentent mieux. Son idée est d'être « une commerçant honnête », pas comme ceux des Capucins qui font payer le verre de vin 3,50 € avec un tapas obligatoire d'1,90 €, ce qu'elle trouve beaucoup trop cher. Elle, il lui faut juste un local et dégager des salaires, pour une personne en plus.

Elle se voit -pourquoi pas- en face de la caféréria Le « Bar-moussa » qu'elle trouve une initiative intéressante mais où elle constate qu'il n'y a que des mecs en semaine, puisque ce sont « tout de même des intégristes » !

Elle parle des femmes qui ne sortent pas à l'extérieur : « elles n'ont pas le temps, elles ne veulent pas être jugées, ni regardées. Elles subissent la pression de leur fils, elles se soumettent. »

Son projet de théâtre, « Les petits Tréteaux », elle aimerait le poursuivre sur Bordeaux-Nord, mais les subventions sont en baisse. Avec le centre d'animation, elle a créé un atelier théâtre pour la population. Elle crée aussi des pièces et fait travailler les gens dans du théâtre amateur. Le directeur du centre d'animation est très coopératif, elle apprécie aussi ceux du Lac et des Aubiers... pour elle, tout est impulsé d'en haut, via Monsieur B à la Mairie de Bordeaux.

Sur la politique de réhabilitation du Grand Parc, elle a une perception contradictoire. D'une part, elle pense que les habitants n'y croient plus et sont de plus immobiles, sans réactions, un désinvestissement qui est sensible dans leur comportement de repli.

En revanche, elle estime que si elle bénéficie de la rénovation des architectes, elle aura un appartement superbe qu'elle ne quittera plus, un T3 pour 450 € ! Elle est sûre en revanche, que les nouveaux venus paieront un maximum pour le même logement !

La saleté et la mal bouffe... deux symptômes de la pauvreté

Pour elle « la misère est invisible » au Grand Parc, il y a une grande saleté, les gens balancent par la fenêtre poubelles et couches sales, ce n'est pas un mythe... Les gardiens ramassent et nettoient tout en permanence, et il suffit qu'ils partent pour un long week-end pour qu'on réalise le « boulot de m… qu'ils se tapent ! »

Elle regrette que le mode de consommation déplorable touche ainsi les plus pauvres, cibles privilégiés de la mal bouffe empaquetée, témoins en sont les emballages que l'on retrouve par terre. Elle raconte comment l'été le soir, cela vole régulièrement par les fenêtres. Au lieu d'éprouver de la colère, elle fait marcher son raisonnement et ne manque pas d'idées.

Pourquoi ne pas aider plus simplement les habitants à rénover leur environnement ? Livrer du matériel suffirait pour que chacun passe un bon coup de peinture sur la façade... On pourrait éduquer l'auteur de ces incivilités en les mimant lors d'atelier en plein air, via des clowns qui se moquent un peu d'eux. On pourrait faire des ateliers jardins potagers pour que chacun ait envie de se retrouver dehors, descendre de sa tour et manger une nourriture saine.

Elle n'est pourtant pas sûre du résultat pour solutionner cette tendance à la saleté des résidants : « c'est plus profond que ça ! ». « Chez eux c'est propre », insiste-t-elle... Elle compare ces familles du Grand Parc à celles de Saint-Michel, « certaines familles Portugaises autrefois avaient des intérieurs impeccables mais rejetaient tout dehors... »

Annexes

Agir ensemble, c'est tendance !

Elle revient sur son idée de jardinage collectif, très efficace mais il faut du temps pour que les gens s'habituent à une nouvelle pratique. Elle évoque le Grand parc en fête : « C'est nouveau, ils descendent maintenant ! ». Il aura fallu 10 ans de motivations, « au début certains garçons du quartier foutaient le b… maintenant, ils ont accepté... ».

La non mixité... dans les pratiques culturelles

Elle revient aussi sur la motivation différente des femmes musulmanes : « Nous avons une idée du temps et des loisirs qui relève de la culture européenne »..Or selon ses propos, les filles ne sont pas des vecteurs de sorties extérieures, et la mixité filles et garçons n'est pas admise chez les nouvelles générations qui ne se mélangent pas.

Lors d'un clip vidéo qu'elle a organisé pour un groupe de rap, « aucune fille n'était voulue… souvent traitées de mots insultants, les garçons n'en veulent pas dans leur groupe », assure-t-elle.

« Idem pour les filles qui affichent que les mecs ne sont que des « bâtards » et ne veulent rester qu'entre elles... »

Les mères seraient vecteurs de cette régression sociale, également entretenue dans les milieux pauvres et précaires qui rendent les filles un peu trop « fleur bleue », pour rassurer leur entourage. On observe cette injonction au rôle de sexe à la fois chez les musulmans (surtout ceux issus du bled), mais aussi chez les occidentaux, dans les anciens milieux ouvriers ou paysans.

Observations et aspirations pour le quartier

Il faudrait un bar de jour ouvert à tous avec une ludothèque qui accueillerait mères et enfants avec des salles de jeux. Il existe un club de foot féminin (Alfred Daney), des divisions de basket et un club de natation au féminin. A part ça, rien ! I Dans l'espace public, il n'y a rien pour les jeunes, à part un city-stade sans mélange de genres... rien que des gars !

C'est surtout toute une éducation qu'il faut mettre en route... avec le travail social, les institutions et les centres sociaux.

Avec les adultes, elle a mis en place un théâtre mixte sur le genre : « je joue donc je suis ! ». Mais ce sont des gens de l'extérieur qui viennent surtout. Notre boulot au centre d'animation est de faire venir les familles du quartier ; il y a une section lutte contre le sexisme.

Le collectif Bordonor représente un levier visant à l'unité spatiale par l'action culturelle ! Il faut un lieu : pour réunir les associations, qui soit éducatif, où les femmes et les enfants viennent ensemble.

3.6 | Rencontre avec le directeur du centre d'animation D

Il y a 10 centres d'animation sur Bordeaux, un sur chaque quartier, D a travaillé dans 7 de ces centres. Il est surtout marqué par les Aubiers où il a travaillé 10 ans. Il a quitté le quartier il y a 2 ans, pour finir sa carrière au Grand Parc. Tout son propos sur les Aubiers permet de voir en creux ce que n'est pas le Grand Parc. Selon lui, les Aubier s'est en fait refermé sur lui-même petit à petit par son urbanisme. C'est un petit espace en hauteur avec un espace vert conçu autour où nul habitant ne va, contrairement au Grand Parc, avec son espace vert central et son urbanisme étalé .

Aux Aubiers, il note comme point positif la ferme pédagogique dont il s'est lui même occupé avec des animateurs spécialisés. L'objectif est d'éduquer les enfants du quartier au respect de l'environnement dans une vraie ferme. L'animation socioculturelle des centres d'animation est dirigée vers tous les publics, elle s'affirme comme intergénérationnelle et interculturelle. Elle s'articule et se complète avec celle des centres sociaux et culturels.

Les Aubiers, un faire valoir pour le Grand Parc

Outre la différence architecturale, la population est plus pauvre aux Aubiers et généralement en plus grande difficulté. Les primo arrivants ne sont pas là par hasard, les bailleurs sociaux les envoient là en dernier recours. Par exemple après 15 ans passés à Cadillac (hôpital psychiatrique), les malades mentaux viennent habiter aux Aubiers. Pour lui, le Grand Parc a une population généralement bien assise qui a de l'avenir, c'est un quartier qui intéresse tout le monde : les artistes, les politiques et les urbanistes ! »

Alors qu'au contraire, « Les Aubiers, non, cela n'intéresse personne, maintenant c'est plutôt Ginko qui sera l'avenir… »

Il évoque d'importants phénomènes communautaristes dans la population qui y réside dont les origines ethniques sont beaucoup plus marquées que sur le Grand Parc : « les Turcs, les Sénégalais sont entre eux, les groupes subsahariens aussi, les populations africaines de l'ouest (Ghana, Togo et Bénin) ». Selon les religions, les comportements culturels habituels sont différents, notamment envers les filles. Le Grand frère n'a pas envie de voir traîner sa sœur, et dans le quartier du Grand Parc, les filles sont en sécurité quoique très surveillées. Elles sont mieux connues car contrairement aux Aubiers, la population du Grand Parc est depuis longtemps là.

Aux Aubiers, les différentes communautés (turques, africaines, etc) se débrouillent pas mal et ont de l'avenir. En revanche, ce sont les Français qui sont en bout de course avec des jeunes carrément dangereux. Viols, tournantes ont lieu… mais aussi suicides de mamans avec enfants. Il y a aussi des viols avec assassinats comme le petit Larbi (retrouvé dans une poubelle), et un certain Mohamed qu'on a retrouvé assassiné parce qu'il avait volé une moto, le propriétaire en 4X4 lui aurait roulé dessus. Ce sont des événements tragiques qui ont marqué les mentalités et que ne connaît pas le Grand Parc.

Enfin, contrairement au Grand Parc, qui ne connaît qu'un petit trafic de stupéfiants, aux Aubiers l'économie souterraine est reine… tout le monde consomme de façon parallèle : les légumes, le tabac et la drogue qui sont vendus dans les camionnettes… la police se fait attaquer à coup de cailloux.

Annexes

Des proies potentielles

Il insiste sur la vraie dangerosité pour les filles qui ne sont pas « cadrées ». Au Grand Parc, elles sont donc vraiment plus en sécurité car protégées par leurs frères, « c'est comme il y a 45 ans dans mon quartier de Saint-Pierre… les filles bénéficiaient de la protection de leurs frères Il en conclut que les déplacements ne sont sécurisés pour les filles dans aucun des deux quartiers et que malgré un discours des jeunes qui se veut égalitaire et pour la mixité de genre, sans référence masculine une fille reste « une proie potentielle » !

Il admet que la plupart du temps, il ne s'agit pas de viol, mais bien de harcèlement constant.

Sur la question de l'âge, il confirme que ce sont surtout les adolescentes qui sont visées mais qu'il peut y avoir des cas isolés de femmes de 60 ans qui sont attaquées comme cette femme nommée Barbie qui a été caillassée par une dizaine des jeunes de 12 à 13 ans sur le Grand Parc. Il parle d'un « effet de meute » chez ces collégiens qui ont agressé cette femme seule et plus faible qu'eux. Visiblement il est très difficile de leur faire réaliser ce qu'ils font, même en argumentant sur le respect etc.

Il s'interroge sur le fait qu'ils subissent eux-mêmes cela, la violence reste seul moyen de communiquer. Il lui semble difficile d'inclure dans des programmes de réussite éducative des enfants martyrs de leurs parents.

L'omerta*, un invariant dans les quartiers

Omerta (extrait de Wikipédia), terme de la mafia sicilienne, loi du silence qui veut que quand on voit un crime, on ne le répète pas, on ne réagit même pas, mais on laisse passer le temps, comme si de rien n'était. On passe à l'action une fois le temps passé, la vengeance étant un plat qui se mange froid !

En général, les plaintes sont rares, les filles s'expriment peu et difficilement et souvent, il y a des demandes de retraits de plaintes pour agression, les acteurs sociaux essaient de dialoguer avec les jeunes au Grand Parc.

Aux Aubiers, en revanche, tout espoir de dialogue semble perdu : il existe un vrai abrutissement de certains jeunes qui fument toute la journée. Autre facteur d'endurcissement, les jeunes sont violés en prison, ce qui banalise l'agression sexuelle qu'ils reproduisent par la suite.

Même le centre d'animation y était potentiellement dangereux…

Il ne dénonce pas forcément l'espace public car finalement il y a plus de gens dans la rue unique nommée « cours des Aubiers » qu'au Grand Parc. La véritable violence se passe dans les appartements, les inter étages, où il y a une misère terrible.

Les enfants sont souvent battus, les mères maltraitées « il y a ce qu'on voit et ce qu'on suppose ». Le commissariat aux mœurs fait manipuler des poupées aux enfants pour montrer ce qu'on leur fait.

Des actions de proximité pour le Grand parc

Pour lui, il faut créer des supports de mixité et travailler aux pieds des immeubles du Grand Parc.

Continuer à travailler à partir de ludothèque sur les pelouses, faire des jeux qui serve de lien intergénérationnel entre enfants et troisième âge.

D, souligne qu'en général, on ne trouve pas de femmes qui se rendent aux « jeux de plateaux » quand ils se déroulent en extérieur au Grand Parc, alors qu'en revanche, les jeunes mères apprécient de venir le matin avec leur bébé dans le centre d'animation où se trouve une ludothèque.

Trouver des équipements adaptés aux femmes

La séparation des genres est un phénomène urbain, à la campagne, selon D, les jeunes se mélangent plus… exemple un skate parc sert autant aux filles qu'aux garçons… même si elles ne jouent pas trop, elles sont là avec eux.

Sur les terrains de sports également, on voit plus de filles, en milieu rural. D trouve que mettre des tables de pique nique est une bonne idée, qu'aux Aubiers, cela marche bien. Il observe qu'au Jardin Public, une mixité genrée existe sur les pelouses, comment y arriver au Grand Parc ?

Dans le Parc Rivière, en revanche, il ne voit que des gens des administrations du Grand Parc qui viennent y déjeuner. Il rappelle que le collège du Grand Parc a perdu un tiers de ses élèves et que la section Clisthène expérimente la culture de la mixité… Il évoque aussi les ateliers de théâtre du centre d'animation qui fonctionnent bien en terme de mixité. Les liens de partenariat école et structures sociales seraient à renforcer, sur le thème de la citoyenneté et du respect. Une mosquée serait souhaitable, puisqu'il y a bien déjà une église dans le quartier, cela respecterait le principe d'égalité. Il faut admettre le retour du religieux chez les jeunes, et accepter les signes d'un islam modéré, en acceptant de recevoir des jeunes filles avec le voile mais pas en burka.

En conclusion, la mixité amorcée par les structures socio culturelles de la ville doit être renforcée par une action collective.

Annexe

3.7 I Brève rencontre avec la proviseur.e adjoint.e du collège

La surreprésentation des garçons est un indicateur à surveiller mais qui est en régression à la rentrée 2012 où l'on retrouve un équilibre pour les 6e et les 5e. On observe un phénomène d'évitement de la part des parents qui recherchent des dérogations à la carte scolaire.

Par ailleurs, Clisthène exerce une certaine concurrence dans l'établissement.

Clisthène est issu de dispositions expérimentales initiées en 2002, une seule classe par niveau de la 6e à la 3e avec un projet pédagogique innovant. Un adjoint de l'époque l'a créée au début géographiquement à l'extérieur du collège, puis on l'a réintégré à l'intérieur.

Il y a également une section d'apprentissage (SEGPA) délivrant un CAP (métiers de l'habitat et de la cuisine) pour les élèves porteurs de différents handicaps plus ou moins lourds et durables. On y dénombre 8 filles et 8 garçons en 4e, et 5 filles et 5 garçons en 5e.

Un programme intitulé « Cet autre que moi » a été animé par trois personnes formées par la ville de Bordeaux. Une vidéo a été réalisée sur les relations garçons et filles au sein des classes du SEGPA (association « Les dessous des balançoires »).

A Clisthène, les filles sont plus nombreuses que le garçon, et le recrutement est plus étendu que le Grand Parc.

M F admet que les filles ne sont pas dans l'espace public au Grand Parc et que le City Stade n'est fréquenté que par les garçons. Dès 19 h/20 h, elles sont absentes de l'espace public : « je ne croise plus que des garçons ».

Les collégiennes qui sont dehors se regroupent autour du tram, et vont rue Sainte-Catherine. Il y a des petits groupes mobiles qu'elle voit en plein jour, parfois il y a des conflits devant la piscine, entre groupes ethniques, notamment du fait d'un groupe de basketteuses d'origine africaine.

Les filles n'investissent pas l'espace public, elles jouent surtout au badminton dans des espaces fermés ; il y a beaucoup de filles qui fréquentent ainsi la maison de quartier et les locaux sportifs de Chanteclerc.

Une section sportive existe aussi que certains parents appréhendent comme une voie de promotion sociale pour leurs enfants d'où leur logique de choix du collège uniquement pour qu'ils intègrent cette section. La natation voit surtout des équipes mixtes ainsi que le badminton. Le football est réservé aux garçons en grande majorité.

Il existe aussi une section « bi-langue » où 3 heures d'anglais et 3 heures d'allemand sont dispensées chaque semaine dès la 6e, section qui est très recherchée.

L'appréhension globale du collège est qu'il y règne beaucoup d'agitation avec des bagarres fréquentes. Les garçons sont aussi retirés s'ils ne sont pas admis dans les sections sportives.

Les élèves sont en sous-effectifs puisque le bâtiment du collège a été prévu initialement pour 800 personnes, or il n'accueille aujourd'hui que 435 élèves. Cependant affirme MF, on n'observe pas de baisse depuis 2007.

Elle conclut simplement par un « oui, nous avons mauvaise réputation ».

Elle revient sur les attentes des parents qu'elle définit comme « consuméristes d'excellence » (sections bi-langues, sportive). D'où l'orientation vers Clisthène petite structure de 100 élèves qui offre les mêmes horaires que l'école primaire (8h30 à 16h30) avec une méthode éducative qui évite les « sanctions galons » faisant ainsi référence aux récents de recherche en science de l'éducation menée par Syvie Ayral[1].

MF trouve également « très frappant, ce maillage de structures éducatives et sportives qui encadrent les jeunes du Grand Parc, mais effectivement pas tant que ça les filles ». Elle évoque le CACIS, qui selon elle, n'est pas à sa place au beau milieu du quartier.

Elle répète « les garçons nous préoccupent énormément », sous entendant que les jeunes filles sont des préoccupations moins importantes.

Elle s'interroge pour les filles sur le fait d'aller dehors et s'arrêter : « mais où ? Il n'y a pas d'endroits et les grands espaces sont inquiétants ». Il faut y avoir vécu pour s'y retrouver, elle évoque la gestionnaire du collège qui vit ici et ne s'est jamais sentie en insécurité.

Elle revient sur les collégiens qui ne supportent pas qu'un garçon n'affiche pas les mêmes caractéristiques viriles, et qui créent des bagarres, avec des propos homophobes. Elle pense que sur le quartier, en fait, on ne se voit pas… sauf peut-être au café mais qui est le seul, ce qui le rend très voyant.

1. Sa thèse de doctorat en 2009 pour l'université de Bordeaux 2 « La fabrique des garçons, sanction et genre au collège » montre que 80 % des 5842 sanctions distribuées dans 5 collèges français concernent les garçons, pourcentage sexué d'une remarquable régularité.

Bibliographie

Bibliographie

1) Le projet urbain sur le Grand Parc a été initié dans le cadre de l'action Bordeaux 2030 a donné lieu, comme ailleurs dans les quartiers en projet, à des journées de concertations menées par l'équipe technique de ville de Bordeaux. Celles-ci se sont déroulées les 5 et 26 mars et ont donné lieu en septembre 2012 à l'édition d'un livret couleur vert clair rassemblant les verbatim et décisions collectives issues de ces séances.

Par ailleurs, le collectif d'habitants SDF (Salle des fêtes) s'est réuni à plusieurs reprises, pour orienter la programmation de la réhabilitation de cet équipement majeur du quartier. La salle des fêtes revisitée symbolisera le renouveau du Grand Parc, le recueil des attentes des habitants vis à vis de cet équipement phare est une source précieuse d'informations pour entrer dans les représentations en cours dans les mentalités actuelles ayant cours sur le quartier.

2) Un recueil collectif de souvenirs d'habitants de 60 à 100 ans sous forme d'abécédaire, a été publié en 2011 sous le titre « Mémoire du quartier Grand Parc, Hier, aujourd'hui et demain ». Edition L'Harmattan, févr. 2011 - Ouvrage collectif sous la direction de Sandra Queille, association GP Intencité.

Une cinquantaine de seniors et d'aînés évoquent les débuts et l'évolution de la « Cité du Grand Parc», opération fétiche de Chaban Delmas lors de la Reconstruction de l'après-guerre. Ils nous montrent combien les modes de sociabilité « organiques » et spontanés ont aujourd'hui quasiment disparus. Ce passé très spécifique a créé dans les imaginaires des habitants un référentiel social inégalé, sorte de vivre ensemble familial, solidaire, festif et populaire, formant l'âge d'or de la Cité.

3) Le diagnostic socio-urbain du quartier, étude pluridisciplinaire réalisée par l'a-urba pour le Conseil général de la Gironde en 2007.

Cet état des lieux mené à la fois dans les espaces publics extérieurs, les parties communes des bâtiments et un échantillon de logements, a servi à évaluer les besoins en matière d'accessibilité de l'environnement et d'adaptation du logement. De nombreux entretiens qualitatifs ont apporté une source de compréhension en profondeur des usages en cours dans le quartier. Les recommandations pour améliorer l'accueil de la vulnérabilité physique, mentale et sensorielles des résidants ont été en partie suivies de fait par les bailleurs sociaux dont Aquitanis.

4) Une étude de programmation urbaine du quartier du Grand Parc, a'urba 2009

Ce projet de redéploiement urbain interroge l'impact grandissant de l'automobile dans le quartier et les valeurs d'usage des espaces extérieurs et des interfaces du quartier avec la ville. L'étude spécifie qu'elle se déroule durant un moment charnière de l'évolution du quartier, avec le renouvellement progressif de sa population et la réhabilitation du bâti et des espaces publics à entreprendre. Une évolution douce est préconisée qui ne porte pas atteinte à l'entité urbaine cohérente qu'il constitue, trois pistes sont proposées : un quartier pour le piéton, un quartier dans un parc, un quartier dans la ville. Un grand plan de synthèse illustre les propositions en fin du document. Le maître mot est que le quartier vieillissant est sous-occupé, il n'accueille que 8 000 habitants alors qu'il pourrait en comprendre 20 000 !

Bibliographie

5) « Les Féministes et le garçon arabe ». Un éclairage percutant sur l'inconscient collectif des Français.e.s face aux relations de genre arabo-musulmanes

Nacira Guénif-Souillamas et Eric Macé[1] ont dédié leur ouvrage au phénomène « Ni pute ni soumise[2] via une étude sociologique et politique très controversée à l'époque dont l'édition est épuisée aujourd'hui. Elle donne à réfléchir sur nos préjugés à l'encontre de la « figure détestable du garçon arabe », « nouvel ennemi consensuel qui voile et viole les femmes ». Ce pamphlet s'insurge contre les paradoxes d'une société contemporaine qui déclare haut et fort rétablir l'égalité homme/femme, en se servant du sort réservé à la femme musulmane comme modèle repoussoir, pour mieux condamner les jeunes générations de culture arabe.

L'ouvrage s'attarde sur la réalité de ce garçon arabe, qui subit une criminalisation du fait du caractère illégitime de sa race. Observant la gestuelle (caricaturale) des bandes de garçons entre eux et leurs comportements envers les filles, l'étude montre combien le mot d'ordre est de se montrer forcément hétérosexuel en sur-jouant sa virilité.

La sociologue elle-même d'origine maghrébine observe finement combien le « garçon arabe » cherche inconsciemment à marquer une rupture avec l'image littéraire d'homosexualité véhiculée par les occidentaux colonialistes. Refusant cet arrière-fond civilisationnel raffiné et sensible, il met en scène un personnage sans aucune ambiguïté possible dont les gestes et les mots vont être jugés comme violents et archaïques par les tenants de la modernité, ces mêmes hommes occidentaux qui peu à peu ont remisé en deux ou trois décennies les référents machistes de domination. Pour les auteurs, le garçon arabe s'est ainsi rendu prisonnier de sa réputation « viriliste » : le sexe étant un substitut physique de son impuissance sociale. Cette stratégie de survie a fini par se retourner contre lui en l'enfermant dans les attributs « révolus » du machisme, les mêmes qui sont encore en cours dans les survivances culturelles de la classe ouvrière ou paysanne française.

Or, disent les auteurs « dans ces lieux de réconciliation des sexes que l'on prétend apaisés », c'est-à-dire notre société où l'impératif féministe est censé avoir été intégré, la jeunesse musulmane qu'on croirait donc exclue de la modernité sociale, incarne au contraire la figure de l'hypermodernité celui « où le risque structure tout ».

Ainsi, la jeune fille voilée, « désérotisée », désigne pour les tenants du post féminisme, celles qui sont les « bonnes » citoyennes d'une France, désirables pour tous et toutes. Une France qui, par ailleurs, autorise que le corps féminin soit exposé, réifié, dans un idéal d'extériorité qui en fait un « objet public[3] » soumis aux jugements esthétique, aux convoitises et finalement à l'aliénation !

1. Lire en annexe la note sur l'ouvrage de ces chercheurs au Cadis, laboratoire de sociologie de l'EHESS « Les Féministes et le Garçon Arabe » aux édition de l'Aube. 2003
2. Le premier manifeste de Fadela Amara a paru dans le Nouvel Observateur de mars 2002
3. Mona Cholay « Beauté Fatale » Nouveaux visages d'une aliénation féminine. 2012.

5) L'article « Même pas peur »

1,60 EURO. PREMIÈRE ÉDITION N°9897 — VENDREDI 8 MARS 2013 — WWW.LIBERATION.FR

Libération

Sorti mercredi au cinéma, «The Sessions» aborde sans fard la question de l'assistance sexuelle. Un tabou

20 REBONDS — LIBÉRATION VENDREDI 8 MARS 2013

Dans la rue, même pas peur !

Par **CHRIS BLACHE** et **PASCALE LAPALUD**
Cofondatrices de l'association Genre et Ville (1)

En raison de leur sexe et de leur morphologie, les femmes sont parfois les victimes d'infractions particulières. Lorsque vous êtes chez vous, assurez-vous que toutes les issues sont fermées, ne laissez pas apparaître sur votre boîte à lettres votre condition de femme seule. Lorsque vous sortez, évitez les lieux déserts, les voies mal éclairées où un éventuel agresseur peut se dissimuler. Dans la rue, si vous êtes isolée, marchez toujours d'un pas énergique et assuré.» Ainsi se résume la fiche Conseils aux femmes sur le site du ministère de l'Intérieur. Si l'objectif était de faire peur aux femmes et de leur intimer de rester chez elles, on ne s'y prendrait pas autrement. Pourquoi une telle focalisation sur les dangers qui attendraient les femmes dans l'espace public ? Pourquoi vouloir les protéger ? Les femmes seraient-elles vulnérables «par nature» ?

Si l'on en croit les statistiques, les hommes sont les plus susceptibles d'être victimes d'agression dans cette même sphère publique. Et pourtant, des études montrent qu'ils sont trois fois moins nombreux que les femmes à déclarer éprouver un sentiment d'insécurité. La peur des femmes dans l'espace public n'est donc pas la résultante de la réalité mais une construction sociale, sociologique et historique érigée pour asseoir le pouvoir. Intimement liée au développement des villes tout au long de l'histoire, elle est aussi l'instrument de la domination masculine.

C'est ainsi qu'au XIXe siècle, après avoir perdu la partie du pouvoir politique avec la montée d'Olympe de Gouges sur l'échafaud, les femmes vont aussi perdre la bataille de l'espace public avec l'avènement du pouvoir bourgeois. Haussmann nettoie la ville non pour l'embellir mais pour y faire régner l'ordre. L'armée est dans la ville, lieu de révolte potentielle, qui appartient aux hommes. Les femmes bourgeoises sont cantonnées dans l'espace privé, à l'abri de la peur du bas peuple et des idées sociales. Les ouvrières, artisanes, commerçantes sont reléguées, après leur journée de travail, à l'économie invisible du ménage et investies socialement du rôle de «régulatrice des déviances possibles de leur mari». Les guerres feront le reste. Si les femmes ont fait tourner les usines pendant que les soldats étaient au front, la peur de l'occupant mâle, la honte, la tonte les ont maintenues hors de l'espace public.

Ce clivage, construit historiquement, perdure aujourd'hui. Sous prétexte de contenir la «violence» des garçons dans la ville, on leur aménage équipements publics et sportifs alors qu'on propose aux filles de «sécuriser» les parcours urbains à grand renfort de consignes et d'injonctions. La place des femmes comme celle des hommes dans la ville mérite d'autres dispositions que cette expression «naturaliste» des différences femmes-hommes. En affirmant haut et fort «Même pas peur !» nous montrons que le changement est à notre portée. Nous prenons le contre-pied des injonctions qui tentent d'uniformiser les identités, de les solidifier en deux blocs distincts. L'espace urbain, où habite 80 % de la population, recouvre une pluralité qui fait imploser les concepts d'une ville planifiée. Si les politiques de la ville successives ne réussissent pas à résoudre les problématiques du vivre ensemble, c'est notamment parce que la question même du vivre ensemble, d'un point de vue femmes-hommes, n'est pas posée. Nos villes sont construites et organisées non par des urbanistes sociologues mais par des technocrates et des «starchitectes» qui font œuvre, quand il faudrait faire communication. En décidant de manière volontariste d'occuper l'espace public, en partant des besoins simples de chacune et de chacun, nous faisons acte de notre appartenance à cet espace et de notre volonté d'en modifier les contours et les circulations.

(1) www.genre-et-ville.org
Un atelier Genre et Ville sur le thème Même pas peur ! a lieu aujourd'hui, vendredi 8 mars, à 18 heures au Pavillon du Carré-de-Baudouin à Paris, XXe.

Table des matières

Préambule 7

Partie 1 - Grand Parc en chiffres, une actualisation statistique triée par le genre 13

Partie 2 : L'approche compréhensive 21

I. Approche compréhensive, animation de groupes focus et analyse des stéréotypes 22

1 | Un quartier tiraillé entre rétention d'informations et envie de mutation 22

1.1 | Le recrutement du panel à l'image de l'entropisme du Grand Parc 22

1.2 | L'influence d'une structure urbaine autocentrée sur les mentalités 23

1.2.1 I Note d'ambiance 23

1.2.2 I Un quartier plein d'avenir ? 24

1.3 | Le diagnostic par le genre comme outil d'identification d'un dysfonctionnement social 24

II. Les groupes focus : témoignages directs sur les rapports sociaux et genrés du quartier 26

2.1 | Un extrême attachement au quartier en tant que lieu d'habitat mais pas en tant que lieu de vie 27

2.2 | Un vocabulaire spatial de l'exclusion et des rituels de subordination féminine dans l'espace public 31

2.2.1 I Cartes mentales, schémas de mobilité et représentation de l'espace public par les groupes focus 31

2.3 | Le Grand Parc, un quartier inhospitalier ? Discussion et pistes d'action 34

2.3.1 | Des incivilités masculines ostentatoires créatrices d'anomie sociale 34

2.3.2 | La télé-surveillance en question 35

2.3.3 | L'absence de lieux d'altérité et de rencontre pour les jeunes adultes 35

2.3.4 | Des garçons qui ne savent où aller 36

2.4 | Le genre à l'intersection de la différence culturelle, de la religion et de la race 37

2.4.1 | Oser revoir les stétéotypes à propos du voile dans l'espace public 37

2.4.2 | Dénicher les vrais archaïsmes en jeu dans l'espace citoyen 38

2.4.3 | Adopter un regard genré pour plus de pragmatisme 39

III. Le discours de la filière socio-éducative : vers une régulation de la mixité de genre par les différences instances du Grand Parc 41

3.1 | L'écho alarmant d'une misère économique et sociale conjuguée à un retour à l'esprit de ghetto 41

3.1.1 | La misère invisible du quartier 41

3.1.2 | Un constat inquiétant de la dégradation des rapports filles/garçons 42

3.2 | Quel avenir pour un Grand Parc sans sa béquille d'action sociale ? 43

3.2.1 | Anticiper le Grand Parc de demain avec et pour la population 43

3.2.2 | L'exemple d'une erreur de programmation urbaine, l'implantation spatiale du Cacis 44

3.2.3 | Théâtralisation, verbalisation et extériorisation des pratiques, une unité spatiale qui se dessine grâce à l'action socioculturelle 45

3.2.4 | Partager et interagir, un antidote à l'immobilisme social et à l'insécurité des femmes : vers un parc urbain ? 46

IV. Préconisations pour aider les femmes à résister aux intimidations exercées par les hommes dans l'espace public **48**

4.1 | Traiter les délaissés accentuant l'impression de vide et relier - même symboliquement - les différents secteurs habités du quartier 49
4.1.1 | L'exemple des abords du lycée Condorcet 49
4.1.2 | Travailler sur l'impression d'insécurité et les ambiances urbaines 49

4.2 | Proscrire tout ce qui rappelle de près ou de loin l'univers carcéral et tout mobilier urbain favorisant « l'espionnite » 50

4.3 | Accompagner les mobilités piétonnes dans le quartier et le relayer par un mode de transports à la demande 51
4.3.1 | Prévoir une offre en mobilité interne à l'attention de toutes les générations 51
4.3.2 | Inviter à la promenade urbaine 51

4.4 | Favoriser une sociabilité spontanée par un « urbanisme de parvis » 52

4.5 | Créer en cœur de quartier une halle contemporaine vouée au téte-échange de biens et de services entre habitants voire au télétravail 52

4.6 | Une campagne de sensibilisation dans l'espace public inaugurée par une installation d'artiste 55

Annexes **59**

1 | Éléments de méthode **60**

1.1 | L'affichette pour le recrutement 60

1.2 | Méthode des groupes focus : définition 61

1.3 | Guide d'animation à l'attention des femmes du Grands Parc 61

2 | Debriefing et extraits des 3 groupes focus **65**

2.1 | Les mères précaires du Centre social, des femmes souvent invisibles 65

2.2 | Les lycéennes et étudiantes résidantes au Grand Parc 71

2.3 I Les femmes mûres et lectrices du Grand Parc 79

3 | Paroles d'acteurs de la filière sociale et culturelle **84**

3.1 | Le centre social et culturel du Grand Parc 84

3.2 | Un équipement public modèle, longtemps envié des autres quartiers, la bibliothèque du Grand Parc 85

3.3 | Le Centre d'accueil de consultation et d'information sur la sexualité (CACIS) 88

3.4 | Visite de terrain au Lycée Condorcet et recueil de propos de l'infirmière scolaire 92

3.5 | Le collectif Bordonor : le spectacle vivant pour faire sortir les habitants de chez eux 93

3.6 | Rencontre avec le directeur du centre d'animation D 97

3.7 | Brève rencontre avec le proviseur.e adjoint.e du collège 100

Bibliographie commentée **103**

a'urba.
agence d'urbanisme
Bordeaux métropole Aquitaine

Agence d'urbanisme Bordeaux Métropole Aquitaine
Hangar G2 - Bassin à flot n°1 BP 71 - F-33041 Bordeaux Cedex
tél.: 33 (0)5 56 99 86 33 | fax : 33 (0)5 56 99 89 22
contact@aurba.org | www.aurba.com

© aurba | mars 2013